John M. Yolton
May 1975
(de Rony)

ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE
LA METTRIE.

ŒUVRES

PHILOSOPHIQUES

DE

LA METTRIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Précédée de son Eloge,

Par FRÉDÉRIC II, Roi de Prusse.

TOME PREMIER.

A BERLIN,

Et se trouve à PARIS,

CHEZ CHARLES TUTOT, Imprimeur,
rue Favart, N°. 427.

1796.

ÉLOGE

DE LA METTRIE,

PAR FRÉDÉRIC II, ROI DE PRUSSE.

JULIEN-OFFRAY DE LA METTRIE naquit à Saint-Malo, le 25 décembre 1709, de Julien-Offray de la Mettrie & de Marie Gaudron, qui vivoient d'un commerce assez considérable pour procurer une bonne éducation à leur fils. Ils l'envoyerent au college de Coutance pour faire ses humanités, d'où il passa à Paris dans le college du Plessis; il fit sa réthorique à Caën, & comme il avoit beaucoup de génie & d'imagination, il remporta tous les prix de l'éloquence : il étoit né orateur; il aimoit passionnément la poésie & les belles-lettres; mais son pere, qui crut qu'il y avoit plus à gagner pour un ecclésiastique que pour un poëte, le destina à l'église; il l'envoya l'année suivante au college du Plessis, où il fit sa logique sous M. Cordier, qui étoit plus Janséniste que Logicien.

C'est le caractere d'une ardente imagination, de saisir avec force les objets qu'on lui présente; comme c'est le caractere de la jeunesse d'être prévenue des premieres opinions qu'on lui inculque : tout autre disciple auroit adopté les sentimens de son maître; ce n'en fut pas assez pour le jeune la Mettrie, il devint Janséniste, & composa un ouvrage qui eut vogue dans le parti.

En 1725, il étudia la phyſique au college d'Harcourt, & y fit de grands progrès. De retour en ſa patrie, le ſieur Hunault, médecin de Saint-Malo, lui conſeilla d'embraſſer cette profeſſion : on perſuada le pere ; on l'aſſura que les remedes d'un médecin médiocre rapporteroient plus que les abſolutions d'un bon prêtre. D'abord le jeune la Mettrie s'appliqua à l'anatomie ; il diſſéqua pendant deux hivers ; après quoi il prit en 1725, à Rheims, le bonnet de docteur, & y fut reçu médecin.

En 1733, il fut étudier à Leyde ſous le fameux Boerhaave. Le maître étoit digne de l'écolier, & l'écolier ſe rendit bientôt digne du maître. M. la Mettrie appliqua toute la force de ſon eſprit à la connoiſſance & à la cure des infirmités humaines, & il devint grand médecin dès qu'il voulut l'être. En 1734 il traduiſit, dans ſes momens de loiſir, le traité de feu M. Boerhaave, ſon aphrodiſiacus, & y joignit une diſſertation ſur les maladies vénériennes, dont lui-même étoit l'auteur. Les vieux médecins s'éleverent en France contre un écolier qui leur faiſoit l'affront d'en ſavoir autant qu'eux. Un des plus célebres médecins de Paris lui fit l'honneur de critiquer ſon ouvrage (marque certaine qu'il étoit bon). La Mettrie repliqua, & pour confondre d'autant plus ſon adverſaire, en 1736 il compoſa un traité du *vertige*, eſtimé de tous les médecins impartiaux.

Par un malheureux effet de l'imperfection humaine, une certaine baſſe jalouſie eſt devenue un des attributs des gens de lettres ; elle irrite l'eſprit de ceux qui ſont en poſſeſſion des réputations contre les progrès des génies naiſſans : cette rouille s'attache aux talens ſans les détruire, mais elle leur nuit quelquefois. M. la Mettrie,

qui avançoit à pas de géant dans la carriere des sciences, souffrit de cette jalousie, & sa vivacité l'y rendit trop sensible.

Il traduisit à Saint-Malo les aphorismes de Boerhaave, la matiere médicale, les procédés chymiques, la théorie chymique, & les institutions du même auteur. Il publia presque en même temps un abrégé de Sydenham. Le jeune médecin avoit appris, par une expérience prématurée, que pour vivre tranquille, il vaut mieux traduire que composer; mais c'est le caractere du génie de s'échapper à la réflexion. Fort de ses propres forces, si je puis m'exprimer ainsi, & rempli des recherches de la nature qu'il faisoit avec une dextérité infinie, il voulut communiquer au public les découvertes qu'il avoit faites. Il donna son traité sur la *petite vérole*, sa *médecine pratique*, & six volumes de *commentaires* sur la physiologie de Boerhaave : tous ces ouvrages parurent à Paris, quoique l'auteur les eût composés à Saint-malo. Il joignoit à la théorie de son art une pratique toujours heureuse; ce qui n'est pas un petit éloge pour un médecin.

En 1742, M. la Mettrie vint à Paris, attiré par la mort de M. Hunault, son ancien maître : les fameux Morand & Sidobre le placerent auprès du duc de Grammont, & peu de jours après ce seigneur lui obtint le brevet de médecin des gardes; il accompagna ce duc à la guerre, & fut avec lui à la bataille de Dettingue, au siege de Fribourg & à la bataille de Fontenoi, où il perdit son protecteur, qui y fut tué d'un coup de canon.

M. la Mettrie ressentit d'autant plus vivement cette perte, que ce fut en même temps l'écueil de sa fortune. Voici ce qui y donna lieu. Pendant la campagne de Fri-

bourg, M. la Mettrie fut attaqué d'une fievre chaude : une maladie eſt pour un philoſophe une école de phyſique ; il crut s'appercevoir que la faculté de penſer n'étoit qu'une ſuite de l'organiſation de la machine, & que le dérangement des reſſorts influoit conſidérablement ſur cette partie de nous-mêmes, que les métaphyſiciens appellent l'ame. Rempli de ces idées pendant ſa convaleſcence, il porta hardiment le flambeau de l'expérience dans les ténebres de la métaphyſique ; il tenta d'expliquer, à l'aide de l'anatomie, la texture déliée de l'entendement, & il ne trouva que de la mécanique où d'autres avoient ſuppoſé une eſſence ſupérieure à la matiere. Il fit imprimer ſes conjectures philoſophiques ſous le titre d'*Hiſtoire naturelle de l'ame.* L'aumonier du régiment ſonna le tocſin contre lui, & d'abord tous les dévots crierent.

Le vulgaire des eccléſiaſtiques eſt comme Dom Quichotte, qui trouvoit des aventures merveilleuſes dans des événemens ordinaires ; ou comme ce fameux militaire, qui trop rempli de ſon ſyſtême, trouvoit des colonnes dans tous les livres qu'il liſoit. La plupart des prêtres examinent tous les ouvrages de littérature comme ſi c'étoient des traités de théologie ; remplis de ce ſeul objet, ils voient des héréſies par-tout : de-là viennent tant de faux jugemens & tant d'accuſations formées, pour la plupart, mal-à-propos contre les auteurs. Un livre de phyſique doit être lu avec l'eſprit d'un phyſicien ; la nature, la vérité eſt ſon juge ; c'eſt elle qui doit l'abſoudre ou le condamner : un livre d'aſtronomie veut être lu dans un même ſens. Si un pauvre médecin prouve qu'un coup de bâton fortement appliqué ſur le crâne

dérange l'esprit, ou bien qu'à un certain degré de chaleur la raison s'égare, il faut lui prouver le contraire ou se taire. Si un astronome habile démontre, malgré Josué, que la terre & tous les globes célestes tournent autour du soleil, il faut, ou mieux calculer que lui, ou souffrir que la terre tourne.

Mais les théologiens, qui par leurs appréhensions continuelles pourroient faire croire aux foibles que leur cause est mauvaise, ne s'embarrassent pas de si peu de chose. Ils s'obstinerent à trouver des semences d'héréſie dans un ouvrage qui traitoit de physique : l'auteur essuya une persécution affreuse, & les prêtres soutinrent qu'un médecin, accusé d'héréſie, ne pouvoit pas guérir les gardes-françoises.

A la haine des dévots se joignit celle de ses rivaux de gloire : celle-ci se ralluma sur un ouvrage de M. la Mettrie, intitulé la *Politique des médecins*. Un homme plein d'artifice, & dévoré d'ambition, aspiroit à la place vacante de premier medecin du roi de France ; il crut, pour y parvenir, qu'il lui suffisoit d'accabler de ridicule ceux de ses confreres qui pouvoient prétendre à cette charge. Il fit un libelle contre eux, & abusant de la facile amitié de M. la Mettrie, il le séduisit à lui prêter la volubilité de sa plume & la fécondité de son imagination : il n'en fallut pas davantage pour achever de perdre un homme peu connu, contre lequel étoient toutes les apparences, & qui n'avoit de protection que son mérite.

M. la Mettrie, pour avoir été trop sincere comme philosophe & trop officieux comme ami, fut obligé de renoncer à sa patrie. Le duc de Duras & le vicomte du

Chaila lui conſeillerent de ſe ſouſtraire à la haine des prêtres & à la vengeance des médecins. Il quitta donc, en 1746, les hôpitaux de l'armée, où M. de Séchelles l'avoit placé, & vint philoſopher tranquillement à Leyde. Il y compoſa ſa *Pénélope*, ouvrage polémique contre les médecins, où à l'exemple de Démocrite, il plaiſantoit ſur la vanité de ſa profeſſion : ce qu'il y eut de ſingulier, c'eſt que les médecins, dont la charlatanerie y eſt peinte au vrai, ne purent s'empêcher d'en rire eux-mêmes en le liſant : ce qui marque bien qu'il ſe trouvoit dans l'ouvrage plus de gaieté que de malice.

M. la Mettrie ayant perdu de vue ſes hôpitaux & ſes malades, s'adonna entierement à la philoſophie ſpéculative ; il fit ſon *Homme machine*, ou plutôt il jetta ſur le papier quelques penſées fortes ſur le matérialiſme, qu'il s'étoit ſans doute propoſé de rédiger. Cet ouvrage, qui devoit déplaire à des gens, qui par état ſont ennemis déclarés des progrès de la raiſon humaine, révolta tous les prêtres de Leyde contre l'auteur : calviniſtes, catholiques & luthériens, oublierent en ce moment que la conſubſtantiation, le libre arbitre, la meſſe des morts & l'infaillibilité du pape les diviſoient ; ils ſe réunirent tous pour perſécuter un philoſophe, qui avoit de plus le malheur d'être François, dans un temps où cette monarchie faiſoit une guerre heureuſe à leurs Hautes-Puiſſances.

Le titre de philoſophe & de malheureux fut ſuffiſant pour procurer à M. la Mettrie un aſile en Pruſſe, avec une penſion du roi. Il ſe rendit à Berlin au mois de février de l'année 1748 ; il y fut reçu membre de l'académie royale des ſciences. La médecine le revendiqua

à la métaphyſique, & il fit un traité de la *Dyſſenterie* & un autre de l'*Aſthme*, les meilleurs qui aient été écrits ſur ces cruelles maladies. Il ébaucha différens ouvrages ſur des matieres de philoſophie abſtraite qu'il s'étoit propoſé d'examiner ; & par une ſuite des fatalités qu'il avoit éprouvées, ces ouvrages lui furent dérobés : mais il en demanda la ſuppreſſion auſſitôt qu'ils parurent.

M. la Mettrie mourut dans la maiſon de milord Tirconnel, miniſtre plénipotentiaire de France, auquel il avoit rendu la vie. Il ſemble que la maladie, connoiſſant à qui elle avoit à faire, ait eu l'adreſſe de l'attaquer d'abord au cerveau, pour le terraſſer plus ſûrement : il prit une fievre chaude avec un délire violent : le malade fut obligé d'avoir recours à la ſcience de ſes collegues, & il n'y trouva pas la reſſource qu'il avoit ſi ſouvent, & pour lui & pour le public, trouvée dans la ſienne propre.

Il mourut le 11 de novembre 1751, âgé de 43 ans. Il avoit épouſé Louiſe-Charlotte Dréauno, dont il ne laiſſa qu'une fille, âgée de cinq ans & quelques mois.

M. la Mettrie étoit né avec un fond de gaieté naturelle, intariſſable ; il avoit l'eſprit vif & l'imagination ſi féconde, qu'elle faiſoit croître des fleurs dans le terrein aride de la médecine. La nature l'avoit fait orateur & philoſophe ; mais un préſent plus précieux encore qu'il reçut d'elle, fut une ame pure & un cœur ſerviable. Tous ceux auxquels les pieuſes injures des théologiens n'en impoſent pas, regrettent en M. la Mettrie un honnête homme & un ſavant médecin.

DISCOURS

PRÉLIMINAIRE.

Je me propoſe de prouver que la Philoſophie, toute contraire qu'elle eſt à la Morale & à la Religion, non-ſeulement ne peut détruire ces deux liens de la ſociété, comme on le croit communément, mais ne peut que les reſſerrer & les fortifier de plus en plus. Une diſſertation de cette importance, ſi elle eſt bien faite, vaudra bien, à mon avis, une de ces préfaces triviales, où l'auteur, humblement à genoux devant le Public, s'encenſe cependant avec sa modeſtie ordinaire : & j'eſpere qu'on ne la trouvera pas à la tête d'ouvrages de la nature de ceux que j'oſe réimprimer, malgré tous les cris d'une haine (*) qui ne mérite que le plus parfait mepris.

Ouvrez les yeux, vous verrez affiché de toutes parts :

« Preuves de l'exiſtence de dieu par les » merveilles de la nature.

(*) Odium Theologicum.

» *Preuves de l'immortalité de l'ame par la*
» *géométrie et l'algèbre.*
» *La religion prouvée par les faits.*
» *Théologie physique* ».

Et tant d'autres livres semblables. Lisez-les, sans autre préparation, vous serez persuadés que la philosophie est par elle-même favorable à la religion et à la morale, & qu'enfin l'étude de la nature est le plus court chemin pour arriver, tant à la connoissance de son adorable auteur, qu'à l'intelligence des vérités morales & révélées. Livrez-vous ensuite à ce genre d'étude; & sans embrasser toute cette vaste étendue de physique, de botanique, de chymie, d'histoire naturelle, d'anatomie, sans vous donner la peine de lire les meilleurs ouvrages des philosophes de tous les siecles, faites-vous médecin seulement, à coup sûr vous le serez comme les autres. Vous reconnoîtrez la vanité de nos déclamateurs, soit qu'ils fassent retentir nos temples, soit qu'ils se récrient éloquemment dans leurs ouvrages sur les merveilles de la nature; & suivant l'homme pas à pas, dans ce qu'il tient de ses divers âges, dans ses passions, dans ses maladies, dans sa structure, comparée à celle des animaux, vous conviendrez que la foi seule nous conduit à la croyance d'un être suprême; & que l'homme,

organisé comme les autres animaux, pour quelques dégrés d'intelligence de plus, soumis aux mêmes loix, n'en doit pas moins subir le même sort. Ainsi du faîte de cette immortalité glorieuse, du haut de cette belle machine théologique, vous descendrez, comme d'une *gloire* d'opéra; dans ce parterre physique, d'où ne voyant par-tout autour-de vous que matiere éternelle, & formes qui se succedent & périssent sans-cesse, confus, vous avouerez qu'une entiere destruction attend tous les corps animés. Et enfin ce tronc du système des mœurs parfaitement déraciné par la philosophie, tous les efforts qu'on a faits pour concilier la philosophie avec la morale, et la théologie avec la raison, vous paroîtront frivoles et impuissants.

Tel est le premier point de vue & le plan de ce discours; avançons & développons toutes ces idées vagues & générales.

La philosophie, aux recherches de laquelle tout est soumis, est soumise elle-meme à la nature, comme une fille à sa mere. Elle a cela de commun avec la vraie médecine, qu'elle se fait honneur de cet esclavage, qu'elle n'en connoît point d'autre, & n'entend point d'autre voix. Tout ce qui n'est pas puisé dans le sein même de la nature, tout ce qui n'est pas phénomenes, causes, effets, science des choses, en un mot,

ne regarde en rien la philoſophie, & vient d'une ſource qui lui eſt étrangere.

Telle eſt la morale ; fruit arbitraire de la politique, qui peut à juſte titre revendiquer ce qu'on lui a injuſtement uſurpé. Nous verrons dans la ſuite, pourquoi elle a mérité d'être miſe au nombre des parties de la philoſophie, à laquelle il eſt évident que proprement elle n'appartient pas.

Les hommes ayant formé le projet de vivre enſemble, il a fallu former un ſyſtême de mœurs politiques, pour la ſûreté de ce commerce : & comme ce ſont des animaux indociles, difficiles à dompter, & courant *ſpontanément* au bien-être, *per fas & nefas*, ceux qui par leur ſageſſe & leur génie ont été dignes d'être placés à la tête des autres, ont ſagement appellé la religion au ſecours des regles & des loix, trop ſenſés, pour pouvoir prendre une autorité abſolue ſur l'impétueuſe imagination d'un peuple turbulent & frivole. Elle a paru les yeux couverts d'un bandeau ſacré ; & bientôt elle a été entourée de toute cette multitude qui écoute bouche béante & d'un air ſtupéfait les merveilles dont elle eſt avide ; merveilles qui la contiennent, ô prodige ! d'autant plus qu'elle les comprend moins.

Au double frein de la morale & de la religion, on a prudemment ajouté celui des ſupplices. Les

bonnes, & sur-tout les grandes actions n'ont point été sans récompense, ni les mauvaises sans punition & le funeste exemple des coupables a retenu ceux qui alloient le devenir. Sans les gibets, les roues, les potences, les échafauds, sans ces hommes vils, rebut de la nature entiere, qui pour de l'argent étrangleroient l'univers, malgré le jeu de toutes ces merveilleuses machines, le plus foible n'eût point été à l'abri du plus fort.

Puisque la morale tire son orgine de la politique, comme les loix & les bourreaux; il s'ensuit qu'elle n'est point l'ouvrage de la nature, ni par conséquent de la philosophie, ou de la raison, tous termes synonymes.

De-là encore il n'est pas surprenant que la philosophie ne conduise point à la morale, pour se joindre à elle, pour prendre son parti, & l'appuyer de ses propres forces. Mais il ne faut pas croire pour cela qu'elle nous y conduise, comme à l'ennemi, pour l'exterminer; si elle marche à elle, le flambeau à la main, c'est pour la reconnoître en quelque sorte, & juger de sang froid de la différence essentielle de leurs intérêts.

Autant les choses sont différentes des mœurs, le sentiment des loix, & la vérité de toute convention arbitraire, autant la philosophie est diffé-

rente de la morale ; ou si l'on veut, autant la morale de la nature (car elle a la sienne) differe de celle qu'un art admirable a sagement inventée. Si celle-ci paroit pénétrée de respect pour la céleste source dont elle est émanée (la religion), l'autre n'en a pas un moins profond pour la vérité, ou pour ce qui en a meme la simple apparence, ni un moindre attachement à ses goûts, ses plaisirs, & en general à la volupté. La religion est la bousole de l'une, le plaisir celle de l'autre, en tant qu'elle sent; la vérité en tant qu'elle pense.

Ecoutez la premiere : elle vous ordonnera impérieusement de vous vaincre vous-mêmes; décidant sans balancer que rien n'est plus facile, & que « pour être vertueux, il ne faut que vouloir ». Prêtez l'oreille à la seconde; elle vous invitera à suivre vos penchants, vos amours & tout ce qui vous plaît: ou plutôt dès-lors vous les avez déjà suivis. Eh ! que le plaisir qu'elle nous inspire, nous fait bien sentir, sans tant de raisonnemens superflus, que ce n'est que par lui qu'on peut être heureux !

Ici, il n'y a qu'à se laisser doucement aller aux agréables impulsions de la nature : là il faut se roidir, se *régimber* contr'elle. Ici, il suffit de se conformer à soi-même, d'être ce qu'on est, & en quelque sorte, de se ressembler; là,

il faut reſſembler aux autres malgré ſoi, vivre & preſque penſer comme eux. Quelle comédie !

Le philoſophe a pour objet ce qui lui paroit vrai, ou faux, abſtraction faite de toutes conſéquences : le légiſlateur, peu inquiet de la vérité, craignant même peut-être (faute de philoſophie, comme on le verra) qu'elle ne tranſpire, ne s'occupe que du juſte et de l'injuſte, du bien & du mal moral. D'un côté, tout ce qui paroit être dans la nature, eſt appellé vrai ; & on donne le nom de faux à tout ce qui n'y eſt point, à tout ce qui eſt contredit par l'obſervation & par l'expérience : de l'autre, tout ce qui favoriſe la ſociété, eſt décoré du nom de juſte, d'équitable, &c. tout ce qui bleſſe ſes intérêts, eſt flétri du nom d'injuſte ; en un mot, la morale conduit à l'équité, à la juſtice, &c. & la philoſophie, tant leurs objets ſont divers, à la vérité.

La morale de la nature, ou de la philoſophie, eſt donc auſſi différente de celle de la religion & de la politique, mere de l'une & de l'autre, que la nature l'eſt de l'art. Diamétralement oppoſées, juſqu'à ſe tourner le dos, qu'en faut-il conclure, ſinon que la philoſophie eſt abſolument inconciliable avec la morale, la religion & la politique, rivales triomphantes dans la ſociété, honteuſement humiliées dans la ſolitude du cabinet & au flambeau de la raiſon : humiliées ſur-tout

par les vains efforts même que tant d'habiles gens ont faits pour les accorder enſemble.

La nature auroit-elle tort d'être ainſi faite, & la raiſon de parler ſon langage, d'appuyer ſes penchants & de favoriſer tous ſes goûts ? La ſociété d'un autre côté auroit-elle tort à son tour de ne pas ſe mouler ſur la nature ? Il eſt ridicule de demander l'un, & tout-à-fait extravagant de propoſer l'autre.

Mauvais moule ſans-doute pour former une ſociété, que celui d'une raiſon, ſi peu à la portée de la plupart des hommes, que ceux qui l'ont le plus cultivée, peuvent ſeuls en ſentir l'importance & le prix ! Mais auſſi, plus mauvais moule encore pour former un philoſophe, celui des préjugés & des erreurs qui ſont la baſe fondamentale de la ſociété.

Cette réflexion n'a point échappé à la prudence des légiſlateurs éclairés ; ils ont trop bien connu les animaux qu'ils avoient à gouverner.

On fait aiſément croire aux hommes ce qu'ils déſirent ; on leur perſuade ſans peine ce qui flatte leur amour propre ; & ils étoient d'autant plus faciles à ſéduire, que leur ſupériorité ſur les autres animaux les avoit déjà aidés à ſe laiſſer éblouir. Ils ont cru qu'un peu de boue organiſée pouvoit être immortel.

La nature déſavoue cependant cette doctrine

puérile : c'eſt comme une écume qu'elle rejette & laiſſe au loin ſur le rivage de la mer théologique ; &, ſi l'on me permet de continuer de parler métaphoriquement, j'oſerois dire que tous les rayons qui partent du ſein de la nature, fortifiés & comme réfléchis par le précieux miroir de la philoſophie, détruiſent & mettent en poudre un dogme qui n'eſt fondé que ſur la prétendue utilité morale dont il peut être. Quelle preuve en demandez-vous ? Mes ouvrages même, puiſqu'ils ne tendent qu'à ce but, ainſi que tant d'autres beaucoup mieux faits, ou plus ſavans, s'il faut l'être pour démontrer ce qui ſaute aux yeux de toutes parts : qu'il n'y a qu'une vie, & que l'homme le plus ſuperbe les établit en vain ſur une vanité mortelle comme lui. Oui, & nul ſage n'en diſconvient, l'orgueilleux monarque meurt tout en entier, comme le ſujet modeſte & le chien fidele : vérité terrible, ſi l'on veut, mais pour ces eſprits dont l'enfance eſt l'âge éternel ; ces eſprits auxquels un fantôme fait peur ; car elle ne laiſſe pas plus de doute que de crainte chez ceux qui ſont tant ſoit peu capables de réfléchir ; chez ceux qui ne détournent pas la vue de ce qui la frappe à chaque inſtant d'une façon ſi vive & ſi claire ; chez ceux enfin qui ont acquis, pour le dire ainſi, plus de maturité que d'adoleſcence.

Mais si la philosophie est contraire aux conventions sociales, aux principaux dogmes de la religion, aux mœurs, elle rompt les liens qui tiennent les hommes entr'eux ! Elle sappe l'édifice de la politique par ses fondemens !

Esprits sans profondeur, & sans justesse, quelle terreur panique vous effarouche ! Quel jugement précipité vous emporte au-delà du but & de la vérité ! Si ceux qui tiennent les rênes des empires, ne réfléchissoient pas plus solidement, ô le bel honneur, & la brillante gloire qui leur en reviendroit ! La philosophie prise pour un poison dangereux, la philosophie, ce solide pivot de l'éloquence, cette lymphe nourricière de la raison, seroit proscrite de nos conversations, & de nos écrits ; impérieuse & tyrannique reine, on n'oseroit en prononcer même le nom, sans craindre la Sibérie : & les philosophes chassés & bannis, comme perturbateurs, auroient le même sort qu'autrefois les prétendus médecins de Rome.

Non, erreur sans-doute, non, la philosophie ne rompt, ni ne peut rompre les chaînes de la société. Le poison est dans les écrits des philosophes, comme le bonheur dans les chansons, ou comme l'esprit dans les bergers de Fontenelle. On chante un bonheur imaginaire ; on donne aux bergers dans une églogue un esprit qu'ils n'ont pas : on suppose dangereux ce qui est bien éloigné

de l'être : car la sappe, dont nous avons parlé, bien differente de celle de nos tranchées, est idéale ; métaphysique, & par conséquent elle ne peut rien détruire, ni renverser, si ce n'est hypothétiquement. Or qu'est-ce que renverser dans une hypothèse les usages introduits & accrédités dans la vie civile ? C'est n'y point toucher réellement, & les laisser dans toute leur vigueur.

Je vais tâcher de prouver ma these par des raisonnemens sans réplique.

De la contradiction de principes d'une nature aussi diverse que ceux de la philosophie & de la politique ; de principes dont le but & l'objet sont essentiellement differens ; il ne s'ensuit nullement que les uns refutent ou détruisent les autres. Il n'en est pas des spéculations philosophiques, aux principes reçus dans le monde, & de la croyance nécessaire (je le suppose) à la sureté du commerce des hommes, comme de la théorie à la pratique de cet art. Ici, l'une a une influence si directe, si absolue sur l'autre, que malheur aux malades, dont quelque Chiraca a enfilé le mauvais chemin ! Là, des méditations philosophiques, aussi innocentes que leurs auteurs, ne peuvent corrompre ou empoisonner la pratique de la société, qui n'a point d'usages respectés par le peuple, si comiques & si ridicules qu'ils soient, auxquels tout

philoſophe n'applaudiſſe auſſi volontiers, quand il le faut, que ceux-qui le ſont le moins : fort fâché ſans-doute de porter le moindre échec à ce qui fait, ou plutôt paſſe pour faire la tranquillité publique.

La raiſon pour laquelle deux choſes auſſi contraires en apparence, ne ſe nuiſent cependant en aucune maniere, c'eſt donc que leurs objets n'ont rien de commun entr'eux, leur but étant auſſi divers, auſſi éloigné l'un de l'autre, auſſi oppoſé, que l'orient & l'occident. Nous verrons dans la ſuite que loin de ſe détruire, la philoſophie & la morale peuvent très-bien agir & veiller de concert à la ſûreté du public ; nous verrons que ſi l'une influe ſur l'autre, ce n'eſt qu'indirectement, mais toujours à ſon avantage ; de ſorte que, comme je l'ai dit d'abord, les nœuds de la ſociété ſont reſſerrés par ce qui ſemble, à la premiere vue, devoir les rompre & les diſſoudre : paradoxe plus ſurprenant encore que le premier, & qui ne ſera pas moins clairement démontré, à ce que j'eſpere, à la fin de ce diſcours.

Quelle lumiere affreuſe ſeroit celle de la philoſophie, ſi elle n'éclairoit les uns, qui ſont en ſi petit nombre, que pour la perte & la ruine des autres, qui compoſent preſque tout l'univers !

Gardons-nous de le penſer. Les perturbateurs de la ſociété n'ont été rien moins que des phi-

losophes, comme on le verra plus loin ; & la philosophie, amoureuse de la seule vérité, tranquille contemplatrice des beautés de la nature, incapable de témérité & d'usurpation, n'a jamais empiété sur les droits de la politique Quel est le philosophe en effet, si hardi qu'on veuille le supposer, qui en attaquant le plus vivement à force ouverte tous les principes de la morale, comme j'ose le faire dans mon *Anti-Sénèque*, disconvienne que les intérêts du public ne soient pas d'un tout autre prix que ceux de la philosophie?

La politique, entourée de tous ses ministres, va criant dans les places publiques, dans les chaires, & presque sur les toits : *Le corps n'est rien, l'ame est tout ; mortels, sauvez-vous, quoiqu'il vous en coûte.* Les philosophes rient, mais ils écrivent tranquillement ; pour apôtres & pour ministres, ils n'ont qu'un petit nombre de sectateurs aussi doux & aussi paisibles qu'eux, qui peuvent bien se réjouir d'augmenter leur troupeau, & d'enrichir leur domaine de l'heureuse acquisition de quelques beaux génies, mais qui seroient au désespoir de suspendre un moment le grand courant des choses civiles, loin de vouloir, comme on l'imagine communément, tout bouleverser.

Les prêtres déclament, échauffent les esprits par des promesses magnifiques, bien dignes d'enfler un sermon éloquent ; ils prouvent tout ce qu'ils

avancent, sans se donner la peine de raisonner; ils veulent enfin qu'on s'en rapporte à dieu : & leurs foudres sont prêts à ecraser & réduire en poudre quiconque est assez raisonnable pour ne pas vouloir croire aveuglément tout ce qui révolte le plus la raison. Que les philosophes se conduisent plus sagement! Pour ne rien promettre, ils n'en sont pas quittes à si bon marché; ils payent en choses sensées & en raisonnemens solides, ce qui ne coûte aux autres que du poumon & une éloquence aussi vuide & aussi vaine que leurs promesses. Or le raisonnement pourroit-il être dangereux, lui qui n'a jamais fait ni enthousiaste, ni secte, ni même théologien?

Entrons dans un plus grand détail, pour prouver plus clairement que la philosophie la plus hardie n'est point essentiellement contraire aux bonnes mœurs, & ne traîne en un mot aucune sorte de danger à sa suite.

Quel mal, je le demande aux plus grands ennemis de la liberté de penser & d'écrire, quel mal y a-t-il d'acquiescer à ce qui paroît vrai, quand on reconnoît avec la même candeur, & qu'on suit avec la même fidélité ce qui paroît sage & utile? A quoi serviroit donc le flambeau de la physique? A quoi bon toutes ces curieuses observations? Il faudroit éteindre l'un, & dédaigner les autres; au lieu d'encourager, comme font les plus grands

princes les hommes qui se dévouent à ces laborieuses recherches. Ne peut-on tâcher de deviner & d'expliquer l'énigme de l'homme ? En ce cas, plus on seroit philosophe, plus, ce qu'on n'a jamais pensé, on seroit mauvais citoyen. Enfin quel funeste présent seroit la vérité, si elle n'étoit pas toujours bonne à dire ? Quel apanage superflu seroit la raison, si elle étoit faite pour être captivée & subordonnée ? Soutenir ce système, c'est vouloir ramper, & dégrader l'espece humaine : croire qu'il est des vérités qu'il vaut mieux laisser éternellement ensevelies dans le sein de la nature, que de les produire au grand jour, c'est favoriser la superstition & la barbarie.

Qui vit en citoyen, peut écrire en philosophe.

Mais écrire en philosophe, c'est enseigner le matérialisme ! Eh bien ! quel mal ! Si ce matérialisme est fondé, s'il est l'évident résultat de toutes les observations & expériences des plus grands philosophes & médecins ; si l'on n'embrasse ce système, qu'après avoir attentivement suivi la nature, fait les mêmes pas assidument avec elle dans toute l'étendue du regne animal, & pour ainsi dire après avoir approfondi l'homme dans tous ses âges & dans tous ses états ? Si l'orthodoxe suit le philosophe plutôt qu'il ne l'évite ; s'il ne cherche ni ne forge exprès sa doctrine ; s'il la rencontre en quelque sorte, qu'elle se trouve à la suite de ses

recherches & comme sur ses pas, est-ce donc un crime de la publier ? La vérité même ne vaudroit-elle donc pas la peine qu'on se baissât en quelque sorte pour la ramasser ?

Voulez-vous d'autres argumens favorables à l'innocence de la philosophie ? Dans la foule qui se présente, je ne choisirai que les plus frappants.

La Motte le Vayer a beau dire que la mort est préférable à la mendicité ; non-seulement cela ne dégoûte point de la vie ces *objets dégoûtants de la pitié publique*, (eh! quel si grand malheur, s'il étoit possible que ces malheureux, accessibles à cette façon de penser, délivrassent la société d'un poids plus qu'inutile à la terre) ! mais quel est l'infortuné mortel, qui du faite de la fortune, précipité dans un abyme de misere, ait, en conséquence de cette proposition philosophique, attenté à ses jours ?

Les Stoïciens ont beau crier : *sors de la vie, si elle t'est à charge ; il n'y a ni raison, ni gloire à rester en proie à la douleur, ou à la pauvreté ; délivres-toi de toi-même, rends-toi insensible, comme heureux, à quelque prix que ce soit.* On ne se tue pas plus pour cela, qu'on ne tue les autres ; & on n'en vole pas davantage, soit qu'on ait de la religion, soit qu'on n'en ait pas. L'instinct, l'espérance (divinité qui sourit aux malheureux, sentiment qui meurt le dernier dans l'homme), & la

potence

potence, y ont mis bon ordre. On ne se prive de la vie, que par un sentiment de malheur, d'ennui, de crainte, ou de certitude d'être encore plus mal qu'on n'est, sentiment noir, production atrabilaire, dans laquelle les philosophes & leurs livres n'entrent pour rien. Telle est la source du suicide, & non tout système solidement raisonné, à moins qu'on ne veuille y ajouter cet enthousiasme, qui faisoit chercher la mort aux lecteurs d'Hégésias.

C'est ainsi que, quoiqu'il soit permis, suivant la loi de la nature & Puffendorf, de prendre par force un peu de ce qu'un autre a de trop, dans la plus pressante extrêmité, on n'ose cependant se faire justice à soi-même par une violence si légitime & si indispensable en apparence, parce que les loix la puniffent, trop sourdes, hélas! aux cris de la nature aux abois. Tant il est vrai, pour le dire en passant, que, si les loix ont en général raison d'être séveres, elles trouvent quelquefois de justes motifs d'indulgence; car, puisque le particulier renonce sans cesse à lui-même en quelque sorte, pour ne point toucher aux droits du public; les loix qui les protegent, ceux qui ont l'autorité en main, devroient à leur tour, ce me semble, rabattre de leur rigoureuse sévérité, faire grace avec humanité à des malheureux qui leur ressemblent, se prêter à des besoins mutuels, & enfin ne point

tomber en des contradictions ſi barbares avec leurs freres.

Le moyen de ſouſcrire aux moindres inconvéniens d'une ſcience qui a mérité le ſuffrage & la vénération des plus grands hommes de tous les ſiecles ! Les matérialiſtes ont beau prouver que l'homme n'eſt qu'une machine, le peuple (1) n'en croira jamais rien. Le même inſtinct qui le retient à la vie, lui donne aſſez de vanité pour croire ſon ame immortelle, & il eſt trop fou & trop ignorant pour jamais dédaigner cette vérité-là.

J'ai beau inviter ce malheureux à n'avoir point de remords d'un crime dans lequel il a été entraîné, comme on l'eſt ſur-tout par ce qu'on nomme premier mouvement ; il en aura cependant, il en ſera pourſuivi; on ne ſe dépouille point ſur une ſimple lecture, de *principes ſi accoutumés*, qu'on les prend pour *naturels*. La conſcience ne ſe racornit qu'à force de ſcélérateſſe & d'infamie, pour leſquelles, loin d'y inviter, à dieu ne plaiſe ! j'ai tâché d'inſpirer toute l'horreur dont je ſuis moi-même pénétré. Ainſi chanſons pour

(1) Quel ſi grand mal, quand il le croiroit ? Graces à la ſévérité des loix, il pourroit être *Spinoſiſte*, ſans que la ſociété eût rien à craindre de la deſtruction des autels, où ſemble conduire ce hardi ſyſtême.

la multitude, que tous nos écrits : raisonnemens frivoles, pour qui n'est point préparé à en recevoir le germe ; pour ceux qui le sont, nos hypotheses sont également sans danger. La justesse & la pénétration de leur génie a mis leur cœur en sûreté, devant ces hardiesses, &, si j'ose le dire, ces *nudités d'esprit*.

Mais quoi, les hommes vulgaires ne pourroient-ils etre enfin séduits par quelques lueurs philosophiques, faciles à entrevoir dans ce torrent de lumieres, que la philosophie semble aujourd'hui verser à pleines mains ? Et comme on prend beaucoup de ceux avec lesquels on vit, ne peut-on pas adopter facilement les opinions hardies dont les livres philosophiques sont remplis, moins à la vérité (quoiqu'on pense ordinairement le contraire) aujourd'hui qu'autrefois.

Les vérités philosophiques ne sont que des systêmes, dont l'auteur, qui a le plus d'art, d'esprit & de lumieres, est le plus seduisant ; systêmes où chacun peut prendre son parti, parce que le pour n'est pas plus démontré que le contre pour la plupart des lecteurs ; parce qu'il n'y a d'un côté & de l'autre, que quelques degrés de probabilité de plus & de moins, qui déterminent & forcent notre *assentiment*, & même que les seuls *bons* esprits (esprits plus rares que ceux qu'on appele *beaux*), peuvent sentir, ou saisir combien de dif-

putes, d'erreurs, de haines & de contradictions, a enfanté la fameuse queſtion de la liberté, ou du fataliſme ! Ce ne ſont que des hypotheſes cependant. L'eſprit borné, ou illuminé, croyant à la doctrine de mauvais cahiers qu'il nous débite d'un air ſuffiſant, s'imagine bonnement que tout eſt perdu, morale, religion, ſociété, s'il eſt prouvé que l'homme n'eſt pas libre. L'homme de génie au contraire, l'homme impartial & ſans préjugés, regarde la ſolution du problême, quelle qu'elle ſoit, comme fort indifférente, & en ſoi, & même eû égard à la ſociété. Pourquoi ? C'eſt qu'elle n'entraîne pas dans la pratique du monde les relations délicates & dangereuſes, dont ſa théorie paroît menacer. J'ai cru prouver que les remords ſont des préjugés de l'éducation, & que l'homme eſt une machine qu'un fataliſme abſolu gouverne impérieuſement: j'ai pu me tromper, je veux le croire: mais ſuppoſé, comme je penſe ſincerement, que cela ſoit philoſophiquement vrai, qu'importe ? Toutes ces queſtions peuvent être miſes dans la claſſe du point mathématique, qui n'exiſte que dans la tête des géometres, & de tant de problemes de géométrie & d'algebre, dont la ſolution claire & idéale montre toute la force de l'eſprit humain ; force qui n'eſt point ennemie des loix, théorie innocente & de pure curioſité, qui eſt ſi peu reverſible à la pratique, qu'on n'en peut faire plus

d'uſage, que de toutes ces vérités métaphyſiques de la plus haute géométrie.

Je paſſe à de nouvelles réflexions naturellement liées aux précédentes, qu'elles ne peuvent qu'appuyer de plus en plus.

Depuis que le Polythéiſme eſt aboli par les loix, en ſommes-nous plus honnêtes gens ? Julien, apoſtat, valoit-il moins que chrétien ? En étoit-il moins un grand homme, & le meilleur des princes ? Le chriſtianiſme eût-il rendu Caton le cenſeur moins dur & moins féroce ? Caton d'Utique moins vertueux ? Cicéron moins excellent citoyen ? &c. Avons-nous, en un mot, plus de vertus que les païens ? Non, & ils n'avoient pas moins de religion que nous ; ils ſuivoient la leur, comme nous ſuivons la nôtre, c'eſt-à-dire fort mal, ou point du tout. La ſuperſtition étoit abandonnée au peuple & aux prêtres, croyants (1) mercenaires ; tandis que les honnêtes gens, ſentant bien que pour l'être la religion leur étoit inutile, s'en moquoient. Croire un dieu, en croire pluſieurs, regarder la nature comme la cauſe aveugle & inexplicable de tous les phénomenes ; ou ſeduit par l'ordre merveilleux qu'ils nous offrent, reconnoître une intelligence ſuprême, plus incompréhenſible encore

(1) Pour la plupart.

que la nature ; croire que l'homme n'eſt qu'un animal comme un autre, ſeulement plus ſpirituel; ou regarder l'ame comme une ſubſtance diſtincte du corps, & d'une eſſence immortelle : voilà le champ où les philoſophes ont fait la guerre entr'eux, depuis qu'ils ont connu l'art de raiſonner ; & cette guerre durera tant que cette *reine des hommes*, l'opinion, régnera ſur la terre; voilà le champ où chacun peut encore aujourd'hui ſe battre, & ſuivre, parmi tant d'etendards, celui qui rira le plus à ſa fortune, ou à ſes préjugés, ſans qu'on ait rien à craindre de ſi frivoles & ſi vaines eſcarmouches. Mais c'eſt ce que ne peuvent comprendre ces eſprits qui ne voient pas plus loin que leurs yeux : ils ſe noient dans cette mer de raiſonnemens. En voici d'autres qui par leur ſimplicité ſeront peut-être plus à la portée de tout le monde.

Comme le ſilence de tous les anciens auteurs prouve la nouveauté de certain mal immonde, celui de tous les écrivains ſur les maux qu'auroit cauſés la philoſophie (dans la ſuppoſition qu'elle en cauſe ou en peut cauſer), dépoſe en faveur de ſa bénignité & de ſon innocence.

Quant à la communication, ou ſi l'on veut, à la contagion que l'on craint, je ne la crois pas poſſible. Chaque homme eſt ſi fortement convaincu de la vérité des principes dont on a imbu, &

comme abreuvé ſon enfance ; ſon amour-propre ſe croit ſi intéreſſé à les ſoutenir, & à n'en point démordre, que, quand j'aurois la choſe auſſi fortement à cœur, qu'elle m'eſt indifférente, avec toute l'éloquence de Cicéron, je ne pourrois convaincre perſonne d'être dans l'erreur. La raiſon en eſt ſimple ; ce qui eſt clair & démontré pour un philoſophe, eſt obſcur, incertain, ou plutôt faux pour ceux qui ne le ſont pas, principalement s'ils ne ſont pas faits pour le devenir.

Ne craignons donc pas que l'eſprit du peuple ſe moule jamais ſur celui des philoſophes, trop au-deſſus de ſa portée. Il en eſt comme de ces inſtrumens à ſons graves & bas, qui ne peuvent monter aux tons aigus & perçants de pluſieurs autres, ou comme d'une baſſe-taille, qui ne peut s'élever aux ſons raviſſants de la haute-contre. Il n'eſt pas plus poſſible à un eſprit ſans nulle teinture philoſophique, quelque pénétration naturelle qu'il ait, de prendre le tour d'eſprit d'un phyſicien accoutumé à réfléchir, qu'à celui-ci de prendre le tour de l'autre, & de raiſonner auſſi mal. Ce ſont deux phyſionomies qui ne ſe reſſembleront jamais, deux inſtrumens, dont l'un eſt tourné, cizelé, travaillé ; l'autre brut, & tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Enfin le pli eſt fait ; il reſtera ; il n'eſt pas plus aiſé à l'un de s'élever, qu'à l'autre de deſcendre. L'ignorant, plein de préjugés, parle & raiſonne

à vuide ; il ne fait, comme on dit, que battre la campagne, ou, ce qui revient au même, que rappeler & remâcher (s'il les fait) tous ces pitoyables arguments de nos écoles & de nos pédants ; tandis que l'habile homme suit pas à pas la nature, l'observation & l'expérience, n'accorde son suffrage qu'aux plus grands dégres de probabilité & de vraisemblance, & ne tire enfin des conséquences rigoureuses & immédiates, dont tout bon esprit est frappé, que de faits qui ne sont pas moins clairs, que de principes feconds & lumineux.

Je conviens qu'on prend de la façon de penser, de parler, de gesticuler, de ceux avec qui l'on vit ; mais cela se fait peu-à-peu, par imitation machinale, comme les cuisses se remuent à la vue & dans le sens de celles de certains pantomimes ; on y est préparé par dégrés, & de plus fortes habitudes surmontent enfin de plus foibles.

Mais où trouverons-nous ici cette force d'habitudes nouvelles, capables de vaincre & de déraciner les anciennes ? Le peuple ne vit point avec les philosophes, il ne lit point de livres philosophiques. Si par hasard il en tombe un entre ses mains, ou il n'y comprend rien : ou, s'il y conçoit quelque chose, il n'en croit pas un mot ; & traitant sans façon de fous les philosophes, comme les poëtes, il les trouve également dignes des petites maisons.

Ce n'eſt qu'aux eſprits déjà éclairés, que la philoſophie peut ſe communiquer; elle n'eſt nullement à craindre pour ceux-là, comme on l'a vu. Elle paſſe cent coudées par-deſſus les autres têtes, où elle n'entre pas plus que le jour dans un noir cachot.

Mais voyons en quoi conſiſte l'eſſence de la fameuſe diſpute qui regne en morale entre les philoſophes & ceux qui ne le ſont pas. Choſe ſurprenante! Il ne s'agit que d'une ſimple diſtinction, diſtinction ſolide, quoique ſcholaſtique; elle ſeule, qui l'eût cru? peut mettre fin à ces eſpeces de guerres civiles, & réconcilier tous nos ennemis: je m'explique. Il n'y a rien d'abſolument injuſte. Nulle équité réelle, nuls vices, nulle grandeur, nuls crimes abſolus. Politiques, religionnaires, accordez cette vérité aux philoſophes, & ne vous laiſſez pas forcer dans des retranchements où vous ſerez honteuſement défaits. Convenez de bonne foi que celui-là eſt juſte, qui peſe la juſtice, pour ainſi dire, au poids de la ſociété; & à leur tour, les philoſophes vous accorderont (dans quel temps l'ont-ils nié?) que telle action eſt relativement juſte ou injuſte, honnête ou déshonnête, vicieuſe ou vertueuſe, louable, infâme, criminelle, &c. Qui vous diſpute la néceſſité de toutes ces belles relations arbitraires? Qui vous dit que vous n'avez pas raiſon d'avoir imaginé une autre vie, & tout

ce magnifique syſtême de la religion, digne ſujet d'un poëme épique ? Qui vous blâme d'avoir pris les hommes par leur foible, tantôt en les *piquant*, comme dit Montagne, en les prenant à l'amorce de la plus flatteuſe eſpérance; tantôt en les tenant en reſpect par les plus effrayantes menaces ? On vous accorde encore, ſi vous voulez, que tous ces bourreaux imaginaires de l'autre vie ſont cauſe que les nôtres ont moins d'occupation : que la plupart des gens du peuple n'évitent *une de ces* (1) *manieres de s'élever dans le monde*, dont parle le docteur Swift, que parce qu'ils craignent les tourments de l'enfer.

Oui, vous avez raiſon, magiſtrats, miniſtres, légiſlateurs, d'exciter les hommes par tous les moyens poſſibles, moins à faire un bien dont vous vous inquiétez peut-être fort peu, qu'à concourir à l'avantage de la ſociété, qui eſt votre point capital, puiſque vous y trouvez votre ſûreté. Mais pourquoi ne pas nous accorder auſſi avec la même candeur & la même impartialité, que des vérités ſpéculatives ne ſont point dangereuſes, & que quand je prouverai que l'autre vie eſt une chimere, cela n'empêchera pas le peuple d'aller ſon train, de reſpecter la vie & la bourſe des autres, & de croire aux préjugés les plus ridicules, plus que je

(1) La potence.

ne crois à ce qui me ſemble la vérité même. Nous connoiſſons comme vous cette hydre à cent & cent mille têtes folles, ridicules & imbécilles; nous ſavons combien il eſt difficile de mener un animal qui ne ſe laiſſe point conduire, nous applaudiſſons à vos loix, à vos mœurs & à votre religion même, preſqu'autant qu'à vos potences & à vos échafauds. Mais à la vue de tous les hommages que nous rendons à la ſageſſe de votre gouvernement, n'êtes-vous point tentés d'en rendre à votre tour à la vérité de nos obſervations, à la ſolidité de nos expériences, à la richeſſe enfin, & à l'utilité, qui plus eſt, de nos découvertes? Par quel aveuglement ne voulez-vous point ouvrir les yeux à une ſi éclatante lumiere? Par quelle baſſeſſe dédaignez-vous d'en faire uſage? Par quelle barbare tyrannie, qui plus eſt; troublez-vous dans leurs cabinets, ces hommes tranquilles, qui honorant l'eſprit humain & leur patrie, loin de vous troubler dans vos fonctions publiques, ne peuvent que vous encourager à les bien remplir, & à precher, ſi vous pouvez, même d'exemple?

Que vous connoiſſez peu le philoſophe, ſi vous le croyez dangereux!

Il faut que je vous le peigne ici des couleurs les plus vraies. Le philoſophe eſt homme, & par conſéquent il n'eſt pas exempt de toutes paſſions;

mais elles ſont réglées, & pour ainſi dire, circonſcrites par le compas même de la ſageſſe; c'eſt pourquoi elles peuvent bien le porter à la volupté, (eh ! pourquoi ſe refuſeroit-il à ces étincelles de bonheur, à ces honnêtes & charmants plaiſirs, pour leſquels on diroit que ſes ſens ont été viſiblement faits ?) mais elles ne l'engageront ni dans le crime, ni dans le déſordre. Il ſeroit bien fâché qu'on pût accuſer ſon cœur de ſe reſſentir de la liberté, ou ſi l'on veut, de la licence de ſon eſprit. N'ayant pour l'ordinaire pas plus à rougir d'un côté que de l'autre; modele d'humanité, de candeur, de douceur, de probité, en écrivant contre la loi naturelle, il la ſuit avec rigueur; en diſputant ſur le juſte, il l'eſt cependant vis-a-vis de la ſociété. Parlez, ames vulgaires, qu'exigez-vous de plus ?

N'accuſons point les philoſophes d'un déſordre dont ils ſont preſque tous incapables. Ce n'eſt véritablement, ſuivant la réflexion du plus bel eſprit de nos jours, ni Bayle, ni Spinoſa, ni Vanini, ni Hobbes, ni Locke & autres métaphyſiciens de la même trempe; ce ne ſont point auſſi tous ces aimables & voluptueux philoſophes de la fabrique de Montagne, de Saint-Evremond ou de Chaulieu, qui ont porté le flambeau de la diſcorde dans la patrie; ce ſont des théologiens, eſprits turbulents qui font la guerre aux hommes, pour ſervir un dieu de paix.

Mais tirons le rideau sur les traits les plus affreux de notre histoire. & ne comparons point le fanatisme & la philosophie. On sait trop qui des deux a armé divers sujets contre leurs rois, monstres vomis du fond des cloîtres par l'aveugle superstition, plus dangereuse cent fois, comme Bayle l'a prouvé, que le déisme ou même l'athéisme, systêmes égaux pour la société, nullement blâmables, quand ils sont l'ouvrage non d'une aveugle débauche, mais d'une réflexion éclairée : mais c'est ce qu'il m'importe de prouver en passant.

N'est-il pas vrai qu'un déiste ou un athée, comme tel, ne fera point à autrui ce qu'il ne voudroit pas qu'on lui fît, de quelque source que parte ce principe, que je crois rarement *naturel*, soit de la crainte, comme l'a voulu Hobbes, soit de l'amour propre qui paroît le principal moteur de nos actions ? Pourquoi ? parce qu'il n'y a aucune relation nécessaire entre ne croire qu'un dieu, ou n'en croire aucun, & être un mauvais citoyen. De-là vient que dans l'histoire des athées, je n'en trouve pas un seul qui n'ait mérité des autres & de sa patrie. Mais si c'est l'humanité même, si c'est ce sentiment inné de tendresse qui a gravé cette loi dans son cœur, il sera humain, doux, honnête, affable, généreux, désintéressé, il aura une vraie grandeur d'ame, & il réunira en un mot toutes les qualités de l'honnête homme, avec toutes les vertus sociales qui le suppose nt.

La vertu peut donc prendre dans l'athée les racines les plus profondes, qui souvent ne tiennent, pour ainsi dire, qu'à un fil sur la surface d'un cœur devot. C'est le sort de tout ce qui part d'une heureuse organisation ; les sentimens qui naissent avec nous sont ineffaçables, & ne nous quittent qu'à la mort.

Après cela, de bonne foi, comment a-t-on pu mettre en question si un déiste, ou un Spinosiste pouvoit être honnête homme ? Qu'ont de répugnant avec la probité les principes d'irréligion ? Ils n'ont aucun rapport avec elle, *toto cœlo distant*. J'aimerois autant m'étonner, comme certains catholiques, de la bonne foi d'un protestant. Il n'est pas plus raisonnable, à mon avis, de demander si une société d'athées pourroit se soutenir. Car pour qu'une société ne soit point troublée, que faut-il ? Qu'on reconnoisse la vérité des principes qui lui servent de base ? Point du tout. Qu'on en reconnoisse la sagesse ? Soit. La nécessité ? Soit encore, si l'on veut, quoiqu'elle ne porte que sur l'ignorance & l'imbécilité vulgaire. Qu'on les suive ? Oui : oui sans doute, cela suffit. Or quel est le déiste ou l'athée, qui, pensant autrement que les autres, ne se conforme pas cependant à leurs mœurs ? Quel est le matérialiste, qui plein, & comme gros de son système, (soit qu'il garde intérieurement sa façon

de penſer, & n'en parle qu'à ſes amis, ou à des gens verſés comme lui dans les plus hautes ſciences, ſoit que par la voie de la converſation, & ſur-tout par celle de l'impreſſion il en ait accouché & fait confidence à tout l'univers;) quel eſt, dis-je, l'athée qui aille de ce même pas voler, violer, brûler, aſſaſſiner & s'immortaliſer par divers crimes? Hélas! il eſt trop tranquille, il a de trop heureux penchants pour chercher une odieuſe & exécrable immortalité; tandis que par la beauté de ſon génie, il peut auſſi bien ſe peindre dans la mémoire des hommes, qu'il a été agréable pendant ſa vie par la politeſſe & la douceur de ſes mœurs.

Qui l'empêche, dites-vous, de renoncer à une vertu, de l'exercice de laquelle il n'attend aucune récompenſe? qui l'empêche de ſe livrer à des vices ou à des crimes, dont il n'attend aucune punition après la mort?

O l'ingénieuſe & admirable réflexion! Qui vous en empêche vous-mêmes, ardents *ſpiritualiſtes!* Le diable. La belle machine & le magnifique *épouvantail*! Le philoſophe, que ce ſeul nom fait rire, eſt retenu par une autre crainte que vous partagez avec lui, lorſqu'il a le malheur, ce qui eſt rare, de n'être pas conduit par l'amour de l'ordre: ainſi ne partageant point vos frayeurs de l'enfer, qu'il foule à ſes pieds, comme Virgile &

toute la savante antiquité, par-là même il est plus heureux que vous.

Non-seulement je pense qu'une société d'athées philosophes se soutiendroit très-bien, mais je crois qu'elle se soutiendroit plus facilement qu'une société de dévots, toujours prêts à sonner l'alarme sur le mérite & la vertu des hommes souvent les plus doux & les plus sages. Je ne prétends pas favoriser l'athéisme, à dieu ne plaise! Mais examinant la chose en physicien désintéressé, roi, je diminuerois ma garde avec les uns, dont le cœur patriote m'en serviroit, pour la doubler avec les autres, dont les préjugés sont les premiers rois. Le moyen de refuser sa confiance à des esprits amis de la paix, ennemis du désordre & du trouble, à des esprits de sang froid, dont l'imagination ne s'échauffe jamais, & qui ne décident de tout qu'après un mur examen, en philosophes, tantôt portant l'étendard de la vérité, en face même de la politique, tantôt favorisant toutes ses conventions arbitraires, sans se croire, ni être véritablement pour cela coupables, ni envers la société, ni envers la philosophie.

Quel sera maintenant, je le demande, le subterfuge de nos antagonistes? Les ouvrages licencieux & hardis des matérialistes; cette volupté, aux charmes de laquelle je veux croire que la plupart

plupart ne se refusent pas plus que moi ? Mais quand du fond de leur cœur, elle ne feroit que passer & couler lubriquement dans leur plume libertine ; quand, le livre de la nature à la main, les philosophes montant sur les épaules les uns des autres, nouveaux géants, escaladeroient le ciel, quelle conséquence si facheuse à en tirer ! Jupiter n'en sera pas plus détrôné, que les usages de l'Europe ne seroient détruits par un Chinois qui écriroit contr'eux. Ne peut-on encore donner une libre carriere à son génie, ou à son imagination, sans que cela dispose contre les mœurs de l'écrivain le plus audacieux ? La plume à la main, on se permet plus de choses dans une solitude qu'on veut égayer, que dans une société qu'on n'a pour but que d'entretenir en paix.

Combien d'écrivains masqués par leurs ouvrages, le cœur en proie à tous les vices, ont le front d'écrire sur la vertu, semblables à ces prédicateurs, qui sortant des bras d'une jeune pénitente qu'ils ont convertie (à leur maniere) viennent dans des discours moins fleuris que leur teint, nous prêcher la continence & la chasteté ! Combien d'autres, croyant à peine en dieu, pour faire fortune, se sont montrés dans de pieux écrits les apôtres de livres apocryphes, dont ils se moquent eux-mêmes ; le soir à la taverne avec leurs amis, ils rient de ce pauvre public qu'ils

ont *leurré*, comme faisoit peut-être Sénèque, qu'on ne soupçonne pas d'avoir eu le cœur aussi pur & aussi vertueux que sa plume! Plein de vices & de richesses, n'est-il pas ridicule & scélérat de plaider pour la vertu & la pauvreté?

Mais pour en venir à des exemples plus honnêtes, & qui ont un rapport plus intime à mon sujet, le sage Bayle, connu pour tel par tant de gens dignes de foi aujourd'hui vivants, a parsemé ses ouvrages d'un assez grand nombre de passages obscenes, & de réflexions qui ne le sont pas moins. Pourquoi? Pour réjouir & divertir un esprit fatigué. Il faisoit à-peu-près comme nos prudes; il accordoit à son imagination un plaisir qu'il refusoit à ses sens; plaisir innocent, qui réveille l'ame & la tient plus long-temps en haleine. C'est ainsi que la gaieté des objets, dont le plus souvent dépend la nôtre, est nécessaire aux poëtes: c'est elle qui fait éclore ces graces, ces amours, ces fleurs, & toute charmante volupté qui coule du pinceau de la nature, & que respirent les vers d'un Voltaire, d'un Arnaud, ou de ce roi fameux qu'ils ont l'honneur d'avoir pour rival.

Combien d'auteurs gais, voluptueux, ont passé pour tristes & noirs, parce qu'ils ont paru tels dans leurs romans, ou dans leurs tragédies! Un homme très-aimable, qui n'est rien moins que

triſte, (ami du plus grand des rois, allié à une des plus grandes maiſons d'Allemagne, eſtimé, aimé de tous ceux qui le connoiſſent; jouiſſant de tant d'honneurs, de bien, de réputation, il ſeroit ſans doute fort à plaindre s'il l'étoit) a paru tel à quelques lecteurs, dans ſon célebre *eſſai de Philoſophie morale.* Pourquoi ? parce qu'on lui ſuppoſe conſtamment la même ſenſation que nous laiſſent des vérités philoſophiques, plus faites pour mortifier l'amour-propre du lecteur, que pour le flatter & le divertir. Combien de ſatyriques, & notamment Boileau, n'ont été que de vertueux ennemis des vices de leur temps! Pour s'armer & s'élever contr'eux, pour châtier les méchants & les faire rentrer en eux-mêmes, on ne l'eſt pas plus, qu'on n'eſt triſte, pour dire des choſes qui ne ſont ni agréables, ni flatteuſes: & comme un auteur gai & vif peut écrire ſur la mélancolie & la tranquillité, un ſavant heureux peut faire voir qu'en général l'homme eſt fort éloigné de l'être.

Si j'oſe me nommer après tant de grands hommes, que n'a-t-on pas dit, ô bon dieu ! & que n'en a-t-on pas écrit ! Quels cris n'ont pas pouſſés les dévots, les médecins & les malades même, dont chacun a épouſé la querelle de ſon charlatan ? Quelles plaintes ameres de toutes parts ? Quel journaliſte a refuſé un *glorieux* aſyle à mes calom-

niateurs, ou plutôt ne l'a pas été lui-même? Quel vil gazetier de Gottingen, & même de Berlin, ne m'a pas déchiré à belles dents? Dans quelle maiſon dévote ai-je été épargné, ou plutôt n'ai-je pas été traité comme un Cartouche? par qui? par des gens qui ne m'ont jamais vu; par des gens irrités de me voir penſer autrement qu'eux, ſur-tout déſeſpérés de ma ſeconde fortune: par des gens enfin qui ont cru mon cœur coupable des démangeaiſons ſyſtématiques de mon eſprit. De quelle indignité n'eſt pas capable l'amour-propre bleſſé dans ſes préjugés les plus mal-fondés, ou dans ſa conduite la plus dépravée! Foible roſeau tranſplanté dans une eau ſi trouble, ſans ceſſe agité par tous les vents contraires, comment ai-je pu y prendre une ſi ferme & ſi belle racine? Par quel bonheur entouré de ſi puiſſants ennemis, me ſuis-je ſoutenu, & même élevé malgré eux, juſqu'au trône d'un roi, dont la ſeule protection déclarée pouvoit enfin diſſiper, comme une vapeur maligne, un ſi cruel acharnement?

Oſons le dire, je ne reſſemble en rien à tous ces portraits qui courent de moi par le monde, & on auroit même tort d'en juger par mes écrits; certes ce qu'il y a de plus innocent dans ceux d'entr'eux qui le ſont le plus, l'eſt encore moins que moi. Je n'ai ni mauvais cœur, ni mauvaiſe

intention à me reprocher : & si mon esprit s'est égaré, (il est fait pour cela) mon cœur plus heureux ne s'est point égaré avec lui.

Ne se désabusera-t-on jamais sur le compte des philosophes & des écrivains? Ne verra-t on point qu'autant le cœur est différent de l'esprit, autant les mœurs peuvent différer d'une doctrine hardie, d'une satyre, d'un système, d'un ouvrage quel qu'il soit.

De quel danger peuvent être les égaremens d'un esprit sceptique qui vole d'une hypothese à une autre, comme un oiseau de branche en branche, emporté aujourd'hui par un dégré de probabilité, demain séduit par un autre plus fort?

Pourquoi rougirois-je de flotter ainsi entre la vraisemblance & l'incertitude? La vérité est-elle à la portée de ceux qui l'aiment le plus, & qui la recherchent avec le plus de candeur & d'empressement? Hélas! non; le sort des meilleurs esprits est de passer du berceau de l'ignorance, où nous naissons tous, dans le berceau du Pyrronisme, où la plupart meurent.

Si j'ai peu ménagé les préjugés vulgaires, si je n'ai pas même daigné user contr'eux de ces ruses & de ces stratagêmes qui ont mis tant d'auteurs à l'abri de nos Juifs & de leurs synodes, il ne s'enfuit pas que je sois un mauvais sujet, un perturbateur, une *peste* dans la société;

car tous ces *éloges* n'ont rien coûté à mes adversaires. Quelle que soit ma spéculation dans le repos de mon cabinet, ma pratique dans le monde ne lui ressemble guere, je ne moralise point de bouche, comme par écrit. Chez moi, j'écris ce qui me paroît vrai ; chez les autres je dis ce qui me paroît bon, salutaire, utile, avantageux : ici je préfere la vérité, comme philosophe ; là, l'erreur, comme citoyen ; l'erreur est en effet plus à la portée de tout le monde ; nourriture générale des esprits, dans tous les temps & dans tous les lieux, quoi de plus digne d'éclairer & de conduire ce vil troupeau d'imbécilles mortels ! Je ne parle point dans la société de toutes ces hautes vérités philosophiques, qui ne sont point faites pour la multitude. Si c'est déshonorer un grand remède, que de le donner à un malade absolument sans ressource, c'est prostituer l'auguste science des choses, que de s'en entretenir avec ceux qui n'étant point initiés dans ses mysteres, ont des yeux sans voir, & des oreilles sans entendre. En un mot, membre d'un corps dont je tire tant d'avantages, il est juste que je me conduise sans repugnance sur des principes auxquels (pesée la mechanceté de l'espèce) chacun doit la sûreté de sa personne & de ses biens. Mais philosophe, attaché avec plaisir au char glorieux de la sagesse, m'élevant

au-dessus des préjugés, je gémis sur leur nécessité, fâché que le monde entier ne puisse être peuplé d'habitants qui se conduisent par raison.

Voilà mon ame toute nue. Pour avoir dit librement ce que je pense, il ne faut donc pas croire que je sois ennemi des bonnes mœurs, ni que j'en aie de mauvaises. *Si impura est pagina mihi, vita proba.* Je ne suis pas plus Spinosiste, pour avoir fait *l'homme machine*, & exposé le *système d'Epicure*, que méchant, pour avoir fait une satyre contre les plus charlatants de mes confrères; que vain, pour avoir critiqué nos beaux esprits; que débauché, pour avoir osé manier le délicat pinceau de la volupté. Enfin, quoique j'aie fait main basse sur les remords, comme philosophe, si ma doctrine étoit dangereuse (ce que je défie le plus acharné de mes ennemis de prouver) j'en aurois moi-même comme citoyen.

J'ai bien voulu au reste avoir une pleine condescendance pour tous ces esprits foibles, bornés, scrupuleux, qui composent le *savant* public; plus ils m'ont mal compris & mal interprété, plus ils ont représenté mon dessein avec une injustice odieuse, moins j'ai cru devoir leur remettre devant les yeux un ouvrage qui les a si fort & si mal-à-propos scandalisés, séduits sans doute par ces especes d'abattis philosophiques que j'ai faits

des vices & des vertus ; mais la preuve que je ne me crois pas coupable envers la société que je respecte & que j'aime, c'est que, malgré tant de plaintes & de cris, je viens de faire réimprimer le même écrit, retouché & refondu ; uniquement à la vérité pour me donner l'honneur de mettre aux pieds de sa majesté un exemplaire complet de mes ouvrages. Devant un tel génie on ne doit point craindre de paroître a découvert, si ce n'est à cause du peu qu'on en a.

Ah ! si tous les princes étoient aussi pénétrants, aussi éclairés, aussi sensibles au don précieux de l'esprit, avec quel plaisir & quel succès, chacun suivant hardiment le talent qui l'entraine, favoriseroit le progrès des lettres, des sciences, des beaux arts, & sur-tout de leur auguste Souveraine, la philosophie. On n'entendroit plus parler de ces fâcheux préjugés où l'on est, que cette science trop librement cultivée, peut s'élever sur les débris des loix, des mœurs, &c. on donneroit sans crainte une libre carriere à ces beaux & puissans esprits, aussi capables de faire honneur aux arts par leurs lumieres, qu'incapables de nuire à la société par leur conduite. Enfin loin de gêner, de chagriner les seuls hommes, qui dissipant peu-à peu les ténebres de notre ignorance, peuvent éclairer l'univers, on les encourageroit au con-

traire par toutes sortes de récompenses & de bienfaits.

Il est donc vrai que la nature & la raison humaine, éclairées par la philosophie & la religion, soutenue & comme étayée par la morale & la politique, sont faites par leur propre constitution pour être éternellement en guerre; mais qu'il ne s'ensuit pas pour cela, que la philosophie, quoique théoriquement contraire à la morale & à la religion, puisse réellement détruire ces liens sages & sacrés. Il est aussi prouvé que toutes ces guerres philosophiques n'auroient au fond rien de dangereux sans l'odieuse haine théologique qui les suit; puisqu'il suffit de définir, de distinguer et de s'entendre, (chose rare à la vérité) pour concevoir que la philosophie & la politique ne se croisent point dans leurs marches, & n'ont en un mot rien d'essentiel à démêler ensemble.

Voilà deux branches bien *élaguées*, si je ne me trompe; passons à la troisieme, & mon paradoxe sera prouvé dans toute son étendue.

Quoique le resserrement des nœuds de la société par les heureuses mains de la philosophie, paroisse un problême plus difficile à comprendre à la premiere vue, je ne crois cependant pas, après tout ce qui a été dit ci-devant, qu'il faille des réflexions bien profondes pour le résoudre.

Sur quoi n'étend-elle pas ses aîles? A quoi ne

communique-t-elle pas sa force & sa vigueur ? Et de combien de façons ne veut-elle pas se rendre utile & recommandable ?

Comme c'est elle qui traite le corps en médecine, c'est elle aussi qui traite, quoique dans un autre sens, les loix, l'esprit, le cœur, l'ame, &c. c'est elle qui dirige l'art de penser, par l'ordre qu'elle met dans nos idées ; c'est elle qui sert de base à l'art de parler, & se mêle enfin utilement par-tout, dans la jurisprudence, dans la morale, dans la métaphysique, dans la rhétorique, dans la religion, &c. oui, utilement, je le répète, soit qu'elle enseigne des vérités ou des erreurs.

Sans ses lumieres, les médecins seroient réduits aux premiers tâtonnemens de l'aveugle empirisme, qu'on peut regarder comme le fondateur de l'art hypocratique.

Comment est-on parvenu à donner un air de doctrine, & comme une espece de corps solide, au squelette de la métaphysique ? En cultivant la philosophie, dont l'art magique pouvoit seul changer un *vuide Toricellien*, pour ainsi m'exprimer, en *un plein apparent*, & faire croire immortel ce souffle fugitif, cet air de la vie, si facile à pomper de la machine pneumatique du Thorax.

Si la religion eût pu parler le langage de la raison, Nicole, cette belle plume du siecle passé,

qui l'a si bien contrefait, le lui eût fait tenir. Or par quel autre secours ?

Combien d'autres, soit d'excellens usages, soit heureux abus de l'industrie des philosophes ! Qui a érigé la morale à son tour en espèce de science ? Qui l'a fait figurer, qui l'a fait entrer avec sa compagne, la méthaphysique, dans le domaine de la sagesse dont elle fait aujourd'hui partie ? Elle-même, la philosophie. Oui, c'est elle qui a taillé & perfectionné cet utile instrument ; qui en a fait une bousole merveilleuse, sans elle aimant brut de la société : c'est ainsi que les arbres les plus stériles en apparence, peuvent tôt ou tard porter les plus beaux fruits. C'est ainsi que nos travaux académiques auront peut-être aussi quelque jour une utilité sensible.

Pourquoi Moïse a-t-il été un si grand législateur ? Parce qu'il étoit philosophe. La philosophie influe tellement sur l'art de gouverner, que les princes, qui ont été à l'école de la sagesse, sont faits pour être, & sont effectivement meilleurs que ceux qui n'ont point été imbus des préceptes de la philosophie, témoin encore l'empereur Julien, & le roi philosophe, aujourd'hui si célèbre. Il a senti la nécessité d'abroger les loix, d'adoucir les peines, de les proportionner aux crimes ; il a porté de ce côté cet œil philosophique qui brille dans tous ses ouvrages. Ainsi la justice fait d'autant

mieux dans tous les états où j'écris, qu'elle a été, pour ainsi dire *raisonnée*, & sagement réformée par le prince qui les gouverne. S'il a proscrit du barreau un art qui fait ses délices, comme il fait ceux de ses lecteurs, c'est qu'il en a connu tout le séduisant prestige : c'est qu'il a vu l'abus qu'on peut faire de l'éloquence, & celui qu'en a fait Cicéron lui-même (1).

Il est vrai que la plus mauvaise cause, maniée par un habile rhéteur, peut triompher de la meilleure, dépouillée de ce souverain empire que l'art de la parole n'usurpe que trop souvent sur la justice & la raison.

Mais tous ces abus, tout cet harmonieux clinquant de périodes arrondies, d'expressions artistement arrangées, tout ce vuide de mots qui périssent pompeusement dans l'air, ce laiton pris pour de l'or, cette fraude d'éloquence enfin, comment pourroit-on la découvrir, & séparer tant d'alliage du vrai métal ?

S'il est possible de tirer quelquefois la vérité de ce puits impénétrable, au fond duquel un ancien l'a placée, la philosophie nous en indique les moyens. C'est la pierre de touche des pensées solides, des raisonnemens justes ; c'est le creuset où

(1) *Voyez* les excellents mémoires que le roi a donnés à son académie.

s'évapore tout ce que méconnoît la nature. Dans ſes habiles mains, le peloton des choſes les plus embrouillées ſe développe & ſe devide en quelque ſorte, auſſi aiſément qu'un grand médecin débrouille & démaſque les maladies les plus compliquées.

La rhétorique donne-t-elle aux loix ou aux actions les plus injuſtes, un air d'équité & de raiſon ? la philoſophie n'en eſt pas la dupe ; elle a un point fixe pour juger ſainement de ce qui eſt honnête, ou deshonnête, équitable ou injuſte, vicieux ou vertueux ; elle découvre l'erreur & l'injuſtice des loix, & met la veuve avec l'orphelin à l'abri des pieges de cette Sirene, qui prend ſans peine, & non ſans danger, la raiſon à l'appas d'un diſcours brillant & fleuri. Souffle pur de la nature, le poiſon le mieux apprêté ne peut vous corrompre.

Mais l'éloquence même, cet art inventé par la coquetterie de l'eſprit, qui eſt à la philoſophie ce que la plus belle forme eſt à la plus précieuſe matiere, quand elle doit trouver ſa place, qui lui donne ce ton mâle, cette force véhémente avec laquelle tonnent les Démoſthènes & les Bourdaloues ? La philoſophie. Sans elle, ſans l'ordre qu'elle met dans les idées, l'éloquence de Cicéron eût peut-être été vaine ; tous ces beaux plaidoyers qui faiſoient pâlir le crime, triompher la vertu, trembler Verrès, Catilina, &c. tous ces chefs-

d'œuvres de l'art de parler n'eussent point maîtrisé les esprits de tout un sénat romain, & ne fussent point parvenus jusqu'a nous.

Je sais qu'un seul trait d'éloquence chaude & pathétique, au seul nom de *Patrie* ou de *Français* bien prononcé, peut exciter les hommes à l'héroïsme, rappeler la victoire & fixer l'incertitude du sort. Mais ces cas sont rares, où l'on n'a affaire qu'à l'imagination des hommes, où tout est perdu, si on ne la remue fortement; au lieu que la philosophie qui n'agit que sur la raison, est d'un usage journalier, & rend service, même lorsqu'on en abuse en l'appliquant à des erreurs reçues.

Mais pour revenir, comme je le dois, à un sujet important sur lequel je n'ai fait que glisser; c'est la raison éclairée par le flambeau de la philosophie, qui nous montre ce point fixe dont j'ai parlé; ce point duquel on peut partir pour connoître le juste & l'injuste, le bien & le mal moral. Ce qui appartient à la loi, donne le droit; mais ce droit en soi, n'est ni droit de raison, ni droit d'équité; c'est un droit de force, qui écrase souvent un misérable qui a de son côté la raison & la justice. Ce qui protege le plus foible contre le plus fort, peut donc n'être point équitable; & par conséquent les loix peuvent souvent avoir besoin d'être rectifiées. Or, qui les rectifiera, réformera, pesera, pour ainsi dire, si ce n'est la philosophie?

Comment ? Où ? Si ce n'eſt dans la balance de la ſageſſe & de la ſociété : car le voilà, le point fixe, d'où l'on peut juger du juſte & de l'injuſte ; l'équité ne ſe connoît & ne ſe montre que dans ce ſeul point de vue ; elle ne ſe peſe, encore une fois, que dans cette balance, où les loix doivent par conſéquent entrer. On peut dire d'elles, & de toutes les actions humaines, que celles-là ſeules ſont juſtes, ou équitables, qui favoriſent la ſociété ; que celles-là ſeules ſont injuſtes, qui bleſſent ſes intérêts. Tel eſt encore une fois le ſeul moyen de juger ſainement de leur mérite & de leur valeur.

En donnant gain de cauſe à Puffendorf ſur Grotius, perſonnages célebres, qui ont marché par des chemins divers dans la même carriere, la philoſophie avoue que, ſi l'un s'eſt montré meilleur philoſophe que l'autre, en reconnoiſſant tout acte humain indifférent en ſoi, il n'a pas plus directement frappé au but, comme juriſconſulte, ou moraliſte, en donnant aux loix ce qui eſt reverſible à ceux pour leſquels elles ſont faites. Oſons le dire, ces deux grands hommes, faute d'idées claires & de notre point fixe, n'ont fait que battre la campagne.

C'eſt ainſi que la philoſophie nous apprend que ce qui eſt abſolument vrai, n'étouffe pas ce qui eſt relativement juſte, & que par conſéquent elle ne-

peut nuire à la morale, à la politique, & en un mot à la sûreté du commerce des hommes; conséquence évidente, à laquelle on ne peut trop revenir dans un discours fait exprès pour la développer & la mettre dans tout son jour.

Puisque nous savons, à n'en pouvoir douter, que ce qui est vrai, n'est pas juste pour cela, & réciproquement que ce qui est juste, peut bien n'être pas vrai; ce qui tient du légal, ne suppose absolument aucune équité, laquelle n'est reconnoissable qu'au signe & au caractere que j'ai rapporté, je veux dire, l'intérêt de la société; voilà donc enfin les ténebres de la jurisprudence & les chemins couverts de la politique, éclairés par le flambeau de la philosophie. Ainsi toutes ces vaines disputes sur le bien & le mal moral, à jamais terminées pour les bons esprits, ne seront plus agitées que par ceux dont l'entêtement & la partialité ne veulent point céder à la sagacité des réflexions philosophiques, ou dont le fanatique aveuglement ne peut se désiller à la plus frappante lumiere.

Il est temps d'envisager notre aimable reine sous un autre aspect. Le feu ne dilate pas plus les corps, que la philosophie n'agrandit l'esprit: propriété par laquelle seule, quelques systêmes qu'on embrasse, elle peut toujours servir.

Si je découvre que toutes les preuves de l'exis-

tence

tence de dieu ne ſont que ſpécieuſes & éblouiſſantes ; que celles de l'immortalité de l'ame ne ſont que ſcholaſtiques & frivoles ; que rien en un mot ne peut donner d'idées de ce que nos ſens ne peuvent ſentir, ni notre foible eſprit comprendre : nos illuminés *Abadiſtes*, nos poudreux *Scholares*, crieront vengeance, & un *Cuiſtre à rabat*, pour me rendre odieux à toute une nation, m'appellera publiquement *athée* : mais ſi j'ai raiſon, ſi j'ai prouvé une vérité nouvelle, refuté une ancienne erreur, approfondi un ſujet ſuperficiellement traité, j'aurai étendu les limites de mon ſavoir & de mon eſprit ; j'aurai, qui plus eſt, augmenté les lumieres publiques, & l'eſprit répandu dans le monde, en communiquant mes recherches, & en oſant afficher ce que tout philoſophe timide ou prudent ſe dit à l'oreille.

Ce n'eſt pas que je ne puiſſe être le jouet de l'erreur ; mais quand cela ſeroit, en faiſant penſer mon lecteur, en aiguiſant ſa pénétration, j'étendrois toutefois les bornes de ſon génie, & par-là même, je ne vois pas pourquoi je ſerois ſi mal accueilli par les bons eſprits.

Comme les plus fauſſes hypotheſes de Deſcartes paſſent pour d'heureuſes erreurs, en ce qu'elles ont fait entrevoir & decouvrir bien des verités qui ſeroient encore inconnues ſans elles ; les ſyſ-

têmes de morale ou de métaphyſique les plus mal fondés, ne ſont pas pour cela dépourvus d'utilité, pourvu qu'ils ſoient bien raiſonnés, & qu'une longue chaîne de conſéquences merveilleuſement déduites, quoique de principes faux, chimériques, tels que ceux de Léibnitz & de Wolff, donne à l'eſprit exercé la facilité d'embraſſer dans la ſuite un plus grand nombre d'objets. En effet qu'en réſultera-t-il ? Une plus excellente longue vue, un meilleur téleſcope, &, pour ainſi dire, de nouveaux yeux, qui ne tarderont peut-être pas à rendre de grands ſervices.

Laiſſons le peuple dire & croire que c'eſt abuſer de ſon eſprit & de ſes talents, que de les faire ſervir au triomphe d'une doctrine oppoſée aux principes, ou plutôt aux préjugés généralement reçus ; car ce ſeroit dommage au contraire que le philoſophe ne les tournât pas du ſeul côté par lequel il peut acquérir des connoiſſances. Pourquoi ? Parce que ſon génie fortifié, étendu, & après lui tous ceux auxquels ſes recherches & ſes lumieres pourront ſe communiquer, ſeront plus à portée de juger des cas les plus difficiles ; de voir les abus qui ſe gliſſent ici ; les profits qu'on pourroit faire là ; de trouver enfin les moyens les plus courts & les plus efficaces de remédier au déſordre. Semblable à un médecin, qui, faute de théorie, marcheroit éternellement à tâtons dans

le vaſte labyrinthe de ſon art : ſans ce nouveau ſurplus de lumieres, auxquelles il ne manquoit qu'une plus heureuſe application, l'eſprit moins cultivé, plus étroit, n'auroit jamais pu découvrir toutes ces choſes. Tant il eſt vrai que ſuivant les divers uſages qu'on peut faire de la ſcience des choſes par leurs effets (car c'eſt ainſi que je voudrois la philoſophie modeſtement définie), elle a une infinité de rameaux qui s'étendent au loin & ſemblent pouvoir tout protéger : la nature, en puiſant mille tréſors dans ſon ſein, tréſors que ſon ingénieuſe pénétration fait valoir, & rend encore plus précieux ; l'art, en exerçant le génie & reculant les bornes de l'eſprit humain.

Que nous ſerviroit d'augmenter les facultés de notre eſprit, s'il n'en réſultoit quelque bien pour la ſociété, ſi l'accroiſſement du génie & du ſavoir n'y contribuoit en quelque maniere, directe ou indirecte ?

Il n'eſt donc rien de plus vrai que cette maxime ; que le peuple ſera toujours d'autant plus aiſe à conduire, que l'eſprit humain acquerra plus de force & de lumieres. Par conſéquent comme on apprend dans nos maneges à brider, à monter un cheval fougueux, on apprend de meme à l'école des philoſophes l'art de rendre les hommes dociles & de leur mettre un frein, quand on ne peut les

conduire par les lumieres naturelles de la raiſon. Peut-on mieux faire que de la fréquenter aſſidument ? Et quelle aveugle barbarie d'en fermer juſqu'aux avenues ?

De tous côtés, de celui de l'erreur même, comme de la vérité, la philoſophie a donc encore une fois une influence ſur le bien public, influence le plus ſouvent indirecte à la vérité, mais ſi conſidérable, qu'on peut dire que, comme elle eſt la clef de la nature & des ſciences, la gloire de l'eſprit, elle eſt auſſi le flambeau de la raiſon, des loix & de l'humanité.

Faiſons-nous donc honneur de porter un flambeau utile à ceux qui le portent, comme à ceux qu'il éclaire.

Légiſlateurs, juges, magiſtrats, vous n'en vaudrez que mieux, quand la ſaine philoſophie éclairera toutes vos démarches, vous ferez moins d'injuſtices, moins d'iniquités, moins d'infamies : enfin vous contiendrez mieux les hommes philoſophes, qu'orateurs & raiſonnants, que raiſonneurs.

Abuſer de la philoſophie, comme de l'éloquence, pour ſéduire & augmenter les deux principales facultés de l'ame l'une par l'autre, c'eſt ſavoir habilement s'en ſervir. Croyez-vous que la religion mette le plus foible à l'abri du plus fort ? Penſez-vous que les préjugés des hommes ſoient autant

de freins qui les retiennent ; que leur bonne foi, leur probité, leur juſtice, ne tiendront qu'à un fil, une fois dégagées des chaînes de la ſuperſtition ? Servez-vous de toute votre force pour conſerver un aveuglement précieux, ſur lequel puiſſent leurs yeux ne jamais s'ouvrir : ſi le malheur du monde en dépend ! Raffermiſſez par la force d'arguments captieux leur foi chancelante ; ravalez leur foible génie par la force du vôtre à la religion de leurs peres ; donnez, comme nos ſacrés *Joſſés*, un air de vraiſemblance aux plus répugnantes abſurdités : que le tabernacle s'ouvre ; que les loix de Moïſe s'interprètent, que les myſtères ſe dévoilent, & qu'enfin tout s'explique. L'autel n'en eſt que plus reſpectable, quand c'eſt un philoſophe qui l'encenſe.

Tel eſt le fruit de l'arbre philoſophique, fruit mal-à-propos défendu, ſi ce n'eſt que j'aime à croire, & encore plus à voir que la défenſe ici, comme en tant d'autres choſes, excite les eſprits généreux à les cueillir, & à en répandre de toutes parts le délicieux parfum & l'excellent goût.

Je ne prétends pas inſinuer par-là qu'on doive tout mettre en œuvre pour endoctriner le peuple & l'admettre aux myſteres de la nature. Je ſens trop bien que la tortue ne peut courir, les animaux rampans voler, ni les aveugles voir. Tout

ce que je desire, c'est que ceux qui tiennent le timon de l'état, soient un peu philosophes : tout ce que je pense, c'est qu'ils ne sauroient l'être trop.

En effet, j'en ai déjà fait sentir l'avantage par les plus grands exemples : plus les princes ou leurs ministres seront philosophes, plus ils seront à portée de sentir la difference essentielle qui se trouve entre leurs caprices, leur tyrannie, leurs loix, leur religion, la vérité, l'équité, la justice ; & par conséquent plus ils seront en état de servir l'humanité & de mériter de leurs sujets, plus aussi ils seront à portée de connoître que la philosophie, loin d'être dangereuse, ne peut qu'être utile & salutaire ; plus ils permettront volontiers aux savants de répandre leurs lumieres à pleines mains ; plus ils comprendront enfin, qu'aigles de l'espece humaine, faits pour s'élever, si ceux-ci combattent philosophiquement les préjugés des uns, c'est pour que ceux qui seront capables de saisir leur doctrine, s'en servent, & les fassent valoir au profit de la société, lorsqu'ils les croiront nécessaires.

Pleins d'un respect unique & sans bornes pour cette reine du sage, nous la croirons donc bienfaisante, douce, incapable de traîner à sa suite aucun inconvénient fâcheux : simples, comme la vérité qu'elle annonce, nous croirons que les

oracles de cette vénérable Sibylle ne ſont équivoques, que pour ceux qui n'en peuvent pénétrer & le ſens & l'eſprit; toujours utiles, directement ou indirectement, quand on ſait en faire un bon uſage.

Sectateurs zélés de la philoſophie, pour en être plus zélés patriotes, laiſſons donc crier le vulgaire des hommes, & ſemblables aux Janſeniſtes qu'une excommunication injuſte n'empêche pas de faire ce qu'ils croient leur devoir, que tous les cris de la haine théologique, que la puiſſante cabale des préjugés qui l'attiſent, loin de nous empêcher de faire le nôtre, ne puiſſent jamais émouſſer ce goût dominant pour la ſageſſe, qui caracteriſe un philoſophe.

Ce devoir, ſi vous le demandez, c'eſt de ne point croire en imbécille, qui ſe ſert moins de ſa raiſon, qu'un avare de ſon argent; c'eſt encore moins de feindre de croire; l'hypocriſie eſt une comédie indigne de l'homme; enfin c'eſt de cultiver une ſcience, qui eſt la clef de toutes les autres, & qui, graces au bon goût du ſiecle, eſt plus à la mode aujourd'hui que jamais.

Oui, philoſophes, voilà votre devoir: le vôtre, princes, c'eſt d'écarter tous les obſtacles qui effraient les génies timides; c'eſt d'écarter toutes ces bombes de la théologie & de la méraphyſique,

qui ne ſont pas pleines de vent, quand c'eſt un ſaint homme en fureur qui les lance : *tantæ animis cœleſtibus iræ* !

Encourager les travaux philoſophiques par des bienfaits & des honneurs, pour punir ceux qui y conſacrent leurs veilles, quand par hazard ces travaux les éloignent des ſentiers de la multitude & des opinions communes, c'eſt refuſer la communion & la ſépulture à ceux que vous payez pour vous amuſer ſur leurs theâtres. L'un, il eſt vrai, ne devroit pas m'étonner plus que l'autre : mais à la vue de pareilles contradictions, le moyen de ne pas s'écrier avec un poëte philoſophe !

Ah ! verrai-je toujours ma folle nation
Incertaine en ſes vœux, flétrir ce qu'elle admire ;
Nos mœurs avec nos loix toujours ſe contredire,
Et le foible Français s'endormir ſous l'empire
De la ſuperſtition ?

Le tonnerre eſt loin : laiſſons gronder, & marchons d'un pas ferme à la vérité : rien ne doit enchaîner dans un philoſophe la liberté de penſer ; ſi c'eſt une folie, c'eſt celle des grandes ames : pourvu qu'elles s'élevent, elles ne craignent point de tomber.

Qui ſacrifie les dons précieux du génie à une vertu politique, triviale & bornée comme elles

le ſont toutes, peut bien dire qu'il a reçu ſon eſprit en ſtupide inſtinct, & ſon ame en ſordide intérêt. Qu'il s'en vante au reſte, ſi bon lui ſemble; pour moi, diſciple de la nature, ami de la ſeule vérité, dont le ſeul fantôme me fait plus de plaiſir, que toutes les erreurs qui menent à la fortune : moi qui ai mieux aimé me perdre au grand jour par mon peu de génie, que de me ſauver, & même de m'enrichir dans l'obſcurité par la prudence ; philoſophe généreux, je ne refuſerai point mon hommage aux charmes qui m'ont ſeduit. Plus la mer eſt couverte d'écueils & fameuſe en naufrages, plus je penſerai qu'il eſt beau d'y chercher l'immortalité au travers de tant de périls : oui, j'oſerai dire librement ce que je penſe; & à l'exemple de Montagne, paroiſſant aux yeux de l'univers, comme devant moi-même, les vrais juges des choſes me trouveront plus innocent que coupable dans mes opinions les plus hardies, & peut-être vertueux dans la confeſſion même de mes vices.

Soyons donc libres dans nos écrits, comme dans nos actions ; montrons-y la fiere indépendance d'un républicain. Un écrivain timide & circonſpect, ne ſervant ni les ſciences, ni l'eſprit humain, ni ſa patrie, ſe met lui-même des entraves qui l'empêchent de s'élever ; c'eſt un coureur dont les ſouliers ont une ſemelle de plomb, ou

un nageur qui met des veſſies pleines d'eau ſous ſes aiſſelles. Il faut qu'un philoſophe écrive avec une noble hardieſſe, ou qu'il s'attende à ramper comme ceux qui ne le ſont pas.

O vous ! qui êtes ſi prudents, ſi réſervés, qui uſez de tant de ruſes & de ſtratagemes, qui vous maſquez de tant de voiles & avec tant d'adreſſe, que les hommes ſimples, perſiflés, ne peuvent vous deviner, qui vous retient ? Je le vois, vous ſentez que parmi tant de ſeigneurs qui ſe diſent vos amis, (1) avec qui vous vivez dans la plus grande familiarité, il ne s'en trouvera pas un ſeul qui ne vous abandonne dans la diſgrace ; non, pas un ſeul qui ait la généroſité de redemander à ſon roi le rappel d'un homme de génie : vous craignez le ſort de ce jeune & célebre ſavant, à qui un *aveugle* a ſuffi pour éclairer l'univers, & conduire ſon auteur à Vincennes : ou de cet autre (Touſſaint) moins grand génie, que des *mœurs* pures, toujours eſtimables, quoique quelquefois biſarres, trouvées indiſcrettement ſur les traces du paganiſme, ont relégué, dit-on, à cette autre affreuſe inquiſition (la Baſtille). Quoi donc ! de tels écrits

(1) *Donec eris felix, multos numerabis amicos ; Tempora ſi fuerint nubila, ſolus eris.*

n'excitent point en vous cette élévation, cette grandeur d'ame, qui ne connoit point de danger ? A la vue de tant de beaux ouvrages, êtes-vous ſans courage, ſans amour-propre ? A la vue de tant d'ame, ne vous en ſentez-vous point ?

Je ne dis pas que la liberté de l'eſprit ſoit préférable à celle du corps ; mais quel homme, vraiment homme, tant ſoit peu ſenſible à la belle gloire, ne voudroit pas à pareil prix être quelque temps privé de la derniere ?

Rougiſſez, tyrans d'une raiſon ſublime ; ſemblables à des polypes coupées en une infinité de morceaux, les écrits que vous condamnez au feu ſortent, pour ainſi dire, de leurs cendres, multipliés à l'infini. Ces hommes que vous exilez, que vous forcez de quitter leur patrie (j'oſe le dire, ſans craindre qu'on me ſoupçonne d'aucune application vaine, ni de vifs regrets), ces hommes que vous enfermez dans des priſons cruelles, écoutez ce qu'en penſent les eſprits les plus ſages & les plus éclairés ! Ou plutôt, tandis que leur perſonne gémit empriſonnée, voyez la gloire porter en triomphe leurs noms juſqu'aux cieux ! nouveaux Auguſtes, ne le ſoyez pas en tout ; épargnez-vous la honte des crimes littéraires ; un ſeul peut flétrir tous vos lauriers ; ne puniſſez pas les lettres & les arts de l'imprudence de ceux qui les cultivent le

mieux ; ou les Ovides modernes porteront avec leurs soupirs vos cruels traitements à la postérité indignée, qui ne leur refusera ni larmes ni suffrage. Et comment pourroit-elle, sans ingratitude, lire d'un œil sec les *tristes* & les complaintes de beaux esprits, qui n'ont été malheureux que parce qu'ils ont travaillé pour elle ?

Mais ne peut-on chercher l'immortalité, sans se perdre ? Et quelle est cette folle yvresse où je me laisse emporter ! Oui, il est un milieu juste & raisonnable (*Est modus in rebus*, &c.), dont la prudence ne permet pas qu'on s'écarte. Auteurs à qui la plus flatteuse vengeance ne suffit point, je veux dire l'applaudissement de l'Europe éclairée, voulez-vous faire impunément des ouvrages immortels ? Pensez tout haut, mais cachez (1) vous. Que

(1) C'est la nécessité de me cacher, qui m'a fait imaginer la *dédicace à M. Haller*. Je sens que c'est une double extravagance de dédier amicalement un livre aussi hardi que *l'Homme-Machine*, à un savant que je n'ai jamais vu, & que 50 ans n'ont pu délivrer de tous les préjugés de l'enfance ; mais je ne croyois pas que mon style m'eût trahi. Je devrois peut-être supprimer une pièce qui a fait tant crier, gémir, renier celui à qui elle est adressée ; mais elle a reçu de si grands éloges publics d'écrivains, dont le suffrage est infiniment flatteur, que je n'ai pas eu ce courage.

la postérité soit votre seul point de vue; qu'il ne soit jamais croisé par aucun autre. Ecrivez, comme si vous étiez seuls dans l'univers, ou comme si vous n'aviez rien à craindre de la jalousie & des préjugés des hommes, ou vous manquerez le but.

Je ne me flatte pas de l'atteindre; je ne me flatte pas que le son qui me désigne, & qui m'est commun avec tant d'hommes obscurs, soit porté dans l'immensité des siecles & des airs: si je consulte même moins ma modestie que ma foiblesse, je croirai sans peine que l'écrivain, soumis aux mêmes loix que l'homme, périra tout entier. Qui sait même, si dans un projet si fort au-dessus de mes forces, une réputation aussi foible que la mienne ne pourroit pas échouer au même écueil où s'est déjà brisée ma fortune.

Quoiqu'il en soit, aussi tranquille sur le sort de mes ouvrages, que sur le mien propre, j'attesterai du moins que j'ai regardé la plupart de mes contemporains, comme des préjugés ambulants que je n'ai pas plus brigué leur suffrage, que craint leur blâme, ou leur censure; & qu'enfin content

---

Je prends la liberté de la faire reparoître, telle qu'on l'a déjà vue dans toutes les éditions de *l'Homme-Machine, cum bonâ veniâ celeberrimi, SAVANTISSIMI, PEDANTISSIMI professoris.*

& trop honoré de ce petit nombre de lecteurs dont parle Horace, & qu'un esprit solide préférera toujours au reste du monde entier, j'ai tout sacrifié au brillant spectre qui m'a séduit. Et certes, s'il est dans mes écrits quelques beautés neuves & hardies, un certain feu, quelque étincelle de génie enfin, je dois tout à ce courage philosophique, qui m'a fait concevoir la plus haute & la plus téméraire entreprise.

Mon naufrage, & tous les malheurs qui l'ont suivi, sont au reste faciles à oublier dans un port aussi glorieux & aussi digne d'un philosophe : j'y bois à longs traits l'oubli de tous les dangers que j'ai courus. Eh ! le moyen de se repentir d'une aussi heureuse faute que la mienne !

Mais quelle plus belle invitation aux amateurs de la vérité ! On peut ici, apôtre de la seule nature, braver les préjugés & tous les ennemis de la saine philosophie, comme on se rit du courroux des flots dans une rade tranquille. Je n'entends plus gronder les miens que de loin, & comme une tempête qui bat le vaisseau dont je me suis sauvé. Quel plaisir de n'avoir à faire sa cour qu'à cette reine immortelle ! Quelle honte, qu'on ne puisse ailleurs librement faire voile sur une mer qui conduit à l'acquisition de tant de richesses, & comme au Pérou des sciences ! Beaux esprits, savants,

philosophes, génies de tous les genres, qui vous retient dans les fers de vos contrées? Celui que vous voyez, celui qui vous ouvre si liberalement la barriere, est un héros, qui jeune encore, est arrivé au temple de mémoire par presque tous les chemins qui y conduisent. Venez.... Que tardez-vous? Il sera votre guide, votre modele & votre appui: il vous forcera par son illustre exemple à marcher sur ses traces dans le pénible sentier de la gloire; *dux & exemplum & necessitas*, comme dit Pline le jeune en un autre sujet. S'il ne vous est pas donné de le suivre, vous partagerez du moins avec nous le plaisir de l'admirer de plus près. Certes, je le jure, ce n'est pas sa couronne, c'est son esprit que j'envie.

Vous, que ces sacrés perturbateurs d'un repos respectable n'ont point troublés, sous de si glorieux auspices, paroissez hardiment, ouvrages protégés, vous ne le seriez point, si vous étiez dangereux: un philosophe ne vous eût point permis de paroître. Un esprit vaste, profond, accoutumé à réfléchir, sait trop bien que ce qui n'est que philosophiquement vrai, ne peut être nuisible.

Il y a quelques années, qu'enveloppés d'un triste manteau, vous étiez, hélas! réduits à vous montrer seuls, timides en quelque sorte, & comme autrefois les vers d'Ovide exilé, sans votre auteur, que vous

craignez même de démaſquer ; ſemblables à ces tendres enfants, qui voudroient dérober leur pere à la pourſuite de trop cruels créanciers. Aujourd'hui (pour parodier cet aimable & malheureux poëte), libres & plus heureux, vous n'irez plus en ville ſans lui, & vous marcherez l'un & l'autre, tête levée, entendant gronder le vulgaire, comme un navigateur (pour parler en poëte) ſûr de la protection de Neptune, entend gronder les flots.

TRAITÉ

DE

L'AME.

CHAPITRE PREMIER.

EXPOSITION DE L'OUVRAGE.

CE n'eſt ni Ariſtote, ni Platon, ni Deſcartes, ni Mallebranche, qui vous apprendront ce que c'eſt que votre ame. En vain vous vous tourmentez pour connoître ſa nature : n'en déplaiſe à votre vanité & à votre indocilité, il faut que vous vous ſoumettiez à l'ignorance & à la foi. L'eſſence de l'ame de l'homme & des animaux eſt & ſera toujours auſſi inconnue, que l'eſſence de la matiere & des corps. Je dis plus; l'ame dégagée du corps par abſtraction, reſſemble à la matiere conſidérée ſans aucunes formes : on ne peut la concevoir. L'ame & le corps ont été faits enſemble dans le même inſtant, & comme d'un ſeul coup de pin-

ceau. Ils ont été jetés au même moule, dit un grand théologien (1) qui a osé penser. Celui qui voudra connoître les propriétés de l'ame, doit donc auparavant rechercher celles qui se manifestent clairement dans les corps, dont l'ame est le principe actif.

Cette réflexion conduit naturellement à penser qu'il n'est point de plus sûrs guides que les sens. Voilà mes philosophes. Quelque mal qu'on en dise, eux seuls peuvent éclairer la raison dans la recherche de la vérité; oui, c'est à eux seuls qu'il faudra toujours revenir, quand on voudra sérieusement la connoître.

Voyons donc, avec autant de bonne foi que d'impartialité, ce que nos sens peuvent découvrir dans la matiere, dans la substance des corps, & sur-tout des corps organisés; mais n'y voyons que ce qui y est, & n'imaginons rien. La matiere est par elle-même un principe passif, elle n'a qu'une force *d'inertie*; c'est pourquoi toutes les fois qu'on la verra se mouvoir, on pourra conclure que son mouvement vient d'un autre principe, qu'un bon esprit ne confondra jamais avec celui qui le contient, je veux dire, avec la matiere ou la substance des corps, parce que l'idée de l'un & l'idée de

(1) *TERTULLIEN de resurrect.*

l'autre forment deux idées intellectuelles, auſſi différentes que l'actif & le paſſif. Si donc il eſt dans les corps un principe moteur, & qu'il ſoit prouvé que ce même principe qui fait battre le cœur, faſſe auſſi ſentir les nerfs & penſer le cerveau, ne s'enſuivra-t-il pas clairement que c'eſt à ce principe qu'on donne le nom d'*ame*. Il eſt demontre que le corps humain n'eſt dans ſa premiere origine qu'un *ver*, dont toutes les métamorphoſes n'ont rien de plus ſurprenant que celles de tout inſecte. Pourquoi ne ſeroit-il pas permis de rechercher la nature, ou les propriétés du principe inconnu, mais évidemment *ſenſible* & *actif*, qui fait ramper ce *ver* avec orgueil ſur la ſurface de la terre ? La vérité n'eſt-elle donc pas plus faite pour l'homme, que le bonheur auquel il aſpire ? Ou n'en ſerions-nous ſi avides, & pour ainſi dire ſi amoureux, que pour n'embraſſer qu'une nue, au lieu de la déeſſe, comme les poëtes l'ont feint d'Ixion.

CHAPITRE II.

De la matiere.

TOUS les philoſophes qui ont attentivement examiné la nature de la matiere, conſidérée en elle-même, indépendamment de toutes les formes qui conſtituent les corps, ont découvert dans cette ſubſtance diverſes propriétés, qui découlent d'une eſſence abſolument inconnue. Telles ſont, 1°. la puiſſance de recevoir différentes formes, qui ſe produiſent dans la matiere même, & par leſquelles la matiere peut acquérir la force motrice & la faculté de ſentir; 2°. l'étendue actuelle, qu'ils ont bien reconnue pour un attribut, mais non pour l'eſſence de la matiere.

Il y en a cependant eu quelques-uns, & entr'autres Deſcartes, qui ont voulu réduire l'eſſence de la matiere à la ſimple étendue, & borner toutes les propriétés de la matiere à celles de l'étendue; mais ce ſentiment a été rejeté par tous les autres modernes, qui ont été plus attentifs à toutes les propriétés de cette ſubſtance, enſorte que la puiſſance d'acquérir la force motrice & la faculté de ſentir, a été de tout temps conſidérée, de même

que l'étendue, comme une propriété eſſentielle de la matiere.

Toutes les diverſes propriétés qu'on remarque dans ce principe inconnu, démontrent un être dans lequel exiſtent ces mêmes propriétés, un être qui par conſéquent doit exiſter par lui-même. Or, on ne conçoit pas, ou plutôt il paroît impoſſible, qu'un être qui exiſte par lui-même, puiſſe ni ſe créer, ni s'anéantir. Il ne peut y avoir évidemment que les formes, dont ſes propriétés eſſentielles le rendent ſuſceptible, qui puiſſent ſe détruire & ſe reproduire tour-à-tour. Auſſi l'expérience nous force-t-elle d'avouer que rien ne ſe fait de rien.

Tous les philoſophes qui n'ont point connu les lumieres de la foi, ont penſé que ce principe ſubſtantiel des corps a exiſté & exiſtera toujours, & que les élémens de la matiere ont une ſolidité indeſtructible, qui ne permet pas de craindre que le monde vienne à s'écrouler. La plupart des philoſophes chrétiens reconnoiſſent auſſi qu'il exiſte néceſſairement par lui-même, & qu'il n'eſt point de ſa nature d'avoir pu commencer, ni de pouvoir finir, comme on peut le voir dans un auteur du ſiecle dernier, qui profeſſoit (1) la théologie à Paris.

(1) *GOUDIN. Philoſophia juxtà inconcuſſa tutiſſimaque Divi Thomæ dogmata.*
Lugd. 1678

CHAPITRE III.

De l'étendue de la matiere.

QUOIQUE nous n'ayons aucune idée de l'eſſence de la matiere, nous ne pouvons refuſer notre conſentement aux propriétés que nos ſens y découvrent.

J'ouvre les yeux, & je ne vois autour de moi que matiere, ou qu'étendue. L'étendue eſt donc une propriété qui convient toujours à toute matiere, qui ne peut convenir qu'à elle ſeule, & qui par conſéquent eſt co-eſſentielle à ſon ſujet.

Cette propriété ſuppoſe dans la ſubſtance des corps, trois dimenſions, longueur, largeur & profondeur. En effet, ſi nous conſultons nos connoiſſances, qui viennent toutes des ſens, on ne peut concevoir la matiere, ou la ſubſtance des corps, ſans l'idée d'un être à la fois long, large & profond; parce que l'idée de ces trois dimenſions eſt néceſſairement liée à celle que nous avons de toute grandeur ou quantité.

Les philoſophes qui ont le plus médité ſur la matiere, n'entendent pas par l'étendue de cette ſubſtance une étendue ſolide, formée de parties diſtinctes, capable de réſiſtance. Rien n'eſt uni, rien n'eſt diviſé dans cette étendue : car pour diviſer, il faut une force qui déſuniſſe; il en faut

une auſſi, pour unir les parties diviſées. Or, ſuivant ces phyſiciens, la matiere n'a point de force actuellement active : parce que toute force ne peut venir que du mouvement, ou de quelqu'effort ou tendance au mouvement, & qu'ils ne reconnoiſſent dans la matiere dépouillée de toute forme par abſtraction, qu'une force motrice en *puiſſance*.

Cette théorie eſt difficile à concevoir : mais les principes poſés, elle eſt rigoureuſement vraie dans ſes conſéquences. Il en eſt ainſi de ces vérités algébriques, dont on connoît mieux la certitude, que l'eſprit ne la conçoit.

L'étendue de la matiere n'eſt donc qu'une étendue métaphyſique, qui n'offre rien de ſenſible, ſuivant l'idée de ces mêmes philoſophes. Ils penſent avec raiſon qu'il n'y a que l'étendue ſolide qui puiſſe frapper nos ſens.

Il nous paroît donc que l'étendue eſt un attribut qui fait partie de la forme métaphyſique : mais nous ſommes éloignés de croire qu'une étendue ſolide conſtitue ſon eſſence.

Cependant, avant Deſcartes, quelques anciens avoient fait conſiſter l'eſſence de la matiere dans l'étendue ſolide. Mais cette opinion que les Carteſiens ont tant fait valoir, a été victorieuſement combattue dans tous les temps, par des raiſons évidentes que nous expoſerons dans la ſuite ; car l'ordre veut que nous examinions auparavant à quoi ſe réduiſent les propriétés de l'étendue.

CHAPITRE IV.

Des propriétés méchaniques-paſſives de la matiere, dépendantes de l'étendue.

CE qu'on appelle forme en général, conſiſte dans les divers états, ou les différentes modifications dont la matiere eſt ſuſceptible. Ces modifications reçoivent l'etre, ou leur exiſtence, de la matiere même, comme l'empreinte d'un cachet la reçoit de la cire qu'elle modifie. Elles conſtituent tous les differents états de cette ſubſtance : c'eſt par elles qu'elle prend toutes les diverſes formes des corps, & qu'elle conſtitue ces corps même.

Nous n'examinerons pas ici quelle peut être la nature de ce principe, conſidérée ſéparément de ſon étendue & de toute autre forme. Il ſuffit d'avouer qu'elle eſt inconnue : ainſi il eſt inutile de rechercher ſi la matiere peut exiſter dépouillée de toutes ces formes, ſans leſquelles nous ne pouvons la conçevoir. Ceux qui aiment les diſputes frivoles, peuvent, ſur les pas des ſcholaſtiques, pourſuivre toutes les queſtions qu'on peut faire à ce ſujet ; nous n'enſeignerons que ce qu'il faut préciſément ſavoir de la doctrine de ces formes.

Il y en a deux ſortes ; les unes actives, les autres

paſſives. Je ne traite dans ce chapitre que des dernieres. Elles ſont au nombre de quatre ; ſavoir la grandeur, la figure, le repos & la ſituation. Ces formes ſont des états ſimples, des dépendances paſſives de la matiere, des modes qui ne peuvent jamais l'abandonner, ni en détruire la ſimplicité.

Les anciens penſoient, non ſans raiſon, que ces formes méchaniques paſſives de la matiere n'avoient pas d'autre ſource que l'étendue, perſuadés qu'ils étoient que la matiere contient *potentiellement* toutes ces formes en ſoi, par cela ſeul que ce qui eſt étendu, qu'un être doué des dimenſions dont on a parlé, peut évidemment recevoir telle ou telle grandeur, figure, ſituation, &c.

Voilà donc les formes méchaniques paſſives contenues en puiſſance dans l'étendue, dépendantes abſolument des trois dimenſions de la matiere, & de leur diverſe combinaiſon ; & c'eſt en ce ſens qu'on peut dire que la matiere, conſidérée ſimplement dans ſon étendue, qui la rend ſuſceptible d'une infinité de formes, ne lui permet pas d'en recevoir aucune, ſans ſa propre force motrice ; car c'eſt la matiere déjà revêtue des formes, au moyen deſquelles elle a reçu la puiſſance motrice, ou le mouvement actuel, qui ſe procure elle-même ſucceſſivement toutes les différentes formes, comme

parle Ariſtote, elle ne l'eſt que par ſon mariage, ou par ſon union avec la force motrice même.

Cela poſé : ſi la matiere eſt quelquefois forcée de prendre une certaine forme, & non telle autre, cela ne peut venir de ſa nature trop *inerte*, ou de ſes formes méchaniques paſſives dépendantes de l'étendue, mais d'une nouvelle forme, qui mérite ici le premier rang, parce qu'elle joue le plus grand rôle dans la nature; c'eſt la forme active, ou la puiſſance motrice; la forme, je le répete, par laquelle la matiere produit celles qu'elle reçoit.

Mais avant que de faire mention de ce principe moteur, qu'il me ſoit permis d'obſerver en paſſant que la matiere, conſidérée ſeulement comme un être paſſif, ne paroît mériter que le ſimple nom de matiere, auquel elle étoit autrefois reſtreinte; que la matiere, étant qu'abſolument inſéparable de l'étendue, de l'impénétrabilité, de la diviſibilité, & des autres formes méchaniques paſſives, n'étoit pas réputée par les anciens la même choſe que ce que nous appelons aujourd'hui du nom de ſubſtance, & qu'enfin loin de confondre ces deux termes, comme font les modernes, ils prenoient la matiere, ſimplement comme un attribut ou une partie de cette ſubſtance, conſtituée telle, ou élevée à la dignité de corps par la puiſſance motrice dont je vais parler.

CHAPITRE V.

De la puiſſance motrice de la matiere.

LES anciens, perſuadés qu'il n'y avoit aucun corps ſans une ſource motrice, regardoient la ſubſtance des corps comme un compoſé de deux attributs primitifs; par l'un, cette ſubſtance avoit la puiſſance de ſe mouvoir, & par l'autre, celle d'être mue. En effet, dans tout corps qui ſe meut, il n'eſt pas poſſible de ne pas concevoir ces deux attributs, c'eſt-à-dire, la choſe qui ſe meut, & la même choſe qui eſt mue.

On vient de dire qu'on donnoit autrefois le nom de matiere à la ſubſtance des corps, en tant que ſuſceptible de mouvement: cette même matiere devenue capable de ſe mouvoir, étoit enviſagée ſous le nom de principe actif, donné alors à la même ſubſtance. Mais ces deux attributs paroiſſent ſi eſſentiellement dépendants l'un de l'autre, que Ciceron, (1) pour mieux exprimer cette union eſſentielle & primitive de la matiere & de ſon principe moteur, dit que l'un & l'autre ſe trouve

(1) In utroque tandem utrumque. *Academ. queſt. lib. I.*

l'un dans l'autre ; ce qui rend fort bien l'idée des anciens.

D'où l'on comprend que les modernes ne nous ont donné qu'une idée peu exacte de la matiere, lorſqu'ils ont voulu, par une confuſion mal entendue, donner ce nom à la ſubſtance des corps ; puiſqu'encore une fois la matiere, ou le principe paſſif de la ſubſtance des corps, ne fait qu'une partie de cette ſubſtance. Ainſi il n'eſt pas ſurprenant qu'ils n'y aient pas découvert la force motrice & la faculté de ſentir.

On doit voir à préſent, ce me ſemble, du premier coup-d'œil, que s'il eſt un principe actif, il doit avoir dans l'eſſence inconnue de la matiere une autre ſource que l'étendue ; ce qui confirme que la ſimple étendue ne donne pas une idée complette de toute l'eſſence, ou forme métaphyſique de la ſubſtance des corps, par cela ſeul qu'elle exclut l'idée de toute activité dans la matiere. C'eſt pourquoi, ſi nous démontrons ce principe moteur, ſi nous faiſons voir que la matiere, loin d'être auſſi indifférente qu'on le croit communément, au mouvement & au repos, doit être regardée comme une ſubſtance active, auſſi bien que paſſive, quelle reſſource auront ceux qui ont fait conſiſter ſon eſſence dans l'étendue ?

Les deux principes dont on vient de parler, l'étendue & ſa force motrice, ne ſont que des

puiſſances de la ſubſtance des corps ; car de même que cette ſubſtance eſt ſuſceptible de mouvement, ſans en avoir effectivement, elle a auſſi toujours, lors même qu'elle ne ſe meut pas, la faculté de ſe mouvoir.

Les anciens ont véritablement remarqué que cette force motrice n'agiſſoit dans la ſubſtance des corps, que lorſque cette ſubſtance étoit revêtue de certaines formes : ils ont auſſi obſervé que les divers mouvements qu'elle produit, ſont tous aſſujettis ou réglés par ces différentes formes. C'eſt pourquoi les formes, au moyen deſquelles la ſubſtance des corps pouvoit non-ſeulement ſe mouvoir, mais ſe mouvoir diverſement, ont été nommées *formes matérielles*.

Il ſuffiſoit à ces premiers maîtres de jeter les yeux ſur tous les phénomenes de la nature, pour découvrir dans la ſubſtance des corps la force de ſe mouvoir elle-même, ou lorſqu'elle eſt en mouvement, c'eſt une autre ſubſtance qui le lui communique. Mais voit-on dans cette ſubſtance autre choſe qu'elle-même en action ; & quelquefois elle paroît recevoir un mouvement qu'elle n'a pas, le reçoit-elle de quelqu'autre cauſe que ce même genre de ſubſtance dont les parties agiſſent les unes ſur les autres ?

Si donc on ſuppoſe un autre agent, je demande quel il eſt, & qu'on me donne des preuves de

ſon exiſtence ; mais puiſqu'on n'en a pas la moindre idée, ce n'eſt pas même un *être de raiſon.*

Après cela, il eſt clair que les anciens ont dû facilement reconnoître une force intrinſeque de mouvement au-dedans de la ſubſtance des corps ; puiſqu'enfin on ne peut, ni prouver, ni concevoir aucune autre ſubſtance qui agiſſe ſur elle.

Mais ces mêmes auteurs ont en même-temps avoué, ou plutôt prouvé, qu'il étoit impoſſible de comprendre comment ce myſtere de la nature peut s'opérer, parce qu'on ne connoît point l'eſſence des corps. Ne connoiſſant pas l'agent, quel moyen en effet de pouvoir connoître ſa maniere d'agir ? Et la difficulté ne demeureroit-elle pas la même, en admettant une autre ſubſtance, principalement un être dont on n'auroit aucune idée, & dont on ne pourroit pas même raiſonnablement reconnoître l'exiſtence.

Ce n'eſt pas auſſi ſans fondement qu'ils ont penſé que la ſubſtance des corps, enviſagée ſans aucune forme, n'avoit aucune activité, mais qu'elle étoit *tout en puiſſance.* (1) Le corps humain, par exemple, privé de la forme propre, pourroit-il exécuter les mouvements qui en dépendent ? De même, ſans l'ordre & l'arrangement de toutes les parties de l'univers, la matiere qui les compoſe pourroit-elle

(1) *Totum in ſieri.*

produire tous les divers phénomenes qui frappent nos ſens ?

Mais les parties de cette ſubſtance qui reçoivent des formes, ne peuvent pas elles-mêmes ſe les donner ; ce ſont toujours d'autres parties de cette même ſubſtance déjà revêtue de formes, qui les leur procurent. Ainſi c'eſt de l'action de ces parties, preſſées les unes par les autres, que naiſſent les formes par leſquelles la forme motrice des corps devient effectivement active.

C'eſt au froid & au chaud qu'on doit, à mon avis, réduire, comme ont fait les anciens, les formes productives des autres formes ; parce qu'en effet, c'eſt par ces deux qualités actives générales, que ſont vraiſemblablement produits tous les corps ſublunaires.

Deſcartes, génie fait pour ſe frayer de nouvelles routes & s'égarer, a prétendu avec quelques autres philoſophes, que dieu étoit la ſeule cauſe efficiente du mouvement, & qu'il l'imprimoit à chaque inſtant dans tous les corps. Mais ce ſentiment n'eſt qu'une hypotheſe, qu'il a tâché d'ajuſter aux lumieres de la foi ; & alors ce n'eſt plus parler en philoſophe, ni à des philoſophes, ſur-tout à ceux qu'on ne peut convaincre que par la force de l'évidence.

Les ſcholaſtiques chrétiens des derniers ſiecles ont bien ſenti l'importance de cette ſimple réfle-

xion : c'eſt pourquoi ils ſe ſont ſagement bornés aux ſeules lumieres purement philoſophiques ſur le mouvement de la matiere, quoiqu'il euſſent pu faire voir que dieu même a dit qu'il avoit « em-» preint d'un principe actif les élemens de la ma-» tière ». *Geneſ.* 1. *Iſaye* 66.

On pourroit former ici une longue chaîne d'autorités, & prendre dans les profeſſeurs les plus célebres, une ſubſtance de la doctrine de tous les autres : mais ſans un fatras de citations, il eſt aſſez évident que la matiere contient cette force motrice qui l'anime, & qui eſt la cauſe immédiate de toutes les loix du mouvement.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI.

De la faculté ſenſive de la matiere.

NOUS avons parlé de deux attributs eſſentiels de la matiere, deſquels dépendent la plupart de ſes propriétés, ſavoir l'étendue & la force motrice. Nous n'avons plus maintenant qu'à prouver un troiſieme attribut ; je veux dire la faculté de ſentir, que les philoſophes (1) de tous les ſiecles ont reconnue dans cette même ſubſtance. Je dis tous les philoſophes, quoique je n'ignore pas tous les efforts qu'ont vainement faits les Cartéſiens pour l'en dépouiller. Mais pour écarter des difficultés inſurmontables, ils ſe ſont jettés dans un labyrynthe dont ils ont cru ſortir par cet abſurde ſyſtême, » que les bêtes ſont de pures machines ».

Une opinion ſi riſible n'a jamais eu d'accès chez les philoſophes que comme un badinage d'eſprit, ou un amuſement philoſophique. C'eſt pourquoi nous ne nous arrêterons pas à la refuter. L'expé-

(1) Voyez la theſe que M. Leibnitz fit ſoutenir à ce ſujet au prince Eugène, *& l'Origine ancienne de la phyſique moderne*, par le P. Regnault.

rience ne nous prouve pas moins la faculté de sentir dans les bêtes, que dans les hommes : or moi qui suis fort assuré que je sens, je n'ai d'autre preuve du sentiment des autres hommes que par les signes qu'ils m'en donnent. Le langage de convention, je veux dire, la parole, n'est pas le signe qui l'exprime le mieux : il y en a un autre commun aux hommes & aux animaux, qui le manifeste avec plus de certitude ; je parle du langage affectif, tel que les plaintes, les cris, les caresses, la fuite, les soupirs, le chant, & en un mot toutes les expressions de la douleur, de la tristesse, de l'aversion, de la crainte, de l'audace, de la soumission, de la colere, du plaisir, de la joie, de la tendresse, &c. Un langage aussi énergique a bien plus de force pour nous convaincre, que tous les sophismes de Descartes pour nous persuader.

Peut-être les Cartésiens, ne pouvant se refuser à leur propre sentiment intérieur, se croient-ils mieux fondés à reconnoître la même faculté de sentir dans tous les hommes, que dans les autres animaux ; parce que ceux-ci n'ont pas à la vérité exactement la figure humaine. Mais ces philosophes s'en tenant ainsi à l'écorce des choses, auroient bien peu examiné la parfaite ressemblance qui frappe les connoisseurs, entre l'homme & la bete : car il n'est ici question que de la similitude des organes des sens, lesquels, à quelques modifications

près, ſont abſolument les mêmes, & accuſent évidemment les mêmes uſages.

Si ce parallele n'a pas été ſaiſi par Deſcartes, ni par ſes ſectateurs, il n'a pas échappé aux autres philoſophes, & ſur-tout à ceux qui ſe ſont curieuſement appliqués à *l'anatomie comparée*.

Il ſe préſente une autre difficulté qui intéreſſe davantage notre amour-propre : c'eſt l'impoſſibilité où nous ſommes encore de concevoir cette propriété comme une dépendance, ou un attribut de la matiere. Mais qu'on faſſe attention que cette ſubſtance ne nous laiſſe appercevoir que des choſes ineffables. Comprend-on mieux comment l'étendue découle de ſon eſſence? comment elle peut être mue par une force primitive dont l'action s'exerce ſans contact, & mille autres merveilles qui ſe dérobent tellement aux recherches des yeux les plus clairvoyans, qu'elles ne leur montrent que le rideau qui les cache, ſuivant l'idée d'un illuſtre moderne (1).

Mais ne pourroit-on pas ſuppoſer, comme ont fait quelques-uns, que le ſentiment qui ſe remarque dans les corps animés, appartiendroit à un être diſtinct de la matiere de ces corps, à une ſubſtance d'une différente nature, & qui ſe trouveroit unie avec eux? Les lumieres de la raiſon

(1) *LEIBNITZ.*

nous permettent-elles de bonne-foi d'admettre de telles conjectures ? Nous ne connoiſſons dans les corps que de la matiere, & nous n'obſervons la faculté de ſentir que dans ces corps : ſur quel fondement donc établir un être idéal déſavoué par toutes nos connoiſſances ?

Voilà donc encore une nouvelle faculté qui ne réſideroit auſſi qu'en puiſſance dans la matiere, ainſi que toutes les autres dont on a fait mention, & telle a été encore la façon de penſer des anciens, dont la philoſophie pleine de vues & de pénétration, méritoit d'être élevée ſur les débris de celle des modernes. Ces derniers ont beau dédaigner des ſources trop éloignées d'eux : l'ancienne philoſophie (2) prévaudra toujours devant ceux qui ſont dignes de la juger ; parce qu'elle forme (du moins par rapport au ſujet que je traite) un ſyſtême ſolide, bien lié, & comme un corps qui manque à tous ces membres épars de la phyſique moderne.

(1) *Métaphyſique.*

CHAPITRE VII.

Des formes ſubſtantielles.

NOUS avons vu que la matiere eſt mobile, qu'elle a la puiſſance de ſe mouvoir par elle-même, qu'elle eſt ſuſceptible de ſenſation & de ſentiment; mais il ne paroit pas, du moins ſi l'on s'en rapporte à l'expérience, ce grand maître des philoſophes, que ces propriétés puiſſent être miſes en exercice, avant que cette ſubſtance ſoit, pour ainſi dire, habillée de quelques formes qui lui donnent la faculté de ſe mouvoir & de ſentir. C'eſt pourquoi les anciens regardoient ces formes, comme faiſant partie de la réalité des corps; & de-là vient qu'ils les ont nommées *formes ſubſtantielles*. (1) En effet, la matiere conſidérée par abſtraction, ou ſéparément de toute forme, eſt un être incomplet, ſuivant le langage des écoles, un être qui n'exiſte point dans cet état, & ſur lequel du moins le ſens, ni la raiſon, n'ont aucune priſe. Ce ſont donc véritablement les formes qui le rendent ſenſible, & pour ainſi dire, le réaliſent.

(1) *GOUD.* T. II. P. 34. 98.

Ainſi, quoique, rigoureuſement parlant, elles ne ſoient point des ſubſtances, mais de ſimples modifications, on a été fondé à leur donner le nom de formes ſubſtantielles, parce qu'elles perfectionnent la ſubſtance des corps, & en font en quelque ſorte partie.

D'ailleurs pourvu que les idées ſoient clairement expoſées, nous dedaignons de réformer des mots conſacrés par l'uſage, & qui ne peuvent induire en erreur lorſqu'ils ſont definis, & bien entendus.

Les anciens n'avoient donné le nom de formes ſubſtantielles qu'aux modifications qui conſtituent eſſentiellement les corps, & qui leur donnent à chacun ces caracteres deciſifs qui les diſtinguent l'un de l'autre. Ils nommoient ſeulement formes *accidentelles*, les modifications qui viennent par accident, & dont la deſtruction n'entraîne pas néceſſairement celle des formes qui conſtituent la nature des corps; comme le mouvement local du corps humain, qui peut ceſſer, ſans altérer l'intégrité de ſon organiſation.

Les formes ſubſtantielles ont été diviſées en ſimples & en compoſées. Les formes ſimples ſont celles qui modifient les parties de la matiere, telle que la grandeur, la figure, le mouvement, le repos & la ſituation; & ces parties de la matiere revêtues de ces formes, ſont ce qu'on appelle *corps ſimples* ou *élémens*. Les formes compoſées conſiſ-

tent dans l'assemblage des corps simples, unis & arrangés dans l'ordre, & la quantité nécessaire pour construire, ou former les différens mixtes.

Les mêmes philosophes de l'antiquité ont aussi en quelque sorte distingué deux sortes de formes substantielles dans les corps vivans, savoir celles qui constituent les parties organiques de ces corps, & celles qui sont regardées comme étant leur principe de vie. C'est à ces dernieres qu'ils ont donné le nom d'ame. Ils en ont fait trois sortes; l'ame végétative qui appartient aux plantes; l'ame sensitive, commune à l'homme & à la bête: mais parce que celle de l'homme semble avoir un plus vaste empire, des fonctions plus étendues, des vues plus grandes, ils l'ont appelée *ame raisonnable*. Disons un mot de l'ame végétative. Mais auparavant, qu'il me soit permis de répondre à une objection que m'a faite un habile homme: « Vous » n'admettez, dit-il, dans les animaux, pour prin» cipe de sentiment, aucune substance qui soit » différente de la matiere: pourquoi donc traiter » d'absurde le Cartésianisme, en ce qu'il suppose » que les animaux sont de pures machines, & » quelle si grande différence y a-t-il entre ces deux » opinions »? Je réponds d'un seul mot: Descartes refuse tout sentiment, toute faculté de sentir à ses machines, ou à la matiere dont il suppose que les animaux sont uniquement faits: & moi je prou-

ve clairement, ſi je ne me trompe fort, que s'il eſt un être qui ſoit, pour ainſi dire, petri de ſentiment, c'eſt l'animal; il ſemble avoir tout reçu en cette monnoie, qui (dans un autre ſens) manque à tant d'hommes. Voilà la différence qu'il y a entre le célebre moderne dont je viens parler, & l'auteur de cet ouvrage.

CHAPITRE VIII.

De l'ame végétative.

NOUS avons dit qu'il falloit rappeler au froid & au chaud les formes productives de toutes les formes des corps. Il a paru un excellent commentaire de cette doctrine des anciens, par M. Quesnay. Cet habile homme la demontre par toutes les recherches & toutes les expériences de la phyſique moderne, ingénieuſement raſſemblees dans un *Traité du feu*, où *l'ether* ſubtilement rallumé, joue le premier rôle dans la formation des corps. M. Lamy, medecin, n'a pas cru devoir ainſi borner l'empire de l'éther; il explique la formation des ames de tous les corps par cette même cauſe. L'éther eſt un eſprit infiniment ſubtil; une matiere très déliée & toujours en mouvement, connue ſous le nom de feu pur & céleſte, parce que les anciens en avoient mis la ſource dans le ſoleil, d'où ſuivant eux, il eſt lancé dans tous les corps plus ou moins, ſelon leur nature & leur conſiſtance; & « quoique de ſoi-même il ne brûle » pas, par les differens mouvemens qu'il donne » aux particules des autres corps où il eſt ren» fermé, il brûle & fait reſſentir la chaleur. Tou-

» tes les parties du monde ont quelque portion » de ce feu élémentaire, que plusieurs anciens » regardent comme l'ame du monde. Le feu vi- » sible a beaucoup de cet esprit, l'air aussi, l'eau » beaucoup moins, la terre très-peu. Entre les » mixtes, les minéraux en ont le moins, les plan- » tes plus, & les animaux beaucoup davantage. » Ce feu, ou cet esprit, est leur ame, qui s'aug- » mente avec le corps par le moyen des alimens » qui en contiennent, & dont il se sépare avec » le chile, & devient enfin capable de sentiment, » grace à un certain mélange d'humeurs, & à » cette structure particuliere d'organes qui for- » ment les corps animés : car les animaux, les » minéraux, les plantes même, & les os qui » sont la base de nos corps, n'ont pas de sen- » timent, quoiqu'ils ayent chacun quelque por- » tion de cet éther, parce qu'ils n'ont pas la » même organisation ».

Les anciens entendoient par l'ame végétative, la cause qui dirige toutes les opérations de la génération, de la nutrition & de l'accroissement de tous les corps vivans.

Les modernes, peu attentifs à l'idée que ces premiers maîtres avoient de cette espece d'ame, l'ont confondue avec l'organisation même des végétaux & des animaux, tandis qu'elle est la cause qui conduit & dirige cette organisation.

On ne peut en effet concevoir la formation des corps vivans, ſans aucune cauſe qui y préſide, ſans un principe qui regle & amene tout à une fin déterminée ; ſoit que ce principe conſiſte dans les loix générales par leſquelles (1) s'opere tout le méchaniſme des actions de ces corps ; ſoit qu'il ſoit borné à des loix particulieres originairement réſidentes ou incluſes dans le germe de ces corps même, & par leſquelles s'exécutent toutes ſes fonctions pendant leur accroiſſement & leur durée.

Les philoſophes dont je parle, ne ſortoient pas des propriétés de la matiere pour établir ces principes. Cette ſubſtance à laquelle ils attribuent la faculté de ſe mouvoir elle-même, avoit auſſi le pouvoir de ſe diriger dans ſes mouvemens ; l'un ne pouvant ſubſiſter ſans l'autre ; puiſqu'on conçoit clairement que la même puiſſance doit être également, & le principe de ſes mouvemens, & le principe de cette détermination, qui ſont deux choſes abſolument individuelles & inſéparables. C'eſt pourquoi ils regardoient l'ame végétative, comme une forme ſubſtantielle purement matérielle, malgré l'eſpece d'intelligence dont ils imaginoient qu'elle n'étoit pas dépourvue.

---

(1) BOERH. Elem. Chem. p. 35, 36. *Abrégé de ſa théorie chymique.* p. 6, 7.

CHAPITRE IX.

De l'ame ſenſitive des animaux.

LE principe matériel, ou la forme ſubſtantielle, qui dans les animaux ſent, diſcerne & connoît, a été généralement nommée par les anciens, *ame ſenſitive*. Ce principe doit etre ſoigneuſement diſtingué du corps organique même des animaux, & des opérations de ces corps, qu'ils ont attribuées à l'ame végétative, comme on vient de le remarquer. Ce ſont cependant les organes même de ces corps animés, qui occaſionnent à cet être ſenſitif les ſenſations dont il eſt affecté.

On a donné le nom de ſens, aux organes particulierement deſtinés à faire naître ces ſenſations dans l'ame. Les médecins les diviſent en ſens externes & en ſens internes: mais il ne s'agit ici que des premiers, qui ſont, comme tout le monde ſait, au nombre de cinq; la vue, l'ouie, l'odorat, le goût & le tact, dont l'empire s'étend ſur un grand nombre de ſenſations, qui toutes ſont des ſortes de toucher.

Ces organes agiſſent par l'entremiſe des nerfs, & d'une matiere qui coule au-dedans de leur im-

perceptible cavité, & qui eſt d'une ſi grande ſubtilité, qu'on lui a donné le nom d'eſprit animal, ſi bien démontre ailleurs par une foule d'expériences & de ſolides raiſonnemens, que je ne perdrai point de temps à en prouver ici l'exiſtence.

Lorſque les organes des ſens ſont frappés par quelque objet, les nerfs qui entrent dans la ſtructure de ces organes ſont ébranlés, le mouvement des eſprits modifié ſe tranſmet au cerveau juſqu'au *ſenſorium commune*, c'eſt-à-dire, juſqu'à l'endroit même, où l'ame ſenſitive reçoit les ſenſations à la faveur de ce reflux d'eſprits, qui par leur mouvement agiſſent ſur elle.

Si l'empreſſion d'un corps ſur un nerf ſenſitif eſt forte & profonde, & ſi elle le tend, le déchire, le brûle ou le rompt, il en réſulte pour l'ame une ſenſation qui n'eſt plus ſimple, mais douloureuſe: & réciproquement, ſi l'organe eſt trop foiblement affecté, il ne ſe fait aucune ſenſation. Donc pour que les ſens faſſent leurs fonctions, il faut que les objets impriment un mouvement proportionné à la nature foible ou forte de l'organe ſenſitif.

Il ne ſe fait donc aucune ſenſation, ſans quelque changement dans l'organe qui lui eſt deſtiné, ou plutôt dans la ſeule ſurface du nerf de cet organe. Ce changement peut-il ſe faire par *l'in-*

tromiſſion du corps qui ſe fait ſentir ? Non ; les enveloppes dures des nerfs rendent la choſe évidemment impoſſible. Il n'eſt produit que par les diverſes propriétés des corps ſenſibles, & de-là naiſſent les différentes ſenſations.

Beaucoup d'expériences nous ont fait connoître que c'eſt effectivement dans le cerveau, que l'ame eſt affectée des ſenſations propres à l'animal : car lorſque cette partie eſt conſidérablement bleſſée, l'animal n'a plus ni ſentiment, ni diſcernement, ni connoiſſance : toutes les parties qui ſont au-deſſus des plaies & des ligatures, conſervent entr'elles & le cerveau le mouvement & le ſentiment, toujours perdu au-deſſous, entre la ligature & l'extrémité. La ſection, la corruption des nerfs & du cerveau, la compreſſion même de cette partie, &c. ont appris à Galien la même vérité. Ce ſavant a donc parfaitement connu le ſiege de l'ame, & la néceſſité abſolue des nerfs pour les ſenſations, il a ſu 1°. que l'ame ſent, & n'eſt réellement affectée que dans le cerveau, des ſentimens propres à l'animal ; 2°. qu'elle n'a de ſentiment & de connoiſſance, qu'autant qu'elle reçoit l'impreſſion actuelle des eſprits animaux.

Nous ne rapporterons point ici les opinions d'Ariſtote, de Chryſippe, de Platon, de Deſcartes, de Vieuſſens, de Roſſet, de Willis, de Lanciſi, &c. Il en faudroit toujours revenir à Galien, com-

me à la vérité même. Hypocrate paroît auſſi n'avoir pas ignoré où l'ame fait ſa réſidence.

Cependant la plupart des anciens philoſophes, ayant à leur tête les Stoïciens, & parmi les modernes, Perrault, Stuart & Tabor, ont penſé que l'ame ſentoit dans toutes les parties du corps, parce qu'elles ont toutes des nerfs. Mais nous n'avons aucune preuve d'une ſenſibilité auſſi univerſellement répandue. L'expérience nous a même appris que lorſque quelque partie du corps eſt retranchée, l'ame a des ſenſations, que cette partie qui n'eſt plus, ſemble encore lui donner. L'ame ne ſent donc pas-dans le lieu même où elle croit ſentir. Son erreur conſiſte dans la maniere dont elle ſent, & qui lui fait rapporter ſon propre ſentiment aux organes qui le lui occaſionnent, & l'avertiſſent en quelque ſorte de l'impreſſion qu'ils reçoivent eux-mêmes des cauſes extérieures. Cependant nous ne pouvons pas aſſurer que la ſubſtance de ces organes ne ſoit pas elle-même ſuſceptible de ſentiment, & qu'elle n'en ait pas effectivement. Mais ces modifications ne pourroient être connues qu'à cette ſubſtance même, & non au tout, c'eſt-à-dire, à l'animal auquel elles ne ſont pas propres, & ne ſervent point.

Comme les doutes qu'on peut avoir à ce ſujet, ne ſont fondés que ſur des conjectures, nous ne nous arrêterons qu'à ce que l'expérience, qui ſeule

doit nous guider, nous apprend sur les sensations que l'ame reçoit dans les corps animés.

Beaucoup d'auteurs mettent le siege de l'ame presque dans un seul point du cerveau, & dans un seul point du corps calleux, d'où comme de son trône elle régit toutes les parties du corps.

L'etre sensitif ainsi cantonné, resserré dans des bornes aussi étroites, ils le distinguent 1°. de tous les corps animés, dont les divers organes concourent seulement à lui fournir ses sensations: 2°. des esprits même qui le touchent, le remuent, le pénetrent par la diverse force de leur choc, & le font si diversement sentir.

Pour rendre leur idée plus sensible, ils comparent l'ame au timbre d'une montre, parce qu'en effet l'ame est en quelque sorte dans le corps, ce qu'est le timbre dans la montre. Tout le corps de cette machine, les ressorts, les roues ne sont que des instrumens, qui par leurs mouvemens, concourent tous ensemble à la régularité de l'action du marteau sur le timbre, qui attend, pour ainsi dire, cette action, & ne fait que la recevoir: car lorsque le marteau ne frappe pas le timbre, il est comme isole de tout le corps de la montre, & ne participe en rien à tous ces mouvemens.

Telle est l'ame pendant un sommeil profond. Privée de toutes sensations, sans nulle connoissance de tout ce qui se passe au dehors & au dedans

dans du corps qu'elle habite, elle semble attendre le réveil, pour recevoir en quelque sorte le coup de marteau donné par les esprits sur son timbre. Ce n'est en effet que pendant la veille qu'elle est affectée par diverses sensations, qui lui font connoître la nature des impressions que les corps externes communiquent aux organes.

Que l'ame n'occupe qu'un point du cerveau; ou qu'elle ait un siege plus étendu, peu importe à notre système. Il est certain qu'à en juger par la chaleur, l'humanité, l'âpreté, la douleur, &c, que tous les nerfs sentent également, on croiroit qu'ils devroient tous être intimement réunis pour former cette espece de rendez-vous de toutes les sensations. Cependant on verra que les nerfs ne se rassemblent en aucun lieu du cerveau, ni du cervelet, ni de la moëlle de l'épine.

Quoiqu'il en soit, les principes que nous avons posés, une fois bien établis, on doit voir que toutes les connoissances, même celles qui sont les plus habituelles, ou les plus familieres à l'ame, ne résident en elle, qu'au moment même qu'elle en est affectée. *L'habituel* de ces connoissances ne consiste que dans les modifications permanentes du mouvement des esprits, qui les lui présentent, ou plutôt qui les lui procurent très-fréquemment. D'où il suit que c'est dans la fréquente répétition des mêmes mouvemens que consistent la mémoire, l'ima-

gination, les inclinations, les passions, & toutes les autres facultés qui mettent de l'ordre dans les idées, qui le maintiennent & rendent les sensations plus ou moins fortes & étendues : & de-là viennent encore la pénétration, la conception, la justesse & la liaison des connoissances ; & cela, selon le dégré d'excellence, ou la perfection des organes des différens animaux.

CHAPITRE X.

Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.

LES philosophes ont rapporté à l'ame sensitive toutes les facultés qui servent à lui exciter des sensations. Cependant il faut bien distinguer ces facultés, qui sont purement mécaniques, de celles qui appartiennent véritablement à l'etre sensitif. C'est pourquoi nous allons les réduire à deux classes.

Les facultés du corps, qui fournissent des sensations, sont celles qui dépendent des organes des sens, & uniquement du mouvement des esprits contenus dans les nerfs de ces organes, & des modifications de ces mouvemens. Tels sont la diversité des mouvemens des esprits excités dans les nerfs des différens organes, & qui font naitre les diverses sensations dépendantes de chacun d'eux dans l'instant même qu'ils sont frappés ou affectés par des objets extérieurs. Nous rapporterons encore ici les modifications habituelles de ces mêmes mouvemens, qui rappellent nécessairement les mêmes sensations, que l'ame avoit déjà reçues par l'impression des objets sur les sens. Ces modifica-

tions, tant de fois répétées, forment la mémoire, l'imagination, les passions.

Mais il y en a d'autres également ordinaires & habituelles, qui ne viennent pas de la même source : elles dépendent originairement des diverses dispositions organiques des corps animés, lesquelles forment les inclinations, les appétits, la pénétration, l'instinct & la conception.

La seconde classe renferme les facultés qui appartiennent en propre à l'être sensitif ; comme les sensations, les perceptions, le discernement, les connoissances, &c.

§. I.

Des sens.

La diversité des sensations varie selon la nature des organes qui les transmettent à l'ame, l'ouie porte à l'ame la sensation du bruit ou du son, la vue lui imprime les sentimens de lumiere & de couleurs, qui lui représentent l'image des objets qui s'offrent aux yeux. L'ame reçoit de l'odorat toutes les sensations connues sous le nom d'odeurs, les saveurs lui viennent à la faveur du goût : le toucher enfin, ce sens universellement répandu par toute l'habitude du corps, lui fait naître les sensations de toutes les qualités appelées

tactiles, telles que la chaleur, la froideur, la dureté, la molleſſe, le poli, l'âpre, la douleur & le plaiſir, qui dépendent des divers organes du tact, parmi leſquels nous comptons les parties de la génération, dont le ſentiment vif pénetre & tranſporte l'ame dans les plus doux & les plus heureux momens de notre exiſtence.

Puiſque le nerf optique & le nerf acouſtique ſont ſeuls, l'un voit les couleurs, l'autre entend les ſons, puiſque les ſeuls nerfs moteurs portent à l'ame l'idée des mouvemens, qu'on n'apperçoit les odeurs qu'à la faveur de l'odorat, &c. il s'enſuit que chaque nerf eſt propre à faire naître différentes ſenſations, & qu'ainſi le *ſenſorium commune* a, pour ainſi dire, divers territoires, dont chacun a ſon nerf, reçoit & loge les idées apportées par ce tuyau. Cependant il ne faut pas mettre dans les nerfs même la cauſe de la diverſité des ſenſations; car l'expanſion du nerf auditif reſſemble à la rétine, cependant il en réſulte des ſenſations bien oppoſées. Cette variété paroît clairement dépendre de celle des organes placés avant les nerfs, deſorte qu'un organe dioptrique, par exemple, doit naturellement ſervir à la viſion.

Non-ſeulement les divers ſens excitent différentes ſenſations, mais chacun d'eux varie encore à l'infini celles qu'il porte à l'ame, ſelon les différentes manieres dont ils ſont affectés par les corps

externes. C'eſt pourquoi la ſenſation du bruit peut être modifiée par une multitude de tons différens, & peut faire appercevoir à l'ame l'éloignement & le lieu de la cauſe qui produit cette ſenſation. Les yeux peuvent de même en modifiant la lumiere, donner des ſenſations plus ou moins vives de la lumiere & des couleurs, & former par ces différentes modifications, les idées étendues, de figure, d'éloignement, &c. Tout ce qu'on vient de dire eſt exactement vrai des autres ſens.

§. II.

Mécaniſme des ſenſations.

Tâchons, à la faveur de l'œil, de pénétrer dans le plus ſubtil mécaniſme des ſenſations. Comme l'œil eſt le ſeul de tous les organes ſenſitifs, où ſe peigne & ſe repréſente viſiblement l'action des objets extérieurs, il peut ſeul nous aider à concevoir quelle ſorte de changement ces objets font éprouver aux nerfs qui en ſont frappés. Prenez un œil de bœuf, dépouillez-le adroitement de la ſclérotique & de la choroïde; mettez, où étoit la première de ces membranes, un papier dont la concavité s'ajuſte parfaitement avec la convexité de l'œil. Préſentez enſuite quelque corps que ce ſoit devant le trou de la pupille, vous verrez très-diſ-

tinctement au fond de l'œil l'image de ce corps. D'où j'infere en paſſant, que la viſion n'a pas ſon ſiege dans la choroïde, mais dans la rétine.

En quoi conſiſte la peinture des objets? Dans un retracement proportionellement diminutif des rayons lumineux qui partent de ces objets. Ce retracement forme une impreſſion de la plus grande délicateſſe, comme il eſt facile d'en juger par tous les rayons de la pleine lune, qui, concentrés dans le foyer d'un miroir ardent & réfléchis ſur le plus ſenſible thermometre, ne font aucunement monter la liqueur de cet inſtrument. Si l'on conſidere de plus qu'il y a autant de fibres dans cette expanſion du nerf optique, que de points dans l'image de l'objet, que ces fibres ſont infiniment tendres & molles, & ne forment guere qu'une vraie pulpe, ou moëlle nerveuſe, on concevra non-ſeulement que chaque fibrille ne ſe trouvera chargée que d'une petite portion des rayons; mais qu'à cauſe de ſon extrême délicateſſe, elle n'en recevra qu'un changement ſimple, léger, foible, ou fort ſuperficiel; & en conſéquence de cela, les eſprits animaux à peine excités, reflueront avec la plus grande lenteur: à meſure qu'ils retourneront vers l'origine du nerf optique, leur mouvement ſe ralentira de plus en plus, & par conſequent l'impreſſion de cette peinture ne pourra s'étendre, ſe propager le long de la corde optique, ſans

s'affoiblir. Que penſez-vous à préſent de cette impreſſion portée juſqu'à l'ame même ? N'en doit-elle pas recevoir un effet ſi doux, qu'elle le ſente à peine ?

De nouvelles expériences viennent encore à l'appui de cette theorie. Mettez l'oreille à l'extrémité d'un arbre droit & long, tandis qu'on gratte doucement avec l'ongle à l'autre bout, une ſi foible cauſe doit produire ſi peu de bruit, qu'il ſembleroit devoir s'etouffer ou ſe perdre dans toute la longueur du bois. Il ſe perd en effet pour tous les autres, vous ſeul entendez un bruit ſourd, preſque imperceptible. La meme choſe ſe paſſe en petit dans le nerf optique, parce qu'il eſt infiniment moins ſolide. L'impreſſion une fois reçue par l'extrémité d'un canal cylindrique, plein d'un fluide non élaſtique, doit néceſſairement ſe porter juſqu'à l'autre extrémité, comme dans ce bois dont je viens de parler, & dans l'expérience ſi connue des billes de billard ; or les nerfs ſont des tuyaux cylindriques, du moins chaque fibre ſenſible nerveuſe montre clairement aux yeux cette figure.

Mais de petits cylindres d'un diametre auſſi étroit ne peuvent vaiſemblablement contenir qu'un ſeul globule à la file, qu'une ſuite ou rang d'eſprits animaux. Cela s'enſuit de l'extrême facilité

qu'ont ces fluides à se mouvoir au moindre choc, ou de la régularité de leurs mouvemens, de la précision, de la fidélité des traces, ou des idées qui en résultent dans le cerveau : tous effets qui prouvent que le suc nerveux est composé d'élémens globuleux, qui nagent, peut-être, dans une matiere éthérée, & qui seroient inexplicables, en supposant dans les nerfs, comme dans les autres vaisseaux, diverses especes de globules, dont le tourbillon changeroit l'homme le plus attentif, le plus prudent, en ce qu'on nomme un franc étourdi.

Que le fluide nerveux ait du ressort, ou qu'il n'en ait pas, de quelque figure que soient les élémens, si l'on veut expliquer les phénomenes des sensations, il faut donc admettre 1°. l'existence & la circulation des esprits ; 2°. ces mêmes esprits qui mis en mouvement par l'action des corps externes, rétrogradent jusqu'à l'ame ; 3°. un seul rang de globules sphériques, dans chaque fibre cylindrique, pour courir au moindre tact, pour galopper au moindre signal de la volonté. Cela posé, avec qu'elle vitesse le premier gobule poussé doit-il pousser le dernier, & le jetter, pour ainsi dire, sur l'ame, qui se réveille à ce coup de marteau, & reçoit des idées plus ou moins vives, relativement au mouvement qui lui a été

imprimé. Ceci amene naturellement les loix des ſenſations : les voici.

§ III.

Loix des ſenſations.

I. Loi. Plus un objet agit diſtinctement ſur le *ſenſorium*, plus l'idée qui en réſulte, eſt nette & diſtincte.

II. Loi. Plus il agit vivement ſur la même partie matérielle du cerveau, plus l'idée eſt claire.

III. Loi. La même clarté réſulte de l'impreſſion des objets ſouvent renouvellée.

IV. Loi. Plus l'action de l'objet eſt vive; plus elle eſt différente de toute autre, ou extraordinaire, plus l'idée eſt vive & frappante. On ne peut ſouvent la chaſſer par d'autres idées, comme Spinoſa dit l'avoir éprouvé, lorſqu'il vit un de ces grands hommes du Bréſil. C'eſt ainſi qu'un blanc & un noir, qui ſe voient pour la premiere fois, ne s'oublieront jamais, parce que l'ame regarde longtemps un objet extraordinaire, y penſe & s'en occupe ſans ceſſe. L'eſprit & les yeux paſſent légerement ſur les choſes qui ſe préſentent tous les jours. Une plante nouvelle ne frappe que le botaniſte. On voit par-là qu'il eſt dangereux de donner

aux enfans des idées effrayantes, telle que la peur du diable, du loup, &c.

Ce n'eſt qu'en réfléchiſſant ſur les notions ſimples, qu'on ſaiſit les idées compliquées : il faut que les premieres ſoient toutes repréſentées clairement à l'ame, & qu'elle les conçoive diſtinctement l'une après l'autre ; c'eſt-à-dire, qu'il faut choiſir un ſeul ſujet ſimple, qui agiſſe tout entier ſur le *ſenſorium*, & ne ſoit troublé par aucun autre objet ; à l'exemple des géometres, qui par habitude ont le talent que la maladie donne aux mélancoliques, de ne pas perdre de vue leur objet. C'eſt la premiere concluſion qu'on doit tirer de notre premiere loi ; la ſeconde eſt, qu'il vaut mieux méditer, que d'étudier tout haut comme les enfans & les écoliers : car on ne retient que des ſons, qu'un nouveau torrent d'idées emporte continuellement. Au reſte, ſuivant la troiſieme loi, des traces plus ſouvent marquées ſont plus difficiles à effacer, & ceux qui ne ſont point en état de méditer, ne peuvent guere apprendre que par le mauvais uſage dont j'ai parlé.

Enfin, comme il faut qu'un objet, qu'on veut voir clairement au microſcope, ſoit bien éclairé, tandis que toutes les parties voiſines ſont dans l'obſcurité ; de même pour entendre diſtinctement un bruit qui d'abord paroiſſoit confus, il ſuffit

d'écouter attentivement : le ſon trouvant une oreille bien préparée, harmoniquement tendue, frappe le cerveau plus vivement. C'eſt par les mêmes moyens qu'un raiſonnement qui paroiſſoit fort obſcur, eſt enfin trouvé clair ; cela s'enſuit de la II. Loi.

§. IV.

Que les ſenſations ne ſont pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.

Quelque lumineuſes que ſoient nos ſenſations, elles ne nous éclairent jamais ſur la nature de l'objet actif, ni ſur celle de l'organe paſſif. La figure, le mouvement, la maſſe, la dureté, ſont bien des attributs des corps ſur leſquels nos ſens ont quelque priſe. Mais combien d'autres propriétés qui réſident dans les derniers élémens des corps, & qui ne ſont pas ſaiſies par nos organes, avec leſquels elles n'ont du rapport que d'une façon confuſe qui les exprime mal, ou point du tout ? Les couleurs, la chaleur, la douleur, le goût, le tact, &c. varient à tel point, que le même corps paroît tantôt chaud, & tantôt froid à la même perſonne ; donc l'organe ſenſitif par conſéquent ne retrace point à l'ame le véritable état des corps. Les couleurs ne changent-elles pas auſſi, ſelon les modifications de

la lumiere ? Elles ne peuvent donc être regardées comme des propriétés des corps. L'ame juge confuſément des goûts, qui ne lui manifeſtent pas même la figure des ſels.

Je dis plus : on ne conçoit pas mieux les premieres qualités des corps. Les idées de grandeur, de dureté, &c. ne ſont déterminées que par nos organes. Avec d'autres ſens, nous aurions des idées différentes des mêmes attributs, comme avec d'autres idées nous penſerions autrement que nous ne penſons de tout ce qu'on appelle ouvrage de génie ou de ſentiment. Mais je réſerve à parler ailleurs de cette matiere.

Si tous les corps avoient le même mouvement, la même figure, la même denſité, quelque différens qu'ils fuſſent d'ailleurs entr'eux, il ſuit qu'on croiroit qu'il n'y a qu'un ſeul corps dans la nature, parce qu'ils affecteroient tous de la même maniere l'organe ſenſitif

Nos idées ne viennent donc pas de la connoiſſance des propriétés des corps, ni de ce en quoi conſiſte le changement qu'éprouvent nos organes. Elles ſe forment par ce changement ſeul. Suivant ſa nature, & ſes dégrés, il s'eleve dans notre ame des idées qui n'ont aucune liaiſon avec leurs cauſes occaſionnelles & efficientes, ni ſans doute avec la volonté, malgré laquelle elles ſe font place

dans la moëlle du cerveau. La douleur, la chaleur, la couleur rouge, ou blanche, n'ont rien de commun avec le feu, ou la flamme, l'idée de cet élément eſt ſi étrangere à ces ſenſations, qu'un homme ſans aucune teinture de phyſique ne la concevra jamais.

D'ailleurs les ſenſations changent avec les organes; dans certaines jauniſſes, tout paroît jaune. Changez avec le doigt l'axe de la viſion, vous multiplierez les objets, vous en varierez à votre gré la ſituation & les attitudes. Les engelures, &c. font perdre l'uſage du tact. Le plus petit embarras dans le canal d'Euſtache ſuffit pour rendre ſourd. Les fleurs blanches ôtent tout le ſentiment du vagin. Une tayë ſur la cornée, ſuivant qu'elle repond plus ou moins au centre de la prunelle, fait voir diverſément les objets. La cataracte, la goutte ſereine, &c. jettent dans l'aveuglement.

Les ſenſations ne repréſentent donc point du tout les choſes, telles qu'elles ſont en elles-mêmes, puiſqu'elles dependent entierement des parties corporelles qui leur ouvrent le paſſage.

Mais pour cela nous trompent-elles? Non certes, quoiqu'on en diſe, puiſqu'elles nous ont été données plus pour la conſervation de notre machine, que pour acquérir des connoiſſances. La réflexion de la lumiere produit une couleur jaune dans un œil

plein de bile ; l'ame alors doit donc voir jaune. Le sel & le sucre impriment des mouvemens opposés aux papilles du goût ; on aura donc en conséquence des idées contraires, qui feront trouver l'un salé, & l'autre doux. A dire vrai, les sens ne nous trompent jamais, que lorsque nous jugeons avec trop de précipitation sur les rapports : car autrement ce sont des ministres fideles ; l'ame peut compter qu'elle sera sûrement avertie par eux des embûches qu'on lui tend, les sens veillent sans cesse, & sont toujours prêts à corriger l'erreur les uns des autres. Mais comme l'ame depend à son tour des organes qui la servent, si tous les sens sont eux-mêmes trompés, le moyen d'empêcher le *sensorium commune* de participer à une erreur aussi générale ?

§. V.

Raisons anatomiques de la diversité des sensations.

Quand même tous les nerfs se ressembleroient, les sensations n'en seroient pas moins diverses : mais outre qu'il s'en faut de beaucoup que cela soit vrai, si ce n'est les nerfs optiques & acoustiques, c'est que les nerfs sont réellement separés dans le cerveau. 1°. L'origine de chaque nerf ne doit pas être fort éloignée de l'endroit où le scapel les

démontre, & ne peut plus les suivre, comme il paroît dans les nerfs auditifs & pathétiques. 2°. On voit clairement sans microscope, que les principes nerveux sont assez écartés; (cela se remarque sur-tout dans les nerfs olfactifs, optiques & auditifs, qui sont à une très-grande distance l'un de l'autre) & que les fibres nerveuses ne suivent pas les mêmes directions, comme le prouvent encore les nerfs que je viens de nommer. 3°. L'extrême mollesse de toutes ces fibres fait qu'elles se confondent aisément avec la moëlle : la 4e. & la 8e. paire peuvent ici servir d'exemple. 4°. Telle est la seule impénétrablité des corps, que les premiers filamens de tant de différens nerfs ne peuvent se réunir en un seul point. 5°. La diversité des sensations, telle que la chaleur, la douleur, le bruit, la couleur, l'odeur, qu'on éprouve à la fois; ces deux sentimens distincts à l'occasion du toucher d'un doigt de la main droite, & d'un doigt de la main gauche, à l'occasion même d'un seul petit corps rond, qu'on fait rouler sous un doigt sur lequel le doigt voisin est replié; tout prouve que chaque sens a son petit département particulier dans la moëlle du cerveau, & qu'ainsi le siege de l'ame est composé d'autant de parties, qu'il y a de sensations diverses qui y répondent. Or, qui pourroit les nombrer ? Et que de raisons pour multiplier & modifier le sentiment à l'infini ?

Le

Le tiſſu des enveloppes des nerfs, qui peut être plus ou moins ſolide, leur pulpe plus ou moins molle, leur ſituation plus ou moins lâche, leur diverſe conſtruction, à l'une & l'autre extremité, &c.

Il s'enſuit de ce que nous avons dit juſqu'à préſent, que chaque nerf differe l'un de l'autre à ſa naiſſance, & en conſéquence ne paroit porter à l'ame qu'une ſorte de ſenſations, ou d'idées. En effet, l'hiſtoire phyſiologique de tous lés ſens prouve que chaque nerf a un ſentiment relatif à ſa nature, & plus encore à celle de l'organe au travers duquel ſe modifient les impreſſions externes. Si l'organe eſt dioptrique, il donne l'idée de la lumiere & des couleurs; s'il eſt acouſtique, on entend, comme on l'a déjà dit, &c.

§. VI.

De la petiteſſe des idées.

Ces impreſſions des corps extérieurs ſont donc la vraie cauſe phyſique de toutes nos idées; mais que cette cauſe eſt extraordinairement petite! Lorſqu'on regarde le ciel au travers du plus petit trou, tout ce vaſte hémiſphere ſe peint au fond de l'œil,

ſon image eſt beaucoup plus petite que le trou par où elle a paſſé. Que ſeroit-ce donc d'une étoile de la 6e. grandeur, ou de la 6e. partie d'un globule ſanguin ? L'ame la voit cependant fort clairement avec un bon microſcope. Quelle cauſe infiniment exigue & par conſéquent quelle doit être l'exilité de nos ſenſations & de nos idées ? Et que cette exilité de ſenſations & d'idees paroit néceſſaire par rapport à l'immenſité de la mémoire ! Où loger en effet tant de connoiſſances, ſans le peu de place qu'il leur faut, & ſans l'étendue de la moëlle du cerveau & des divers lieux qu'elles habitent ?

§. VII.

Différents ſieges de l'ame.

Pour fixer, ou marquer avec préciſion, quels ſont ces divers territoires de nos idées, il faut encore recourir à l'anatomie, ſans laquelle on ne connoît rien du corps, & avec laquelle ſeule on peut lever la plupart des voiles qui dérobent l'ame à la curioſité de nos regards & de nos recherches.

Chaque nerf prend ſon origine de l'endroit;

où finit la derniere artériole de la ſubſtance corticale du cerveau; cette origine eſt donc, où commence viſiblement le filament médullaire, qui part de ce fin tuyau qu'on en voit naître & ſortir ſans microcoſpe. Tel eſt réellement le lieu d'où la plupart des nerfs ſemblent tirer leur origine, où ils ſe réuniſſent, & où l'être ſenſitif paroit réfugié. Les ſenſations & les mouvemens animaux peuvent-ils être raiſonnablement placés dans l'artere ? Ce tuyau eſt privé de ſentiment par lui-même, & il n'eſt changé par aucun effort de la volonté. Les ſenſations ne ſont point auſſi dans le nerf au-deſſous de ſa continuité avec la moëlle : les plaies & autres obſervations nous le perſuadent. Les mouvemens à leur tour n'ont point leur ſiege au-deſſous de la continuité du nerf avec l'artere, puiſque tout nerf ſe meut au gré de la volonté. Voilà donc le *ſenſorium* bien établi dans la moëlle, & cela juſqu'a l'origine même artérielle de cette ſubſtance médullaire. D'où il ſuit encore une fois que le ſiege de l'ame a plus d'étendue qu'on ne s'imagine; encore ſes limites ſeroient-elles peut-être trop bornées dans un homme, ſurtout très-ſavant, ſans l'immenſe petiteſſe ou exilité des idées dont nous avons parlé.

§. VIII.

De l'étendue de l'ame.

Si le ſiege de l'ame a une certaine étendue, ſi elle ſent en divers lieux du cerveau, ou, ce qui revient au même, ſi elle y a véritablement différents ſieges, il faut néceſſairement qu'elle ne ſoit pas elle-même inétendue, comme le prétend Deſcartes; car dans ſon ſyſtême, l'ame ne pourroit agir ſur le corps, & il ſeroit auſſi impoſſible d'expliquer l'union & l'action réciproque des deux ſubſtances, que cela eſt facile à ceux qui penſent qu'il n'eſt pas poſſible de concevoir aucun être ſans étendue. En effet, le corps & l'ame ſont deux natures entierement oppoſées, ſelon Deſcartes; le corps n'eſt capable que de mouvement, l'ame que de connoiſſance; donc il eſt impoſſible que l'ame agiſſe ſur le corps, ni le corps ſur l'ame. Que le corps ſe meuve, l'ame, qui n'eſt point ſujette aux mouvemens, n'en reſſentira aucune atteinte. Que l'ame penſe, le corps n'en reſſentira rien, puiſqu'il n'obéit qu'au mouvement.

N'eſt-ce pas dire avec Lucrèce, que l'ame n'étant pas matérielle, ne peut agir ſur le corps, ou qu'elle l'eſt effectivement, puiſqu'elle le touche & le remue

de tant de façons ? Ce qui ne peut convenir qu'à un corps (1).

Si petite & si imperceptible qu'on suppose l'étendue de l'ame, malgré les phénomenes qui semblent prouver le contraire, & qui démontreroient plutôt (2) plusieurs ames, qu'une ame sans étendue, il faut toujours qu'elle en ait une, quelle qu'elle soit, puisqu'elle touche immédiatement cette autre étendue énorme du corps, comme on conçoit que le globe du monde seroit touché par toute la surface du plus petit grain de sable qui seroit placé sur son sommet. L'étendue de l'ame forme donc en quelque sorte le corps de cet être sensible & actif; & à cause de l'intimité de sa liaison, qui est telle, qu'on croiroit que les deux substances individuellement attachées & jointes ensemble, elles ne sont qu'un seul tout. Aristote (3) dit « qu'il n'y a point d'ame » sans corps, & que l'ame n'est point un corps. »

---

(1) *Tangere nec tangi, nisi corpus, nulla potest res.*

(2) Quelques anciens philosophes les ont admises, pour expliquer les différentes contradictions dans lesquelles l'ame se surprend elle-même, telles que, par exemple, les pleurs d'une femme qui seroit bien fâchée de voir ressusciter son mari, & *vice versâ*.

(1) *De animâ text.* 26, c. 2.

A dire vrai, quoique l'ame agiſſe ſur le corps & ſe determine ſans doute par une activité qui lui eſt propre, cependant je ne ſais ſi elle eſt jamais active, avant que d'avoir été paſſive; car il ſemble que l'ame, pour agir, ait beſoin de recevoir les impreſſions des eſprits, modifiés par les facultés corporelles. C'eſt ce qui a peut-être fait dire à pluſieurs, que l'ame dépend tellement du tempérament & de la diſpoſition des organes, qu'elle ſe perfectionne & s'embellit avec eux.

Vous voyez que pour expliquer l'union de l'ame au corps, il n'eſt pas beſoin de tant ſe mettre l'eſprit à la torture, tel que l'ont fait ces grands génies, Ariſtote, Platon, Deſcartes, Mallebranche, Léibnitz, Staal, & qu'il ſuffit d'aller rondement ſon droit chemin, & de ne pas regarder derriere ou de côté, lorſque la vérité eſt devant ſoi. Mais il y a des gens qui ont tant de préjugés, qu'ils ne ſe baiſſeroient ſeulement pas pour ramaſſer la vérité, s'ils la rencontroient où ils ne veulent pas qu'elle ſoit.

Vous concevez enfin qu'après tout ce qui a été dit ſur la diverſe origine des nerfs & les différents ſieges de l'ame, il ſe peut bien faire qu'il y ait quelque choſe de vrai dans toutes les opinions des auteurs à ce ſujet, quelque oppoſées qu'elles paroiſſent: & puiſque les maladies du cerveau, ſelon l'endroit qu'elles attaquent, ſuppriment tantôt un ſens,

tantôt un autre, ceux qui mettent le siege de l'ame dans les *nates*, ou les *testes*, ont-ils plus de tort que ceux qui voudroient la cantonner dans le *centre ovale*, dans le *corps calleux*, ou même dans la *glande pineale?* Nous pourrons donc appliquer à toute la moëlle du cerveau, ce que Virgile dit (1) de tout le corps, où il prétend avec les Stoïciens que l'ame est répandue.

En effet, où est votre ame, lorsque votre odorat lui communique des odeurs qui lui plaisent ou la chagrinent, si ce n'est dans ces couches d'où les nerfs olfactifs tirent leur origine? Où est-elle, lorsqu'elle apperçoit avec plaisir un beau ciel, une belle perspective, si elle n'est dans les couches optiques? Pour entendre, il faut qu'elle soit placée à la naissance du nerf auditif, &c. Tout prouve donc que ce timbre auquel nous avons comparé l'ame, pour en donner une idée sensible, se trouve en plusieurs endroits du cerveau, puisqu'il est réellement frappé à plusieurs portes Mais je ne prétends pas dire pour cela qu'il y ait plusieurs ames, une seule suffit sans doute avec l'étendue de ce siege médullaire que nous avons été forcés par l'expé-

(1) ..... Totos diffusa per artus
Mens agitat molem, & magno se corpore miscet.

Virgil. Æneid. lib. 6.

rience de lui accorder; elle suffit, dis-je, pour agir, sentir & penser, autant qu'il lui est permis par les organes.

§. IX.

Que l'être sensitif est par conséquent matériel.

Mais quels doutes s'élevent dans mon ame, & que notre entendement est foible & borné! Mon ame montre constamment, non la pensée qui lui est accidentelle, quoiqu'en disent les Cartésiens, mais de l'activité & de la sensibilité. Voilà deux propriétés inconteſtables, reconnues par tous les philosophes qui ne se sont point laissé aveugler par l'esprit systématique, le plus dangereux des esprits. Or, dit-on, toutes propriétés suppoſent un sujet qui en soit la base, qui existe par lui-même, & auquel appartiennent de droit ces mêmes propriétés. Donc, conclut-on, l'ame est un être séparé du corps, une espece de *monade spirituelle*, une *forme subsistante*, comme parlent les adroits & prudents scholastiques; c'est-à-dire, une substance dont la vie ne dépend pas de celle du corps. On ne peut mieux raisonner sans doute; mais le sujet de ces propriétés, pourquoi voulez-vous que je l'imagine d'une nature absolument distincte du corps, tandis que je vois clairement que c'est

l'organisation même de la moëlle aux premiers commencements de sa naissance (c'est-à-dire, à la fin du *cortex*) qui exerce si librement dans l'état sain toutes ces propriétés ? Car c'est une foule d'observations & d'expériences certaines, qui me prouvent ce que j'avance, au lieu que ceux qui disent le contraire peuvent nous etaler beaucoup de metaphysique, sans nous donner une seule idée. Mais seroient-ce donc des fibres médullaires qui formeroient l'ame ? Et comment concevoir que la matiere puisse sentir & penser ? J'avoue que je ne le conçois pas ; mais, outre qu'il est impie de borner la toute-puissance du créateur, en soutenant qu'il n'a pu faire penser la matiere, lui qui d'un mot a fait la lumiere, dois-je dépouiller un être des propriétés qui frappent mes sens, parce que l'essence de cet être m'est inconnue ? Je ne vois que matiere dans le cerveau ; qu'étendue, comme on l'a prouvé, dans sa partie sensitive : vivant, sain, bien organisé, ce viscere contient à l'origine des nerfs un principe actif répandu dans la substance médullaire ; je vois ce principe qui sent & pense, se déranger, s'endormir, s'éteindre avec le corps. Que dis-je ! l'ame dort la premiere, son feu s'éteint à mesure que les fibres, dont elle paroît faite, s'affoiblissent & tombent les unes sur les autres. Si tout s'explique par ce que l'anatomie & la physiologie me découvrent dans la moëlle, qu'ai-je besoin de

forger un être idéal ? Si je confonds l'ame avec les organes corporels, c'eſt donc que tous les phénomenes m'y déterminent, & que d'ailleurs dieu n'a donné à mon ame aucune idée d'elle-même, mais ſeulement aſſez de diſcernement & de bonne foi pour ſe reconnoître dans quelque miroir que ce ſoit, & ne pas rougir d'être née dans la fange. Si elle eſt vertueuſe & ornée de mille belles connoiſſances, elle eſt aſſez noble, aſſez recommandable.

Nous remettons à expoſer les phénomenes dont je viens de parler, lorſque nous ferons voir le peu d'empire de l'ame ſur le corps, & combien la volonté lui eſt aſſervie. Mais l'ordre des matieres que je traite, exige que la mémoire ſuccede aux ſenſations, qui m'ont mené beaucoup plus loin que je ne penſois.

§. X.

De la mémoire.

Tout jugement eſt la comparaiſon de deux idées que l'ame fait diſtinguer l'une de l'autre. Mais comme dans le même inſtant elle ne peut contempler qu'une ſeule idée; je n'ai point de mémoire, lorſque je vais comparer la ſeconde idée, je ne retrouve plus la premiere. Ainſi, (c'eſt une réparation

d'honneur à la mémoire trop en décri) point de mémoire, point de jugement. Ni la parole, ni la connoiſſance des choſes, ni le ſentiment interne de notre propre exiſtence, ne peuvent demeurer certainement en nous ſans mémoire. A-t-on oublié qu'on a ſu? Il ſemble qu'on ne faſſe que ſortir du néant; on ne ſait point avoir déjà exiſté, & que l'on continuera d'être encore quelque temps. *Wepfer* parle d'un malade qui avoit perdu les idées même des choſes, & n'avoit plus d'exactes perceptions: il prenoit le manche pour le dedans de la cuiller. Il en cite un autre qui ne pouvoit jamais finir ſa phraſe, parce qu'avant d'avoir fini, il en avoit oublié le commencement; & il donne l'hiſtoire d'un troiſieme, qui faute de mémoire ne pouvoit plus épeler, ni lire. La Motte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'uſage de former des ſons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'eſt pas rare de voir les malades ignorer la faim & la ſoif; *Bonnet* en cite une foule d'exemples. Enfin un homme qui perdroit toute mémoire, ſeroit un atôme penſant, ſi on peut penſer ſans elle; inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rappelleroit rien.

La cauſe de la mémoire eſt tout-à-fait mécanique, comme elle-même; elle paroît dépendre de ce que les impreſſions corporelles du cerveau, qui ſont les traces d'idées qui ſe ſuivent, ſont voiſines;

& que l'ame ne peut faire la découverte d'une trace, ou d'une idée, ſans rappeler les autres qui avoient coutume d'aller enſemble. Cela eſt très-vrai de ce qu'on a appris dans la jeuneſſe. Si l'on ne ſe ſouvient pas d'abord de ce qu'on cherche, un vers, un ſeul mot le fait retrouver. Ce phénomene démontre que les idées ont des territoires ſéparés, mais avec quelque ordre. Car pour qu'un nouveau mouvement, par exemple, le commencement d'un vers, un ſon qui frappe les oreilles, communique ſur-le-champ ſon impreſſion à la partie du cerveau, qui eſt analogue à celle où ſe trouve le premier veſtige de ce qu'on cherche, c'eſt-à-dire, cette autre partie de la moëlle où eſt cachée la mémoire, ou la trace des vers ſuivants, & y repréſente à l'ame la ſuite de la premiere idée, ou des premiers mots, il eſt néceſſaire que de nouvelles idées ſoient portées par une loi conſtante au même lieu, dans lequel avoient été autrefois gravées d'autres idées de même nature que celles-là. En effet, ſi cela ſe faiſoit autrement, l'arbre au pied duquel on a été volé, ne donneroit pas plus ſûrement l'idée d'un voleur, que quelqu'autre objet. Ce qui confirme la même vérité, c'eſt que certaines affections du cerveau détruiſent tel ou tel ſens, ſans toucher aux autres. Le chirurgien que j'ai cité, a vu un homme qui perdit le tact d'un coup à la tête. *Hildanus* parle d'un homme qu'une commotion de cerveau rendit

aveugle. J'ai vu une dame, qui, guérie d'une apoplexie, fut plus d'un an à recouvrer ſa mémoire; il lui fallut revenir à l'*a*, *b*, *c*, de ſes premieres connoiſſances, qui s'augmentoient & s'élevoient en quelque ſorte avec les fibres affaiſſées du cerveau, qui n'avoient fait, par leur *collabeſcence*, qu'arrêter & intercepter les idées. Le P. Mabillon étoit fort borné; une maladie fit éclore en lui beaucoup d'eſprit, de pénétration, & d'aptitude pour les ſciences. Voilà une de ces heureuſes maladies, contre leſquelles bien des gens pourroient troquer leur ſanté, & ils feroient un marché d'or. Les aveugles ont aſſez communément beaucoup de mémoire : tous les corps qui les environnent ont perdu les moyens de les diſtraire; l'attention, la réflexion leur coûte peu; de-là on peut enviſager long-temps & fixément chaque face d'un objet, la préſence des idées eſt plus ſtable & moins fugitive. M. de la Motte, de l'académie françoiſe, dicta tout de ſuite ſa tragédie d'*Inès de Caſtro*. Quelle étendue de mémoire d'avoir 2000 vers préſents, & qui défilent tous avec ordre devant l'ame, au gré de la volonté! Comment ſe peut-il faire qu'il n'y ait rien d'embrouillé dans cette eſpece de chaos! On a dit bien plus de Paſcal; on raconte qu'il n'avoit jamais oublié ce qu'il avoit appris. On penſe au reſte, & avec aſſez de raiſon, puiſque c'eſt un fait, que ceux qui ont beaucoup de mé-

moire, ne ſont pas ordinairement plus ſuſpects de jugement, que les médecins de religion, parce que la moëlle du cerveau eſt ſi pleine d'anciennes idées, que les nouvelles ont peine à y trouver une place diſtincte : j'entends ces idées *meres*, ſi on me permet cette expreſſion, qui peuvent juger les autres, en les comparant, & en déduiſant avec juſteſſe une troiſieme idée de la combinaiſon des deux premieres. Mais qui eut plus de jugement, d'eſprit & de mémoire, que les deux hommes illuſtres que je viens de nommer ?

Nous pouvons conclure de tout ce qui a été dit au ſujet de la mémoire, que c'eſt une faculté de l'ame qui conſiſte dans les modifications permanentes du mouvement des eſprits animaux, excités par les impreſſions des objets qui ont agi vivement, ou très-ſouvent ſur les ſens : en ſorte que ces modifications rappelent à l'ame les mêmes ſenſations avec les mêmes circonſtances de lieu, de temps, &c. qui les ont accompagnées, au moment qu'elle les a reçues par les organes qui ſentent.

Lorſqu'on ſent qu'on a eu autrefois une idée ſemblable à celle qui paſſe actuellement par la tête, cette ſenſation s'appelle donc *mémoire* : & cette même idée, ſoit que la volonté y conſente, ſoit qu'elle n'y conſente pas, ſe réveille néceſſairement à l'occaſion d'une diſpoſition dans le cerveau,

ou d'une cauſe interne, ſemblable à celle qui l'avoit fait naître auparavant, ou d'une autre idée qui a quelque affinité avec elle.

§. XI.

De l'imagination.

L'imagination confond les diverſes ſenſations incomplettes que la mémoire rappele à l'ame, & en forme des images, ou des tableaux qui lui repreſentent des objets différens, ſoit pour les circonſtances, ſoit pour les accompagnemens, ou pour la variété des combinaiſons; j'entends des objets différens des exactes ſenſations reçues autrefois par les ſens.

Mais pour parler de l'imagination avec plus de clarté, nous la définirons une perception d'une idée produite par des cauſes internes, & ſemblables à quelqu'une des idées que les cauſes externes avoient coutume de faire naître. Ainſi lorſque des cauſes matérielles, cachées dans quelque partie du corps que ce ſoit, affectent les nerfs, les eſprits, le cerveau, de la même maniere que les cauſes corporelles externes, & en conſequence excitent les mêmes idées, on a ce qu'on appelle de *l'imagination*. En effet lorſqu'il nait dans le cerveau une diſpoſition phyſique, parfaitement ſemblable à

celle que produit quelque cauſe externe, il doit ſe former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cauſe preſente au dehors: c'eſt pourquoi les objets de l'imagination ſont appellés fantômes, ou ſpectres, φαντασματα.

Les ſens internes occaſionnent donc comme les externes, des changemens de penſées; ils ne different les uns des autres, ni par la façon dont on penſe, qui eſt toujours la même pour tout le monde, ni par le changement qui ſe fait dans le *ſenſorium*, mais par la ſeule abſence d'objets externes. Il eſt peu ſurprenant que les cauſes internes puiſſent imiter les cauſes exterieures, comme on le voit en ſe preſſant l'œil (ce qui change ſi ſingulierement la viſion) dans les ſonges, dans les imaginations vives, dans le délire, &c.

L'imagination dans un homme ſain eſt plus foible que la perception des ſenſations externes; & à dire vrai, elle ne donne point de vraie perception. J'ai beau imaginer en paſſant la nuit ſur le Pont-neuf, la magnifique perſpective des lanternes allumées, je n'en ai la perception que lorſque mes yeux en ſont frappés. Lorſque je penſe à l'opéra, à la comédie, à l'amour, qu'il s'en faut que j'éprouve les ſenſations de ceux qu'enchante là le Maure, ou qui pleurent avec Mérope, ou qui ſont dans les bras de leurs maîtreſſes! Mais dans

dans ceux qui rêvent, ou qui ſont en délire, l'imagination donne de vraies perceptions; ce qui prouve clairement qu'elle ne differe point dans ſa nature même, ni dans ſes effets ſur le *ſenſorium*, quoique la multiplicité des idées, & la rapidité avec laquelle elles ſe ſuivent, affoibliſſent les anciennes idées retenues dans le cerveau, où les nouvelles prennent plus d'empire : & cela eſt vrai de toutes les impreſſions nouvelles des corps ſur le nôtre.

L'imagination eſt vraie ou fauſſe, foible ou forte. L'imagination vraie repréſente les objets dans un état naturel, au lieu que dans l'imagination fauſſe, l'ame les voit autrement qu'ils ne ſont. Tantôt elle reconnoît cette illuſion; & alors ce n'eſt qu'un vertige, comme celui de Paſcal, qui avoit tellement épuiſé par l'étude les eſprits de ſon cerveau, qu'il imaginoit voir du côté gauche un précipice de feu dont il ſe faiſoit toujours garantir par des chaiſes, ou par toute autre eſpece de rempart, qui pût l'empêcher de voir ce gouffre phantaſtique effrayant, que ce grand homme connoiſſoit bien pour tel. Tantôt l'ame participant à l'erreur générale de tous les ſens externes & internes, croit que les objets ſont réellement ſemblables aux phantômes produits dans l'imagination; & alors c'eſt un vrai délire.

L'imagination foible eſt celle qui eſt auſſi lége-

rement affectée par les dispositions des sens internes, que par l'impression des externes ; tandis que ceux qui ont une imagination forte, sont vivement affectés & remués par les moindres causes ; & on peut dire que ceux-là ont été favorisés de la nature, puisque pour travailler avec succès aux ouvrages de génie & de sentiment, il faut une certaine force dans les esprits, qui puisse graver vivement & profondément dans le cerveau les idées que l'imagination a faites, & les passions qu'elle veut peindre. *Corneille* avoit les organes doués sans doute d'une force bien supérieure en ce genre ; son théatre est l'école de la grandeur d'ame, comme le remarque M. *de Voltaire*. Cette force se manifeste encore dans *Lucrece* même, ce grand poëte, quoique le plus souvent sans harmonie. Pour être grand poëte, il faut de grandes passions.

Quand quelque idée se réveille dans le cerveau avec autant de force, que lorsqu'elle y a été gravée pour la premiere fois, & cela par un effet de la mémoire & d'une imagination vive, on croit voir au dehors l'objet connu de cette pensée. Une cause présente, interne, forte, jointe à une mémoire vive, jette les plus sages dans cette erreur, qui est si familiere à ce *délire sans fievre* des mélancoliques. Mais si la volonté se met de la partie, si les sentimens qui en résultent dans l'ame,

l'irritent, alors on eſt, à proprement parler, en fureur.

Les Maniaques occupés toujours du même objet, s'en ſont ſi bien fixé l'idée dans l'eſprit, que l'ame s'y fait & y donne ſon conſentement. Pluſieurs ſe reſſemblent, en ce que, hors du point de leur folie, ils ſont d'un ſens droit & ſain : & s'ils ſe laiſſent ſéduire par l'objet même de leur erreur, ce n'eſt qu'en conſéquence d'une fauſſe hypotheſe, qui les écarte d'autant plus de la raiſon, qu'ils ſont plus conſéquents ordinairement. *Michel Montagne* a un chapitre ſur l'imagination, qui eſt fort curieux : il fait voir que le plus ſage a un objet de délire, &, comme on dit, ſa folie. C'eſt une choſe bien ſinguliere & bien humiliante pour l'homme, de voir que tel génie ſublime, dont les ouvrages ſont l'admiration de l'Europe, n'a qu'à s'attacher trop long-temps à une idée ſi extravagante, ſi indigne de lui qu'elle puiſſe être, il l'adoptera, juſqu'à ne vouloir jamais s'en départir; plus il verra & touchera, par exemple, ſa cuiſſe & ſon nez, plus il ſera convaincu que l'une eſt de paille, & l'autre de verre ; & auſſi clairement convaincu qu'il l'eſt du contraire, dès que l'ame a perdu de vue ſon objet, & que la raiſon a repris ſes droits. C'eſt ce qu'on voit dans la manie.

Cette maladie de l'eſprit dépend de cauſes corporelles connues; & ſi on a tant de peine à la guérir,

c'eſt que ces malades ne croient point l'être, & ne veulent point entendre dire qu'ils le ſont ; de ſorte que ſi un médecin n'a pas plus d'eſprit que de gravité, ou de galénique, ſes raiſonnemens gauches & mal-adroits les irritent & augmentent leur manie. L'ame n'eſt livrée qu'à une forte impreſſion dominante, qui ſeule l'occupe toute entiere, comme dans l'amour le plus violent, qui eſt une ſorte de manie. Que ſert donc alors de s'opiniâtrer à parler raiſon à un homme qui n'en a plus ? *Quid vota furentem, quid delubra juvant ?* Tout le fin, tout le myſtere de l'art, eſt de tâcher d'exciter dans le cerveau une idée plus forte, qui aboliſſe l'idée ridicule qui occupe l'ame : car par-là on rétablit le jugement & la raiſon, avec l'égale diſtribution du ſang & des eſprits.

§. XII.

Des paſſions.

Les paſſions ſont des modifications habituelles des eſprits animaux, leſquelles fourniſſent preſque continuellement à l'ame des ſenſations agréables ou déſagréables, qui lui inſpirent du deſir ou de l'averſion pour les objets qui ont fait naître dans le mouvement de ces eſprits les modifications

accoutumées. Delà naiſſent l'amour, la haine, la crainte, l'audace, la pitié, la férocité, la colere, la douceur, tel ou tel penchant à certaines voluptés. Ainſi il eſt évident que les paſſions ne doivent pas ſe confondre avec les autres facultés récordatives, telles que la mémoire & l'imagination, dont elles ſe diſtinguent par l'impreſſion agréable ou déſagréable des ſenſations de l'ame : au lieu que les autres agens de notre réminiſcence ne ſont conſidérés qu'autant qu'ils rappelent ſimplement les ſenſations, telles qu'on les a reçues, ſans avoi égard à la peine, ou au plaiſir qui peut les accompagner.

Telle eſt l'aſſociation des idées dans ce dernier cas, que les idées externes ne ſe repréſentent point telles qu'elles ſont au dehors, mais jointes avec certains mouvemens qui troublent le *ſenſorium* : & dans le premier cas, l'imagination fortement frappée, loin de retenir toutes les notions, admet à peine une ſeule notion ſimple d'une idée complette, ou plutôt ne voit que ſon objet fixe interne.

Mais entrons dans un plus grand détail des paſſions. Lorſque l'ame apperçoit les idées qui lui viennent par les ſens, elles produiſent par cette même repréſentation de l'objet, des ſentimens de joie ou de triſteſſe; ou elles n'excitent ni les uns ni les autres ; celles-ci ſe nomment *indifférentes* :

au lieu que les premieres font aimer, ou haïr l'objet qui les fait naître par ſon action.

Si la volonté qui réſulte de l'idée tracée dans le cerveau, ſe plaît à contempler, à conſerver cette idée; comme lorſqu'on penſe à une jolie femme, à certaine réuſſite, &c. c'eſt ce qu'on nomme *joie*, *volupté*, *plaiſir*. Quand la volonté déſagréablement affectée, ſouffre d'avoir une idée, & la voudroit loin d'elle, il en réſulte de la triſteſſe. L'amour & la haine ſont deux paſſions deſquelles dépendent toutes les autres. L'amour d'un objet préſent me réjouit; l'amour d'un objet paſſé eſt un agréable ſouvenir; l'amour d'un objet futur eſt ce qu'on nomme *déſir*, ou *eſpoir*, lorſqu'on déſire, ou qu'on eſpere en jouir. Un mal préſent excite de la triſteſſe, ou de la haine; un mal paſſé donne une réminiſcence fâcheuſe; la crainte vient d'un mal futur. Les autres affections de l'ame ſont divers dégrés d'amour, ou de haine. Mais ſi ces affections ſont fortes, qu'elles impriment des traces ſi profondes dans le cerveau, que toute notre économie en ſoit bouleverſée, & ne connoiſſe plus les loix de la raiſon; alors cet état violent ſe nomme *paſſion*, qui nous entraîne vers ſon objet, malgré notre ame. Les idées qui n'excitent ni joie, ni triſteſſe, ſont appelées indifferentes, comme on vient de le dire: telle eſt l'idée de l'air, d'une pierre, d'un cercle, d'une maiſon, &c. Mais

excepté ces idées-là, toutes les autres tiennent à l'amour, ou à la haine, & dans l'homme tout respire la passion. Chaque âge a les siennes. On souhaite naturellement ce qui convient à l'état actuel du corps. La jeunesse forte & vigoureuse aime la guerre, les plaisirs de l'amour, & tous les genres de volupté; l'impotente vieillesse, au lieu d'être belliqueuse, est timide; avare, au lieu d'aimer la dépense; la hardiesse est témérité à ses yeux, & la jouissance est un crime, parce qu'elle n'est plus faite pour elle. On observe les mêmes appétits & la même conduite dans les brutes, qui sont comme nous, gais, folâtres, amoureux dans le jeune âge, & s'engourdissent ensuite peu-à-peu pour tous les plaisirs. A l'occasion de cet état de l'ame qui fait aimer ou haïr, il se fait dans le corps des mouvemens musculaires, par le moyen desquels nous pouvons nous unir, ou de corps, ou de pensée, à l'objet de notre plaisir, & écarter celui dont la présence nous révolte.

Parmi les affections de l'ame, les unes se font avec conscience, ou sentiment intérieur; & les autres sans ce sentiment. Les affections du premier genre appartiennent à cette loi, par laquelle le corps obéit à la volonté; il n'importe de chercher comment cela s'opere. Pour expliquer ces suites, ou effets des passions, il suffit d'avoir recours à quelque accélération ou retardement dans le mou-

vement du suc nerveux, qui paroît se faire dans le principe du nerf. Celles du second genre sont plus cachées; & les mouvemens qu'elles excitent n'ont pas encore été bien exposés. Dans une très-vive joie, il se fait une grande dilatation du cœur: le pouls s'éleve, le cœur palpite, jusqu'à faire entendre quelquefois ses palpitations, & il se fait aussi quelquefois une si grande transpiration, qu'il s'ensuit souvent la défaillance, & même la mort subite. La colere augmente tous les mouvemens, & conséquemment la circulation du sang; ce qui fait que le corps devient chaud, rouge, tremblant, tout-à-coup prêt à déposer quelques sécrétions qui l'irritent, & sujet aux hémorragies. Delà ces fréquentes apoplexies, ces diarrhées, ces cicatrices r'ouvertes, ces inflammations, ces icteres, cette augmentation de transpiration. La terreur, cette passion, qui, en ébranlant toute la machine, la met, pour ainsi-dire, en garde pour sa propre défense, fait à-peu-près les mêmes effets que la colere; elle ouvre les arteres, guérit quelquefois subitement les paralysies, la létargie, la goutte, arrache un malade aux portes de la mort, produit l'apoplexie, fait mourir de mort subite, & cause enfin les plus terribles effets. Une crainte médiocre diminue tous les mouvemens, produit le froid, arrête la transpiration, dispose le corps à recevoir les miasmes contagieux, produit la pâleur, l'horreur,

la foibleſſe, le relâchement des ſpincters, &c. Le chagrin produit les mêmes accidens, mais moins forts, & principalement retarde tous les mouvemens vitaux & animaux. Cependant un grand chagrin a quelquefois fait tout-à-coup périr. Si vous rapportez tous ces effets à leurs cauſes, vous trouverez que les nerfs doivent néceſſairement agir ſur le ſang; enſorte que ſon cours réglé par celui des eſprits, s'augmente, ou ſe retarde avec lui. Les nerfs qui tiennent les arteres, comme dans des filets, paroiſſent donc, dans la colere & la joie, exciter la circulation du ſang artériel, en animant le reſſort des arteres: dans la crainte & le chagrin, paſſion qui ſemble diminutive de la crainte, (au moins pour ſes effets) les arteres reſſerrées, étranglées, ont peine à faire couler leur ſang. Or où ne trouve-t-on pas ces filets nerveux? Ils ſont à la carotide interne, à l'artere temporale, à la grande méningienne, à la vertébrale, à la ſouclaviere, à la racine de la ſouclaviere droite, & de la carotide, au tronc de l'aorte, aux arteres brachiales, à la céliaque, à la méſentérique, à celles qui ſortent du baſſin; & par-tout ils ſont bien capables de produire ces effets. La pudeur, qui eſt une eſpece de crainte, reſſerre la veine temporale, où elle eſt environnée de branches de la *portion dure*, & retient le ſang au viſage. N'eſt-ce pas auſſi par l'action des nerfs que ſe fait l'érection, effet qui

dépend si visiblement de l'arrêt du sang ? N'est-il pas certain que l'imagination seule procure cet état aux eunuques mêmes ? Que cette seule cause produit l'éjaculation, non-seulement la nuit, mais quelquefois le jour même ? Que l'impuissance dépend souvent des défauts de l'imagination, comme de sa trop grande ardeur, ou de son extrême tranquillité, ou de ses différentes maladies, comme on en lit des exemples dans *Venette* & *Montagne* ? Il n'est pas jusqu'à l'excès de la pudeur, d'une certaine retenue, ou timidité, dont on se corrige bien vîte à l'école des femmes galantes, qui ne mette souvent l'homme le plus amoureux dans une incapacité de les satisfaire. Voilà à la fois la théorie de l'amour, & celle de toutes les autres passions ; l'une vient merveilleusement à l'appui des autres. Il est évident que les nerfs jouent ici le plus grand rôle, & qu'ils sont le principal ressort des passions. Quoique nous ne connoissions point les passions par leurs causes, les lumieres, que le mécanisme des mouvemens des corps animés a répandues de nos jours, nous permettent donc du moins de les expliquer toutes assez clairement par leurs effets : & dès qu'on sait, par exemple, que le chagrin resserre les diametres des tuyaux, quoiqu'on ignore quelle est la premiere cause qui fait que les nerfs se contractent autour d'eux, comme pour les étrangler ; tous les effets qui s'ensuivent, de mélancolie, d'atrabile & de

manie, ſont faciles à concevoir ; l'imagination affectée d'une idée forte, d'une paſſion violente, influe ſur le corps & le temperament; & réciproquement les maladies du corps attaquent l'imagination & l'eſprit. La mélancolie priſe dans le ſens des médecins, une fois formée, & devenue bien atrabilaire dans le corps de la perſonne la plus gaie, la rendra donc néceſſairement des plus triſtes : & au lieu de ces plaiſirs qu'on aimoit tant, on n'aura plus de goût que pour la ſolitude.

CHAPITRE XI.

Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes ſenſitifs.

NOUS avons expliqué la mémoire, l'imagination & les paſſions ; facultés de l'ame qui dépendent viſiblement d'une ſimple diſpoſition du *ſenſorium*, laquelle n'eſt qu'un pur arrangement mécanique des parties qui forment la moëlle du cerveau. On a vu 1°. que la mémoire conſiſte en ce qu'une idée ſemblable à celle qu'on avoit eue autrefois, à l'occaſion de l'impreſſion d'un corps externe, ſe réveille & ſe repréſente à l'ame ; 2°. que ſi elle ſe réveille aſſez fortement, pour que la diſpoſition interne du cerveau enfante une idée très-forte ou très-vive, alors on a de ces imaginations fortes, dont quelques auteurs (1) font une claſſe, ou une eſpece particuliere ; & qui perſuadent très-fortement l'ame que la cauſe de cette idée exiſte hors du corps ; 3°. que l'imagination eſt de toutes les parties de l'ame, la plus difficile à régler, & celle qui ſe trouble & ſe dérange avec le plus de faci-

(1) Boerh. *Inſtit. mod. de ſenſ. intern.*

lité : delà vient que l'imagination en général nuit beaucoup plus au jugement, que la mémoire même, ſans laquelle l'ame ne peut combiner pluſieurs idées. On diroit que ce ſens froid, appelé commun, quoique ſi rare, s'éclipſe & ſe fond en quelque ſorte à la chaleur des mouvemens vifs & turbulens de la partie phantaſtique du cerveau ; 4°. enfin, j'ai fait voir combien de cauſes changent les idées même des choſes, combien il faut de ſages précautions pour éviter l'erreur qui ſéduit l'homme en certains cas malgré lui-même. Qu'il me ſoit permis d'ajouter que ces connoiſſances ſont abſolument néceſſaires aux médecins même, pour connoître, expliquer & guérir les diverſes affections du cerveau.

Paſſons à un nouveau genre de facultés corporelles qui ſe rapportent à l'ame ſenſitive. La mémoire, l'imagination, les paſſions ont formé la premiere claſſe : les inclinations, les appétits, l'inſtinct, la pénétration & la conception, vont compoſer la ſeconde.

§. I.

Des inclinations & des appétits.

Les inclinations ſont des diſpoſitions qui dépendent de la ſtructure particuliere des ſens, de la

solidité, de la molleſſe des nerfs qui ſe trouvent dans ces organes, ou plutôt qui les conſtituent, des divers dégrés de mobilité dans les eſprits, &c. C'eſt à cet état qu'on doit les penchans ou les dégoûts naturels, qu'on a pour différens objets qui viennent frapper les ſens.

Les appétits dépendent de certains organes, deſtinés à nous donner les ſenſations qui nous font déſirer la jouiſſance, ou l'uſage des choſes utiles à la conſervation de notre machine, & à la propagation de notre eſpece, appétit auſſi preſſant & qui reconnoît les mêmes principes, ou les mêmes cauſes, que la faim (1). Il eſt bon de ſavoir que les anciens ont auſſi placé dans cette même claſſe certaines diſpoſitions de nos organes qui nous donnent de la répugnance, & même de l'horreur, pour les choſes qui pourroient nous nuire. C'eſt pourquoi ils avoient diſtingué ces appétits en *concupiſcibles* & en *iraſcibles*; c'eſt-à-dire, en ceux qui nous font déſirer ce qui eſt bon ou ſalutaire, qui ne nous y font jamais penſer ſans plaiſir; & en ceux qui nous font penſer à ce qui nous eſt contraire, avec aſſez de peine & de répugnance pour le rebuter. Quand je dis nous, c'eſt qu'il faut, n'en déplaiſe à l'orgueil humain, que les hommes ſe confondent ici avec les animaux, puiſqu'il s'agit

(1) M. Senac. *Anat. d'Heiſt.* p. 514.

de facultés que la nature a données en commun aux uns ou aux autres.

§. II.

De l'inſtinct.

L'inſtinct conſiſte dans des diſpoſitions corporelles purement mécaniques, qui font agir les animaux ſans nulle délibération, indépendamment de toute expérience, & comme par une eſpece de néceſſité ; mais cependant, (ce qui eſt bien admirable) de la maniere qui leur convient le mieux pour la conſervation de leur être. D'où naiſſent la ſympathie que certains animaux ont les uns pour les autres, & quelquefois pour l'homme même, auquel il en eſt qui s'attachent tendrement toute leur vie ; l'antipathie ou averſion naturelle, les ruſes, le diſcernement, le choix indélibéré automatique, & pourtant sûr de leurs alimens, & même des plantes ſalutaires qui peuvent leur convenir dans leurs différentes maladies. Lorſque notre corps eſt affligé de quelque mal, qu'il ne fait ſes fonctions qu'avec peine, il eſt comme celui des animaux, machinalement déterminé à chercher les moyens d'y remédier, ſans cependant les connoître (1).

(1) Boerh. *Inſt. Mod.* § 4.

La raison ne peut concevoir comment se font des opérations en apparence aussi simples. Le docte médecin que je cite se contente de dire qu'elles se font en conséquence des loix auxquelles l'auteur de la nature a assujetti les corps animés, & que toutes les premieres causes dépendent immédiatement de ces loix. L'enfant nouveau né fait différentes fonctions, comme s'il s'y étoit exercé pendant toute la grossesse, sans connoître aucun des organes qui servent à ces fonctions; le papillon à peine formé fait jouer ses nouvelles aîles, vole & se balance parfaitement dans l'air; l'abeille qui vient de naître, ramasse du miel & de la cire; le perdreau à peine éclos, distingue le grain qui lui convient. Ces animaux n'ont point d'autre maître que l'instinct. Pour expliquer tous ces mouvemens & ces opérations, il est donc évident que *Stahl* a grand tort de prétexter l'adresse que donne l'habitude.

Il est certain, comme l'observe l'homme du monde le plus capable (1) d'arracher les secrets de la nature, qu'il y a dans les mouvemens des corps animés autre chose qu'une mécanique intelligible, je veux dire, « une certaine force qui appartient » aux plus petites parties dont l'animal est formé,

(1) M. de Maupertuis.

» qui

» qui eſt répandue dans chacune, & qui carac-
» tériſe non-ſeulement chaque eſpece d'animal,
» mais chaque animal de la même eſpece, en ce
» que chacun ſe meut, & ſent diverſement & à
» ſa maniere, tandis que tous appétent néceſſai-
» rement ce qui convient à la conſervation de leur
» être, & ont une averſion naturelle qui les garantit
» sûrement de ce qui pourroit leur nuire ».

Il eſt facile de juger que l'homme n'eſt point ici excepté. Oui, ſans doute, c'eſt cette forme propre à chaque corps, cette force innée dans chaque élément fibreux, dans chaque fibre vaſculeuſe, & toujours eſſentiellement différente en ſoi de ce qu'on nomme élaſticité, puiſque celle-ci eſt détruite, que l'autre ſubſiſte encore après la mort même, & ſe réveille par la moindre force mouvante; c'eſt cette cauſe, dis-je, qui fait que j'ai moins d'agilité qu'une puce, quoique je ſaute par la même mécanique; c'eſt par elle que, dans un faux-pas, mon corps ſe porte auſſi prompt qu'un éclair à contrebalancer ſa chûte, &c. Il eſt certain que l'ame & la volonté n'ont aucune part à toutes ces actions du corps, inconnues aux plus grands anatomiſtes; & la preuve en eſt, que l'ame ne peut avoir qu'une ſeule idée diſtincte à la fois. Or quel nombre infini de mouvemens divers lui faudroit-il prévoir d'un coup-d'œil, choiſir, combiner, ordonner avec la plus grande juſteſſe? Qui ſait combien il faut de muſcles

pour sauter ; comme les fléchisseurs doivent être relâchés, les extenseurs contractés, tantôt lentement, tantôt vîte; comment tel poids & non tel autre peut s'élever ? Qui connoît tout ce qu'il faut pour courir, franchir de grands espaces avec un corps d'une pesanteur énorme, pour planer dans les airs, pour s'y élever à perte de vue & traverser une immensité de pays ? Les muscles auroient-ils donc besoin du conseil d'un être qui n'en sait seulement pas le nom ; qui n'en connoît ni les attaques, ni les usages, pour se préparer à transporter sans risque & faire sauter toute la machine à laquelle ils sont attachés ? L'ame n'est point assez parfaite pour cela dans l'homme, comme dans l'animal ; il faudroit qu'elle eût infusé, cette science infinie géométrique, supposée par *Stahl*, tandis qu'elle ne connoît pas les muscles qui lui obéissent. Tout vient donc de la seule force de l'instinct, & la monarchie de l'ame n'est qu'une chimere. Il est mille mouvemens dans le corps, dont l'ame n'est pas même la cause conditionnelle. La même cause qui fait fuir ou approcher un corbeau à la présence de certains objets, ou lorsqu'il entend quelque bruit, veille aussi sans cesse, à son insçu, à la conservation de son être. Mais ce même corbeau, ces oiseaux de la grande espece qui parcourent les airs, ont le sentiment propre à leur instinct.

Concluons donc que chaque animal a son sen-

timent propre & ſa maniere de l'exprimer, & qu'elle eſt toujours conforme au plus droit ſens, à un inſtinct, à une mécanique qui peut paſſer toute intelligence, mais non les tromper: & confirmons cette concluſion par de nouvelles obſervations.

§. III.

Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes ſignes que nous.

Nous tâcherons de marquer avec préciſion en quoi conſiſtent les connoiſſances des animaux, & juſqu'où elles s'étendent; mais ſans entrer dans le détail trop rebattu de leurs opérations, fort agréables, ſans-doute, dans les ouvrages de certains philoſophes qui ont daigné plaire, (1) admirables dans le livre de la nature. Comme les animaux ont peu d'idées, ils ont auſſi peu de termes pour les exprimer. Ils apperçoivent comme nous, la diſtance, la grandeur, les odeurs, la plupart des *ſecondes qualités* (2), & s'en ſouviennent. Mais

(1) V. principalement le P. Bougeant, *Eſſ. Phil. ſur le lang. des bêtes.*

(2) Comme parle *Locke.*

outre qu'ils ont beaucoup moins d'idées, ils n'ont guere d'autres expreſſions que celles du langage affectif dont j'ai déjà parlé. Cette diſette vient-elle du vice des organes ? Non, puiſque les perroquets rediſent les mots qu'on leur apprend, ſans en ſavoir la ſignification, & qu'ils ne s'en ſervent jamais pour rendre leurs propres idées. Elle ne vient point auſſi du défaut d'idées, car ils apprennent à diſtinguer la diverſité des perſonnes, & même des voix, & nous répondent par des geſtes trop vrais, pour qu'ils n'expriment pas leur volonté.

Quelle différence y a-t-il donc en notre faculté de diſcourir, & celle des bêtes ? La leur ſe fait entendre, quoique muette, ce ſont d'excellents pantomimes ; la nôtre eſt *verbeuſe*, nous ſommes ſouvent de vrais babillards.

Voilà des idées & des ſignes d'idées qu'on ne peut refuſer aux bêtes, ſans choquer le ſens commun. Ces ſignes ſont perpétuels, intelligibles à tout animal du meme genre, & même d'une eſpece différente, puiſqu'ils le ſont aux hommes même. Je ſais auſſi certainement, dit Lamy, (1) qu'un perroquet a de la connoiſſance, comme je ſais qu'un étranger en a ; les mêmes marques qui ſont

(1) Diſc. Anat. p. 226.

pour l'un, ſont pour l'autre : il faut avoir moins de bon ſens que les animaux, pour leur refuſer des connoiſſances.

Qu'on ne nous objecte pas que les ſignes du diſcernement des bêtes ſont arbitraires, & n'ont rien de commun avec leurs ſenſations : car tous les mots dont nous nous ſervons le ſont auſſi, & cependant ils agiſſent ſur nos idées, ils les dirigent, ils les changent. Les lettres qui ont été inventées plus tard que les mots, étant raſſemblées, forment les mots ; de ſorte qu'il nous eſt égal de lire des caracteres, ou d'entendre les mots qui en ſont faits, parce que l'uſage nous y a fait attacher les mêmes idées, antérieures aux unes & aux autres lettres, mots, idées ; tout eſt donc arbitraire dans l'homme, comme d'ans l'animal : mais il eſt évident, lorſqu'on jette les yeux ſur la maſſe du cerveau de l'homme, que ce viſcere peut contenir une multitude prodigieuſe d'idées, & par conſéquent exigent pour rendre ces idées, plus de ſignes que les animaux. C'eſt en cela préciſément que conſiſte toute la ſupériorité de l'homme.

Mais les hommes & même les femmes, ſe moquent-elles mieux les unes des autres, que ces oiſeaux qui rediſent les chanſons des autres oiſeaux, de maniere à leur donner un ridicule parfait ? Quelle différence y a-t-il entre l'enfant & le perroquet qu'on inſtruit ? ne rediſent-ils pas également

les ſons dont on frappe leurs oreilles, & cela avec tout auſſi peu d'intelligence l'un que l'autre. Admirable effet de l'union des ſens externes, avec les ſens internes ; de la connexion de la parole de l'un, avec l'ouie de l'autre, & d'un lien ſi intime entre la volonté & les mouvemens muſculeux, qu'ils s'exercent toujours au gré de l'animal, lorſque la ſtructure du corps le permet ! L'oiſeau qui entend chanter pour la premiere fois, reçoit l'idée du ſon ; déſormais il n'aura qu'à être attentif aux airs nouveaux, pour les redire (ſur-tout s'il les entend ſouvent) avec autant de facilité que nous prononçons un nouveau mot anglois. L'expérience (1) a même fait connoître qu'on peut apprendre à parler & à lire en peu de (2) temps à un ſourd de naiſſance, par conſéquent muet ; ce ſourd qui n'a que des yeux, n'a-t-il pas moins d'avantage, qu'une perruche qui a de fines oreilles ?

§. IV.

De la pénétration & de la conception.

Il nous reſte à expoſer deux autres facultés qui

---

(1) Voy. Amman, *de loquelâ*. p. 81 & 103.

(2) Deux mois, *Amman*. 31.

ſont des dépendances du même principe, je veux dire de la diſpoſition originaire & primitive des organes : ſavoir, la pénétration & la conception qui naiſſent de la perfection des facultés corporelles ſenſitives.

La *pénétration* eſt une heureuſe diſpoſition qu'on ne peut définir, dans la ſtructure intime des ſens & des nerfs, & dans le mouvement des eſprits. Elle pénetre l'ame de ſenſations ſi nettes, ſi exquiſes, qu'elles la mettent elles-mêmes en état de les diſtinguer promptement & exactement l'une de l'autre.

Ce qu'on appelle *conception*, ou *compréhenſion*, eſt une faculté dépendante des mêmes parties, par laquelle toutes les facultés dont j'ai parlé, peuvent donner à l'ame un grand nombre de ſenſations à la fois, & non moins claires & diſtinctes, en ſorte que l'ame embraſſe, pour ainſi dire, dans le même inſtant & ſans nulle confuſion, plus ou moins d'idées, ſuivant le degré d'excellence de cette faculté.

CHAPITRE XII.

Des affections de l'ame ſenſitive.

§. I.

Les ſenſations, le diſcernement & les connoiſſances.

NON-ſeulement l'ame ſenſitive a une exacte connoiſſance de ce qu'elle ſent, mais ſes ſentimens lui appartiennent préciſément, comme des modifications d'elle-meme. C'eſt en diſtinguant ces diverſes modifications qui la touchent, ou la remuent diverſement, qu'elle voit & diſcerne les différents objets qui les lui occaſionnent, & ce diſcernement, lorſqu'il eſt net, & pour ainſi dire, ſans nuages, lui donne des connoiſſances exactes, claires, évidentes.

Mais les ſenſations de notre ame ont deux faces qu'il faut enviſager : ou elles ſont purement ſpéculatives, & lorſqu'elles éclairent l'eſprit, on leur donne le nom de connoiſſances; ou elles portent à l'ame des affections agréables ou déſagréables, & c'eſt alors qu'elles ſont le plaiſir ou le bonheur, la peine ou le malheur de notre être : en effet, nous ne jouiſſons très-certainement que des modi-

fications de nous-mêmes ; & il eſt vrai de dire que l'ame réduite à la poſſeſſion d'elle-même, n'eſt qu'un être accidentel. La preuve de cela, c'eſt que l'ame ne ſe connoît point, & qu'elle eſt privée d'elle-meme lorſqu'elle eſt privée des ſenſations. Tout ſon bien-être & tout ſon mal-être ne réſident donc que dans les impreſſions agréables ou déſagréables qu'elle reçoit paſſivement ; c'eſt-à-dire, qu'elle n'eſt pas la maîtreſſe de ſe les procurer & de les choiſir à ſon gré, puiſqu'elles dépendent manifeſtement de cauſes qui lui ſont entierement étrangeres.

Il s'enſuit que le bonheur ne peut dépendre de la maniere de penſer, ou plutôt de ſentir ; car il eſt certain, & je ne crois pas que perſonne en diſconvienne, qu'on ne penſe & qu'on ne ſent pas comme on voudroit. Ceux-là donc qui cherchent le bonheur dans leurs réflexions, ou dans la recherche de la vérité qui nous fuit, le cherchent où il n'eſt pas. A dire vrai, le bonheur dépend de cauſes corporelles, telles que certaines diſpoſitions de corps naturelles, ou acquiſes, je veux dire, procurées par l'action de corps étrangers ſur le nôtre. Il y a des gens qui, grace à l'heureuſe conformation de leurs organes & à la modération de leurs déſirs, ſont heureux à peu de frais, ou du moins ſont le plus ſouvent tranquilles & contents de leur ſort, de maniere que ce n'eſt guere que

par accident qu'ils peuvent ſe ſurprendre dans un état malheureux. Il y en a d'autres (& malheureuſement c'eſt le plus grand nombre) à qui il faut ſans-ceſſe des plaiſirs nouveaux, tous plus piquants les uns que les autres ; mais ceux-là ne ſont heureux que par accident, comme celui que la muſique, le vin, ou l'opium réjouit ; & il n'arrive que trop fréquemment que le dégoût & le repentir ſuivent de près ce plaiſir charmant, qu'on regardoit comme le ſeul bien réel, comme le ſeul dieu digne de tous nos hommages & nos ſacrifices. L'homme n'eſt donc pas fait pour être parfaitement heureux. S'il l'eſt, c'eſt quelquefois ; le bonheur ſe préſente comme la vérité, par haſard, au moment qu'on s'y attend le moins. Cependant il faut ſe ſoumettre à la rigueur de ſon état, & ſe ſervir, s'il ſe peut, de toute la force de ſa raiſon, pour en ſoutenir le fardeau. Ces moyens ne procurent pas le bonheur, mais ils accoutument à s'en paſſer, &, comme on dit, à prendre patience, à faire de néceſſité, vertu. Ces courtes réflexions ſur le bonheur m'ont dégoûté de tant de traités du même ſujet, où le ſtyle eſt compté pour les choſes ; où l'eſprit tient lieu de bon ſens, où l'on éblouit par le preſtige d'une frivole éloquence, faute de raiſonnemens ſolides ; où enfin on ſe jette à corps perdu dans l'ambitieuſe métaphyſique, parce qu'on n'eſt pas phyſicien. La phyſique ſeule peut abréger

les difficultés, comme le remarque M. *de Fontenelle* (1). Mais ſans une connoiſſance parfaite des parties qui compoſent les corps animés, & des loix mécaniques auxquelles ces parties obéiſſent, pour faire leurs mouvemens divers, le moyen de débiter ſur le corps & l'ame, autre choſe que de vains paradoxes ou des ſyſtêmes frivoles, fruits d'une imagination déréglée, ou d'une faſtueuſe préſomption ! C'eſt cependant du ſein de cette ignorance qu'on voit ſortir tous ces petits philoſophes, grands conſtructeurs d'hypotheſes, ingénieux créateurs de ſonges bizarres & ſinguliers, qui ſans théorie, comme ſans expérience, croient ſeuls poſſéder la vraie philoſophie du corps humain. La nature ſe montreroit à leurs regards, qu'ils la méconnoîtroient, ſi elle n'étoit pas conforme à la maniere dont ils ont cru la concevoir. Flatteuſe & complaiſante imagination, n'eſt-ce donc point aſſez pour vous de ne chercher qu'à plaire, & d'être le plus parfait modele de coquetterie ? Faut-il que vous ayez une tendreſſe vraiment maternelle pour vos enfans les plus contrefaits & les plus inſenſés, & que contente de votre ſeule fecondité, vos productions ne paroiſſent ridicules ou extravagantes, qu'aux yeux d'autrui ? Oui, il eſt juſte que

(1) Digreſſions ſur les anciens & les modernes.

l'amour-propre qui fait les auteurs, & sur-tout les mauvais auteurs, les paye en secret des louanges que le public leur refuse, puisque cette espece de dédommagement qui soutient leur courage, peut les rendre meilleurs, & même excellents dans la suite.

§. II.

De la volonté.

Les sensations qui nous affectent, décident l'ame à vouloir, ou à ne pas vouloir, à aimer, ou à haïr ces sensations, selon le plaisir, ou la peine qu'elles nous causent; cet état de l'ame ainsi décidé par ses sensations, s'appelle *volonté.*

Mais il faut qu'on distingue ici la volonté de la liberté. Car on peut être agréablement, & en conséquence volontairement affecté par une sensation, sans être maître de la rejetter, ou de la recevoir. Tel est l'état agréable & volontaire, où se trouvent tous les animaux, & l'homme même, lorsqu'ils satisfont quelques-uns de ces besoins pressans, qui empêchoient Alexandre de croire qu'il fût un dieu, comme disoient ses flatteurs, puisqu'il avoit besoin de garderobe & de concubine.

Mais considérons un homme qui veut veiller, & à qui on donne de l'opium; il est invité au som-

meil par les ſenſations agréables que lui procure ce divin remede; & ſa volonté eſt tellement changée, que l'ame eſt forcément décidée à dormir. Comme les bêtes ne jouiſſent probablement que de ces *volitions*, il n'eſt pour elle ni bien, ni mal moral. L'opium aſſoupit donc l'ame avec le corps: à grande doſe, il rend furieux. Les cantharides intérieurement priſes, font naître la paſſion d'amour avec une aptitude à la ſatisfaire, qui ſouvent coûte bien cher. L'ame d'un homme mordu d'un chien enragé, enrage enfin elle-même. Le *pouſt*, drogue vénimeuſe, fort en uſage dans le Mogol, maigrit le corps, rend impuiſſant, & ôte peu-à-peu l'ame raiſonnable, pour ne lui ſubſtituer que l'ame, je ne dis pas ſenſitive, mais végétative. Toute l'hiſtoire des poiſons (1) prouve aſſez que ce qui a été dit des *philtres* amoureux des anciens, n'eſt pas ſi fabuleux, & que toutes les facultés de l'ame, juſqu'à la conſcience, ne ſont que des dépendances du corps. Il n'y a qu'à trop boire & manger pour ſe réduire à la condition des bêtes. Socrate enyvré ſe mit à danſer à la vue d'un excellent pantomime (2), & au lieu d'exemples de

(1) V. Mead. *de Venenis.*

(2) Les mouvemens ſe communiquent d'un homme

ſageſſe, ce précepteur de la patrie n'en donna plus que de luxure & de volupté. Dans les plus grands plaiſirs, il eſt impoſſible de penſer, on ne peut que ſentir. Dans les momens qui les ſuivent, & qui ne ſont pas eux-mêmes ſans volupté, l'ame ſe replie en quelque ſorte ſur les delices qu'elle vient de goûter, comme pour en jouir à plus longs traits; elle ſemble vouloir augmenter ſon plaiſir, en l'examinant: mais elle a tant ſenti, tant exiſté, qu'elle ne ſent & n'eſt preſque plus rien. Cependant l'accablement ou elle tombe lui eſt cher; elle n'en ſortiroit pas vîte ſans violence, parce que cette raviſſante convulſion des nerfs, qui a enyvré l'ame de ſi grands tranſports, doit durer encore quelque temps; ſemblable à ces vertiges, où l'on voit tourner les objets, long-temps après qu'ils ne tournent plus. Tel qui ſeroit bien fâché de faire tort (1) à ſa famille en rêve, n'a plus la même volonté, à l'occaſion d'un certain prurit, qui va, pour ainſi dire, chercher l'ame dans les bras du ſommeil, &

à un autre homme, les ſentimens ſe gagnent de même, & la converſation des gens d'eſprit en donne. Cela eſt facile à expliquer par ce qui a été dit, c. XI, § III.

(1) Le bon Leeuwenhoeck nous certifie que ſes obſervations *Hartſockeriennes* n'ont jamais été faites aux dépens de ſa famille.

l'avertir qu'il ne tient qu'à elle d'être heureuſe un petit moment : & ſi la nature, lorſqu'elle s'éveille, eſt prête à trahir ſa premiere volonté, alors une autre volonté nouvelle s'éleve dans l'ame, & ſuggere à la nature les plus courts moyens de ſortir d'un état urgent, pour s'en procurer un plus agréable, dont on va ſe repentir, ſuivant l'uſage, & comme il arrive ſur-tout à la ſuite des plaiſirs pris ſans beſoin.

Voilà l'homme, avec toutes les illuſions dont il eſt le jouet, & la proie. Mais ſi ce n'eſt pas ſans plaiſir que la nature nous trompe & nous égare, qu'elle nous trompe toujours ainſi.

Enfin rien de ſi borné que l'empire de l'ame ſur le corps, & rien de ſi étendu que l'empire du corps ſur l'ame. Non-ſeulement l'ame ne connoît pas les muſcles qui lui obéiſſent, & quel eſt ſon pouvoir volontaire ſur les organes vitaux : mais elle n'en exerce jamais d'arbitraire ſur ces mêmes organes. Que dis-je ! elle ne ſait pas même ſi la volonté eſt la cauſe efficiente des actions muſculeuſes, ou ſimplement une cauſe occaſionnelle, miſe en jeu par certaines diſpoſitions internes du cerveau, qui agiſſent ſur la volonté, la remuent ſecrétement, & la déterminent de quelque maniere que ce ſoit. *Staahl* penſe différemment ; il donne à l'ame, comme on l'a inſinué, un empire abſolu ; elle produit tout chez lui, juſqu'aux hémorrhoïdes. Voyez ſa

théorie de médecine, où il s'efforce de prouver cette imagination par des raisonnemens métaphysiques, qui ne la rendent que plus incompréhensible, &, si j'osois le dire, plus ridicule.

§. III.

Du goût.

Les sensations considérées, ou comme de simples connoissances, ou en tant qu'elles sont agréables, ou désagréables, font porter à l'ame deux sortes de jugemens. Lorsqu'elle découvre des vérités, qu'elle s'en assure elle-même avec une évidence qui captive son consentement, cette opération de l'ame consentante, qui ne peut se dispenser de se rendre aux lumieres de la vérité, est simplement appelée *jugement*. Mais lorsqu'elle apprécie l'impression agréable, ou désagréable, qu'elle reçoit de ses différentes sensations, alors ce jugement prend le nom de *goût*. On donne le nom de *bon goût*, aux sensations qui flattent le plus généralement tous les hommes, & qui sont, pour ainsi dire, les plus accréditées, les plus en vogue : & réciproquement le mauvais goût, n'est que le goût le plus singulier & le moins ordinaire, c'est-à-dire, les sensations les moins communes. Je connois des gens de lettres, qui pensent différemment,

remment; ils prétendent, que le bon ou le mauvais goût, n'eſt qu'un jugement raiſonnable, ou bizarre, que l'ame porte de ſes propres ſenſations. Celles, diſent-ils, qui plaiſent à la vérité à quelques-uns, toutes défectueuſes & imparfaites qu'elles ſont, parce qu'ils en jugent mal, ou trop favorablement; mais qui déplaiſent, ou répugnent au plus grand nombre, parce que ces derniers ont ce qu'on appelle un bon eſprit, un eſprit droit; ces ſenſations ſont l'objet du mauvais goût. Je crois, moi, qu'on ne peut ſe tromper ſur le compte de ſes ſenſations: je penſe qu'un jugement qui part du ſens intime, tel que celui qu'on porte de ſon propre ſentiment, ou de l'affection de ſon ame, ne peut porter à faux, parce qu'il ne conſiſte qu'à goûter un plaiſir, ou à ſentir une peine, qu'on éprouve en effet, tant que dure une ſenſation agréable, ou déſagréable. Il y en a qui aiment, par exemple, l'odeur de la corne de cheval, d'une carte, du parchemin brûlé. Tant qu'on n'entendra par *mauvais goût*, qu'un goût ſingulier, je conviendrai que ces perſonnes ſont de mauvais goût, & que les femmes groſſes, dont les goûts changent avec les diſpoſitions du corps, ſont auſſi de très-mauvais goût, tandis qu'il eſt évident qu'elles ſont ſeulement avides de choſes aſſez généralement mépriſées, & dont elles ne faiſoient elles-mêmes aucun cas avant la groſſeſſe, & qu'ainſi

elles n'ont alors que des goûts particuliers, relatifs à leur état, & qui ſe remarquent rarement. Mais quand on juge agréable la ſenſation que donne l'odeur de la pommade à la maréchale, celle du muſc, de l'ambre & de tant d'autres parfums, ſi commodes aux barbets pour retrouver leurs maîtres, & cela dans le temps même qu'on jouit du plaiſir que toutes ces choſes font à l'ame, on ne peut pas dire qu'on en juge mal, ni trop favorablement. S'il eſt de meilleurs goûts les uns que les autres, ce n'eſt jamais que par rapport aux ſenſations plus agréables, qu'éprouve la même perſonne : & puiſqu'enfin tel goût que je trouve délicieux eſt déteſté par un autre, ſur lequel il agit tout autrement, où eſt donc ce qu'on nomme *bon* & *mauvais goût ?* Non, encore une fois, les ſenſations de l'homme ne peuvent le tromper : l'ame les apprécie préciſément ce qu'elles valent, relativement au plaiſir ou au déſagrément qu'elle en reçoit.

§. IV.

Du génie.

Je vais tâcher de fixer l'idée du génie, avec plus de préciſion que je n'ai fait juſqu'à préſent. On entend communément par ce mot *génie*, le

plus haut point de perfection, où l'esprit humain puisse atteindre. Il ne s'agit plus que de savoir ce qu'on entend par cette perfection. On la fait consister dans la faculté de l'esprit la plus brillante, dans celle qui frappe le plus, & même étonne, pour ainsi dire, l'imagination : & en ce sens, dans lequel j'ai employé moi-même le terme de *génie*, pour me conformer à l'usage que j'avois dessein de corriger ensuite, nos poëtes, nos auteurs systématiques, tout, jusqu'à l'abbé Cartaut de la Villate (1) auroit droit au génie ; & le philosophe qui auroit le plus d'imagination, le P. Mallebranche, seroit le premier de tous.

Mais si le génie est un esprit aussi juste, que pénétrant ; aussi vrai, qu'étendu ; qui non-seulement évite constamment l'erreur, comme un pilote habile évite les écueils ; mais se servant de la raison, comme il se sert de la bousole ; ne s'écarte jamais de son but, manie la vérité avec autant de précision que de clarté, & enfin embrasse aisément, & comme d'un coup d'œil, une multitude d'idées, dont l'enchaînement forme un système expérimental, aussi lumineux dans ses principes, que juste dans ses conséquences, adieu les prétentions de nos beaux esprits, & de nos plus célebres

(1) Essai historique & philosophique du goût.

conſtructeurs d'hypotheſes! Adieu cette multitude de génies! Qu'ils ſeront rares déſormais! Paſſons en revue les principaux philoſophes modernes, auxquels le nom de génie a été prodigué, & commençons par Deſcartes.

Le chef-d'œuvre de Deſcartes eſt ſa méthode, & il a pouſſé fort loin la géométrie, du point où il l'a trouvée; peut-être autant que Newton l'a pouſſée lui-même, du point où l'avoit laiſſé Deſcartes. Enfin, perſonne ne lui refuſe un eſprit naturellement philoſophique. Juſques-là Deſcartes n'eſt pas un homme ordinaire; ce ſeroit même un génie, ſi pour mériter ce titre, il ne falloit qu'éclipſer & laiſſer fort loin derriere ſoi tous les autres mathématiciens. Mais les idées des grandeurs ſont ſimples, faciles à ſaiſir & à déterminer. Le cercle en eſt petit, & des ſignes toujours préſens à la vue, les rendent toujours ſenſibles; de ſorte que la géométrie & l'algebre ſont les ſciences où il y a moins de combinaiſons à faire, ſur-tout de combinaiſons difficiles; on n'y voit par-tout que problêmes, & jamais il n'y en eut moins à réſoudre. Delà vient que les jeunes gens, qui s'appliquent aux mathématiques pendant trois ou quatre ans, avec autant de courage que d'eſprit, vont bientôt de pair avec ceux qui ne ſont pas faits pour franchir les limites de l'art: & communément les géometres, loin d'être des génies, ne ſont pas même

des gens d'esprit; ce que j'attribue à ce petit nombre d'idées qui les absorbent, & bornent l'esprit, au lieu de l'étendre, comme on se l'imagine. Quand je vois un géometre qui a de l'esprit, je conclus qu'il en a plus qu'un autre; ses calculs n'emportent que le superflu, & le nécessaire lui reste toujours. Est-il étonnant que le cercle de nos idées se resserre proportionnellement à celui des objets qui nous occupent sans cesse? Les géometres, j'en conviens, manient facilement la vérité; & ce seroit doublement leur faute, s'ils ne savoient pas la vraie méthode de l'exposer, depuis que le célebre M. Clairaut a donné ses *élémens de géométrie*; (car, bon dieu! avant cet excellent ouvrage, en quel désordre, & quel chaos étoit cette science!) Mais faites-les sortir de leur petite sphere; qu'ils ne parlent ni de physique, ni d'astronomie, qu'ils passent à de plus grands objets, qui n'ayent aucun rapport avec ceux qui dépendent des mathématiques, par exemple, à la métaphysique, à la morale, à la physiologie, à la littérature: semblables à ces enfans qui croyoient toucher le ciel au bout de la plaine, ils trouveront le monde des idées bien grand. Que de problêmes, & de problêmes très-composés & très-difficiles! Quelle foule d'idées (sans compter la peine que les géometres ne se donnent pas ordinairement d'être lettrés & érudits) & de connoissances diver-

ſes à embraſſer d'une vue générale, à raſſembler, à comparer ! Ceux qui faute de lumieres veulent des autorités pour juger, n'ont qu'à lire le diſcours que M. de Maupertuis prononça le jour qu'il fût reçu à l'académie françoiſe, & l'on verra ſi j'exagere le peu de mérite des géometres, & les talens néceſſaires pour réuſſir dans des ſciences d'une ſphere plus étendue. Je n'en appelle, comme on voit, qu'au ſuffrage d'un profond géometre, & pourtant homme de beaucoup d'eſprit, & qui plus eſt, vrai génie, ſi on l'eſt par les plus rares qualités qui le caractériſent, la vérité, la juſteſſe, la préciſion & la clarté. Qu'on me montre en Deſcartes des qualités auſſi eſſentielles au génie, & ſur-tout qu'on me les faſſe voir ailleurs qu'en géométrie, puiſqu'encore une fois le premier des géometres ſeroit peut-être le dernier des métaphyſiciens ; & l'illuſtre philoſophe dont je parle, en eſt lui-même une preuve trop ſenſible. Il parle des idées ſans ſavoir d'où, ni comment elles lui viennent, ſes deux premieres définitions ſur l'eſſence de l'ame & de la matiere, ſont deux erreurs, d'où découlent toutes les autres. Aſſurément dans ces *méditations métaphyſiques*, dont M. Deſlandres admire la profondeur, ou plutôt l'obſcurité, Deſcartes ne ſait ce qu'il cherche, ni où il veut aller ; il ne s'entend pas lui-même. Il admet des

idées innées ; il ne voit dans les corps qu'une force divine. Il montre son peu de jugement, soit en refusant le sentiment aux bêtes ; soit en formant un doute impraticable, inutile, puérile ; soit en adoptant le faux, comme le vrai ; en ne s'accordant pas souvent avec lui-même ; en s'écartant de sa propre méthode ; en s'élevant par la vigueur déréglée de ses esprits, pour tomber d'autant plus, & n'en retirer que l'honneur de donner, comme le téméraire Icare, un nom immortel aux mers dans lesquelles il s'est noyé.

Je veux, & je l'ai insinué moi-même, que les égaremens mêmes de Descartes soient ceux d'un grand-homme ; je veux que sans lui nous n'eussions point eu les Huyghens, les Boyles, les Mariotte, les Newton, les Musschenbroeck, les Sgravesande, les Boerhaave, &c. qui ont enrichi la physique d'une prodigieuse multitude d'expériences, & qu'en ce sens il soit fort permis aux imaginations vives de se donner carriere. Mais, n'en déplaise à M. Privat de Moliere, grand partisan des systêmes, en particulier de l'hypothese Cartésienne, qu'est-ce que cela prouve en faveur des conjectures frivoles de Descartes ? Il a beau dire, des systêmes gratuits ne feront jamais que des châteaux en l'air, sans utilité comme sans fondement.

Que dirons-nous de cet enfant de l'imagination, de cet ingrat, qui déclamant contr'elle, peut bien

paſſer pour battre ſa mere, ou ſa propre nourrice ? Il a été plus habile à édifier, que Bayle ne l'étoit à détruire ; mais ce ſavant homme avoit le plus ſouvent l'eſprit juſte & prompt à éviter l'erreur : & Mallebranche n'a montré qu'un eſprit faux, incapable de ſaiſir la vérité ; l'imagination qui le domine, ne lui permet pas de parler des paſſions, ſans en montrer, ni d'expoſer les erreurs des ſens, ſans les exagérer. J'admire la magnificence de ſon ouvrage, il forme une chaine nulle part interrompue ; mais l'erreur, l'illuſion, les rêves, les vertiges, le délire, en ſont les matériaux, & comme les guides qui le menent à l'immortalité. Son palais reſſemble à celui des fées, leurs mains ont apprêté les mêts qu'il nous ſert. Quon a bien raiſon de dire qu'il n'a recherché la vérité que dans le titre de ſon livre ! Il ne montre pas plus de ſagacité à la découvrir, que d'adreſſe à la faire connoître aux autres. Eſclave des préjugés, il adopte tout ; dupe d'un phantôme, ou d'une apparition, il réaliſe les chimeres qui lui paſſent par la tête. Les préjugés ont juſtement été comparés à ces faux amis qu'il faut abandonner, dès qu'on en a reconnu la perfidie. Eh ! qui la doit reconnoître, qui doit s'en garantir ſi ce n'eſt un philoſophe ?

Ce n'eſt pas tout : non-ſeulement il voit tout en dieu, excepté ſes extravagances & ſes folies ;

mais on a remarqué qu'il en fait un machiniſte ſi mal habile, que ſon ouvrage ne peut aller, ſi l'ouvrier ne le fait mouvoir ſans ceſſe, comme s'il avoit prétendu par cette idée Cartéſienne, faire trouver peu ſurprenant que dieu ſe fût repenti d'avoir fait l'homme.

Après cela, Mallebranche auroit-il prétendu au rang des génies, c'eſt-à-dire, de ces eſprits heureuſement faits pour connoître & expoſer clairement la vérité? Qu'il en eſt différent! Mais ſans doute on le prendra pour un eſprit céleſte, étheré, dont les ſpéculations s'étendent au-delà du douzieme ciel de Ptolomée; car des idées acquiſes par les ſens, que dis-je! les idées innées de Deſcartes ne lui ſuffiſent pas; il lui en faut de divines, puiſées dans le ſein de l'immenſité, dans l'infini: il lui faut un *monde ſpirituel*, *intelligible* (ou plutôt inintelligible) où ſe trouvent les *idées*, c'eſt-à-dire, les images, les repréſentations de tous les corps, au haſard d'en conclure que dieu eſt tout ce qu'on voit, & qu'on ne peut faire un pas, ſans le trouver dans ce vaſte univers, ſelon l'idée que Lucain exprime ainſi dans le neuvieme livre de ſa pharſale:

Jupiter eſt quodcumque vides, quòcumque moveris.

Le célebre Leibnitz raiſonne à perte de vue

ſur l'être & la ſubſtance ; il croit connoître l'eſſence de tous les corps. Sans lui, il eſt vrai, nous n'euſſions jamais deviné qu'il y eût des *monades* au monde, & que l'ame en fût une; nous n'euſſions point connu ces fameux principes qui excluent toutes égalités dans la nature, & expliquent tous les phénomenes par une *raiſon*, plus *inutile*, que *ſuffiſante*. Wolf ſe préſente ici, comme un commentaire ſous ſon texte. Rendons la même juſtice à cet illuſtre diſciple, à ce commentateur, original juſqu'à donner ſon nom à la ſecte de ſon maître, qui s'accroît tous les jours ſous ſes auſpices. Le ſyſtême qu'il a embelli par la fécondité & la ſubtilité d'idées merveilleuſement ſuivies, eſt ſans-doute le plus ingénieux de tous. Jamais l'eſprit humain ne s'eſt ſi conſéquemment égaré : quelle intelligence, qu'elle ordre, quelle clarté préſident à tout l'ouvrage ! De ſi grands talens le font à juſte titre regarder comme un philoſophe très-ſupérieur à tous les autres, & à celui même qui a fourni le fond de la philoſophie Wolfienne. La chaîne de ſes principes eſt bien tiſſue, mais l'or dont elle paroît formée, mis au creuſet, ne paroît qu'un métal impoſteur. Eh ! faut-il donc tant d'art à enchâſſer l'erreur, pour mieux la multiplier ? Ne diroit-on pas, à les entendre, ces ambitieux métaphyſiciens, qu'ils auroient aſſiſté à la création du monde, ou au débrouillement du

chaos ? Cependant leurs premiers principes ne ſont que des ſuppoſitions hardies, où le génie a bien moins de part, qu'une préſomptueuſe imagination. Qu'on les appelle, ſi l'on veut, des grands génies, parce qu'ils ont recherché & ſe ſont vanté de connoître les premières cauſes ! Pour moi je crois que ceux qui les ont dédaignées, leur ſeront toujours préférables : & que le ſuccès des Locke, des Boerhaave, & de tous ces hommes ſages, qui ſe ſont bornés à l'examen des cauſes ſecondes, prouve bien que l'amour-propre eſt le ſeul qui n'en tire pas le même avantage, que des premieres.

§. V.

Du ſommeil & des rêves.

La cauſe prochaine du ſommeil paroît être l'affaiſſement des fibres nerveuſes qui partent de la ſubſtance corticale du cerveau. Cet affaiſſement peut être produit, non-ſeulement par l'augmentation du cours des liqueurs qui compriment la moëlle, & par la diminution de cette circulation, qui ne ſuffit pas pour diſtendre les nerfs, mais encore par la diſſipation, ou l'épuiſement des eſprits, & par la privation des cauſes irritantes, qui procure du repos & de la tranquillité, & enfin

par le transport d'humeurs épaisses & imméables dans le cerveau. Toutes les causes du sommeil peuvent s'expliquer par cette premiere.

Dans le sommeil parfait, l'ame sensitive est comme anéantie, parce que toutes les facultés de la veille qui lui donnoient des sensations, sont entierement interceptées en cet état de compression du cerveau.

Pendant le sommeil imparfait, il n'y a qu'une partie de ces facultés, qui soit suspendue, ou interrompue, & les sensations qu'elles produisent, sont incomplettes, ou toujours défectueuses en quelque point. C'est par-là qu'on distingue les rêves qui résultent de ces sortes de sensations, d'avec celles qui affectent l'ame au réveil. Les connoissances que nous avons alors avec plus d'exactitude & de netteté, nous découvrent assez la nature des rêves, qui sont formés par un chaos d'idées confuses & imparfaites. Il est rare que l'ame apperçoive en rêvant quelque vérité fixe, qui lui fasse reconnoître son erreur.

Nous avons en rêvant un sentiment intérieur de nous-mêmes, & en même-tems un assez grand délire, pour croire voir, et pour voir en effet clairement une infinité de choses hors de nous; nous agissons, soit que la volonté ait quelque part, ou non, à nos actions. Communément des objets qui nous ont le plus frappés dans le jour, nous appa-

roiſſent la nuit, & cela eſt également vrai des chiens & des animaux en général. Il ſuit delà que la cauſe immédiate des rêves eſt toute impreſſion forte, ou fréquente, ſur la poſition ſenſitive du cerveau, qui n'eſt point endormie, ou affaiſſée, & que les objets dont on eſt ſi vivement affecté, ſont viſiblement des yeux de l'imagination. On voit encore que le délire qui accompagne les inſomnies & les fievres, vient des mêmes cauſes, & que le rêve eſt une demi-veille, en ce qu'une portion du cerveau demeure libre & ouverte aux traces des eſprits, tandis que toutes les autres ſont tranquilles & fermées. Lorſqu'on parle en rêve, il faut de néceſſité que les muſcles du larinx, de la langue & de la reſpiration, obéiſſent à la volonté, & que par conſéquent la région du *ſenſorium*, d'où partent les nerfs qui vont ſe rendre à ces muſcles, ſoit libre & ouverte, & que ces nerfs même ſoient remplis d'eſprits. Dans les pollutions nocturnes, les muſcles releveurs & accélérateurs agiſſent beaucoup plus fortement, que ſi on étoit éveillé; ils reçoivent conſéquemment une quantité d'eſprits beaucoup plus conſidérable: car quel homme ſans toucher, & peut-être même en touchant une belle femme, pourroit répandre la liqueur de l'accouplement, autant de fois que cela arrive en rêve à des gens ſages, vigoureux on échauffés? Les hommes & les animaux geſticulent, ſautent, treſſaillent,

ſe plaignent; les écoliers récitent leurs leçons; les prédicateurs déclament leurs ſermons, &c. Les mouvemens du corps répondent à ceux qui ſe paſſent dans le cerveau.

Il eſt facile d'expliquer à préſent les mouvemens de ceux qu'on appelle *ſomnambules* ou *noctambules*, parce qu'ils ſe promenent en dormant. Pluſieurs auteurs racontent des hiſtoires curieuſes à ce ſujet; ils ont vu faire les chûtes les plus terribles, & ſouvent ſans danger.

Il ſuit de ce qui a été dit touchant les rêves, que les ſomnambules dorment à la vérité parfaitement dans certaines parties du cerveau, tandis qu'ils ſont éveillés dans d'autres, à la faveur deſquelles le ſang & les eſprits, qui profitent des paſſages ouverts, coulent aux organes du mouvement. Notre admiration diminuera encore plus, en conſidérant les degrés ſucceſſifs, qui des plus petites actions faites en dormant, conduiſent aux plus grandes & aux plus compoſées, toutes les fois qu'une idée s'offre à l'ame avec aſſez de force pour la convaincre de la préſence réelle du phantôme que l'imagination lui préſente: & alors il ſe forme dans le corps des mouvemens qui répondent à la volonté que cette idée fait naître. Mais pour ce qui eſt de l'adreſſe & des précautions que prennent les ſomnambules, avons-nous plus de facilité qu'eux, à éviter mille dangers, lorſque

nous marchons la nuit dans des lieux inconnus ? La topographie du lieu se peint dans le cerveau du noctambule, il connoît le lieu qu'il parcourt ; & le siege de cette peinture est chez lui nécessairement aussi mobile, aussi libre, aussi clair, que dans ceux qui veillent.

§. VI.

Conclusion sur l'être sensitif.

Il y a beaucoup d'autres choses, qui concernent nos connoissances, & qui n'intéressent pas peu notre curiosité ; mais elles sont au-dessus de notre portée : nous ignorons quelles qualités doit acquérir le principe matériel sensitif, pour avoir la faculté immédiate de sentir ; nous ne savons pas si ce principe possede cette puissance dans toute sa perfection, dès le premier instant qu'il habite un corps animé. Il peut bien avoir des sensations plus imparfaites, plus confuses, ou moins distinctes ; mais ces défauts ne peuvent-ils pas venir des autres organes corporels qui lui fournissent ces sensations ? Cette possibilité est du moins facile à établir, puisqu'elles lui sont toutes retranchées par l'interception du cours des esprits durant le sommeil, & que ce même principe sensitif, dans

un ſommeil léger, ou imparfait, n'a que des ſenſations incomplettes, quoique par lui-même il ſoit immédiatement prêt à les recevoir complettes & diſtinctes. Je ne demande pas ce que devient ce principe à la mort, s'il conſerve cette immédiate faculté de ſentir, et ſi dans ce cas d'autres cauſes que les organes qui agiſſent ſur lui durant la vie, peuvent lui donner des ſenſations qui le rendent heureux ou malheureux. Je ne demande pas, « ſi » cette partie, dégagée de ſes liens, & conſervant » ſon eſſence, reſte errante, toujours prête à re» produire un animal nouveau, ou à reparoître » revêtue d'un nouveau corps, après avoir été » diſſipée dans l'air, ou dans l'eau, cachée dans » les feuilles des plantes, ou dans la chair des » animaux, elle ſe retrouveroit dans la ſemence » de l'animal qu'elle devroit reproduire? « Je m'in» quiete peu, » ſi l'ame capable d'animer de nou» veaux corps, ne pourroit pas reproduire toutes » les eſpeces poſſibles par la ſeule diverſité des » combinaiſons. » (1) Ces queſtions ſont d'une nature à reſter éternellement indéciſes. Il faut avouer que nous n'avons ſur-tout cela aucune lumiere, parce qu'on ne ſait rien au-delà de ce que nous apprennent les ſenſations, qui nous abandon-

(1) *Venus phyſique.*

nent

nent ici ; & par conſéquent on ne doit pas ſe permettre de former là-deſſus aucune ſorte de conjecture. Un homme d'eſprit propoſe des problêmes, le ſot & l'ignorant décident ; mais la difficulté reſte toujours pour le philoſophe. Soumettons-nous donc à l'ignorance, & laiſſons murmurer notre vanité. Ce qui me paroît aſſez vrai, & conforme aux principes établis ci-devant, c'eſt que les animaux perdent en mourant leur puiſſance immédiate de ſentir, & que par conſéquent l'ame ſenſitive eſt véritablement anéantie avec eux. Elle n'exiſtoit que par des modifications qui ne ſont plus.

CHAPITRE XIII.

Des facultés intellectuelles, ou de l'ame raisonnable.

LES facultés propres à l'ame raisonnable, sont les perceptions intellectuelles, la liberté, l'attention, la réflexion, l'ordre ou l'arrangement des idées, l'examen & le jugement,

§. I.

Des perceptions.

Les perceptions sont les rapports que l'ame découvre dans les sensations qui l'affectent. Les sensations produisent des rapports qui sont purement sensibles, & d'autres qu'on ne découvre que par un examen sérieux. Lorsque nous entendons quelque bruit, nous sommes frappés de trois choses, 1°. du bruit, qui est la sensation : 2°. de la distance de nous à la cause qui fait le bruit, laquelle est distincte de la sensation du bruit, quoiqu'elle n'en soit pourtant qu'une dépendance, relative à la maniere dont ce son nous affecte ; & qu'elle ne soit par conséquent qu'une simple perception, mais une perception sensible, parce que c'est le simple

ſentiment qui nous la donne : 3°. de la maniere dont la cauſe produit le bruit, en ébranlant l'air qui vient frapper nos oreilles. Mais cette connoiſſance ne peut s'acquérir que par les recherches de l'eſprit ; & ce ſont les connoiſſances de ce dernier genre, qu'on appelle *perceptions intellectuelles*, parce que la ſimple ſenſation ne peut nous les donner par elle-même, & qu'il faut, pour les avoir, ſe replier ſur elle, & l'examiner.

Ces perceptions ne ſe découvrent donc qu'à l'aide des ſenſations attentivement recherchées ; car lorſque je vois un quarre, je n'y apperçois rien au premier coup d'œil que ce qui frappe les animaux même ; tandis qu'un géometre qui applique tout ſon génie à découvrir les propriétés de cette figure, reçoit de l'impreſſion que ce quarré fait ſur ſes ſens une infinité de perceptions intellectuelles, qui échappent pour toujours à ceux qui, bornés à la ſenſation de l'objet, ne voyent pas plus loin que leurs yeux. Concluons donc que cette operation de l'ame, ſi déliée, ſi métaphyſique, ſi rare dans la plupart des têtes, n'a d'autre ſource que la faculté de ſentir, mais de ſentir en philoſophe, ou d'une maniere plus attentive & plus étudiée.

§. II,

De la liberté.

La liberté eſt la faculté d'examiner attentivement, pour découvrir des vérités, ou de délibérer pour nous déterminer avec raiſon à agir, ou à ne pas agir. Cette faculté nous offre deux choſes à conſidérer; 1°. Les motifs qui nous déterminent à examiner ou à délibérer; car nous ne faiſons rien ſans quelque impreſſion, qui, agiſſant ſur le fond de l'ame, remue & détermine notre volonté. 2°. Les connoiſſances qu'il faut examiner pour s'aſſurer des vérités qu'on cherche, ou les motifs qu'il faut peſer ou apprécier pour prendre un parti.

Il eſt clair que dans le premier cas, ce ſont des ſenſations qui préviennent les premieres démarches de notre liberté, & qui prédéterminent l'ame, ſans qu'il s'y mêle aucune délibération de ſa part, puiſque ce ſont ces ſenſations même qui la portent à délibérer. Dans le ſecond cas, il ne s'agit que d'un examen des ſenſations, & à la faveur de cette revue attentive, nous pouvons trouver les vérités que nous cherchons, & les conſtater. Or, il s'agit des différens motifs, ou des diverſes ſenſations, qui nous portent les uns à agir, les autres

à ne pas agir. Il eſt donc vrai que la liberté conſiſte auſſi dans la faculté de ſentir.

Je ne veux cependant pas paſſer ſous ſilence une diſpute, qui eſt encore ſans déciſion ; l'examen, qui eſt le principal acte de la liberté, exige une volonté déterminée à s'appliquer aux objets qu'on veut exactement connoître, & cette volonté fixe eſt connue ſous le nom d'attention, la mere des ſciences. Or on demande ſi cette même volonté n'exige pas dans l'ame une force par laquelle elle puiſſe ſe fixer & s'aſſujettir elle-même à l'objet de ſes recherches, ou ſi les motifs qui la prédéterminent, ſuffiſent pour fixer & ſoutenir ſon attention.

Non noſtrum inter nos tantas componere lites.

Comme on n'a pu encore s'accorder ſur ce point, il y a toute apparence que toutes les raiſons alléguées de part & d'autre, ne portent point avec elles ce *criterium veritatis*, auquel ſeul acquieſcent les eſprits philoſophiques ; c'eſt pourquoi nous ne ferons point de vaines tentatives pour applanir de ſi grandes difficultés. Qu'il nous ſuffiſe de remarquer que dans l'attention, l'ame peut agir par ſa propre force, je veux dire, par ſa force motrice, par cette activité coeſſentielle à la matiere, & que preſque tous les philoſophes,

comme on l'a dit, ont comptée au nombre des attributs essentiels de l'être sensitif, & en général de la substance des corps.

Mais ne passons pas si légerement sur l'attention. Les idées qui sont du ressort des sciences sont complexes. Les notions particulieres qui forment ces idées, sont détruites par les flots d'autres idées qui se chassent successivement. C'est ainsi que s'affoiblit & disparoît peu-à-peu l'idée que nous voulons retourner de tous les côtés, dont nous voulons envisager toutes les faces, & graver toutes les parties dans la mémoire. Pour la retenir, qu'y a-t-il donc à faire, si ce n'est d'empêcher cette succession rapide d'idées toujours nouvelles, dont le nombre accable ou distrait l'ame, jusqu'à lui interdire la faculté de penser. Il s'agit donc ici de mettre comme une espece de frein, qui retienne l'imagination, de conserver ce même état du *sensorium commune*, procuré par l'idée qu'on veut saisir & examiner ; il faut détourner entierement l'action de tous les autres objets, pour ne conserver que la seule impression du premier objet qui l'a frappée, & en concevoir une idée distincte, claire, vive, & de longue durée; il faut que toutes les facultés de l'ame, tendues & clairvoyantes vers un seul point, c'est-à-dire, vers la pensée favorite à laquelle on s'attache, soient aveugles partout ailleurs ; il faut que l'esprit assoupisse lui-même

ce tumulte qui se passe en nous-même malgré nous ; enfin, il faut que l'attention de l'ame soit bandée en quelque sorte sur une seule perception, que l'ame y pense avec complaisance, avec force, comme pour conserver un bien qui lui est cher. En effet, si la cause de l'idée dont on s'occupe, ne l'emporte de quelque degré de force, sur toutes les autres idées, elles entreront de dehors dans le cerveau ; & il s'en formera même au-dedans, indépendamment de celles-là, qui feront des traces nuisibles à nos recherches, jusqu'à les déconcerter & les mettre en déroute. L'attention est la clef qui peut ouvrir, pour ainsi dire, la seule partie de la moëlle du cerveau, où loge l'idée qu'on veut se représenter à soi-même. Alors si les fibres du cerveau extrêmement tendues, ont mis une barriere qui ôte tout commerce entre l'objet choisi, & toutes les idées indiscrettes qui s'empressent à le troubler, il en résulte la plus claire, la plus lumineuse perception qui soit possible.

Nous ne pensons qu'à une seule chose à la fois dans le même temps : une autre idée succede à la premiere, avec une vitesse qu'on ne peut définir, mais qui cependant paroît être différente en divers sujets. La nouvelle idée qui se présente à l'ame, en est apperçue, si elle succede, lorsque la premiere a disparu ; autrement l'ame ne la distingue point. Toutes nos pensées s'expriment par des

mots, & l'esprit ne pense pas plus deux choses à la fois, que la langue ne prononce deux mots. D'où vient donc la vivacité de ceux qui résolvent si vîte les problêmes les plus composés & les plus difficiles ? De la facilité avec laquelle leur mémoire retient comme vraie, la proposition la plus proche de celle qui expose le problême. Ainsi tandis qu'ils pensent à l'onzieme proposition, par exemple, ils ne s'inquietent plus de la vérité de la dixieme ; & ils regardent comme des axiomes, toutes les choses précédentes, démontrées auparavant, & dont ils ont un recueil clair dans la tête. C'est ainsi qu'un grand Médecin voit d'un coup d'œil toutes les causes de la maladie, & ce qu'il faut faire pour les combattre.

Il ne nous reste plus qu'à traiter de la réflexion, de la méditation, & du jugement.

§. III.

De la réflexion, &c.

La réflexion est une faculté de l'ame qui rappelle & rassemble toutes les connoissances qui lui sont nécessaires pour découvrir les vérités qu'elle cherche, ou dont elle a besoin pour délibérer, ou apprécier les motifs qui doivent la déterminer à agir, ou à ne pas agir. L'ame est conduite dans

cette recherche par la liaiſon que les idées ont entr'elles, & qui lui fourniſſent en quelque maniere le fil qui doit la guider, pour qu'elle puiſſe ſe ſouvenir des connoiſſances qu'elle veut raſſembler, à deſſein de les examiner enſuite, & de ſe décider: en ſorte que l'idée dont elle eſt actuellement affectée, la ſenſation qui l'occupe au moment preſent, la mene peu-à-peu, inſenſiblement, & comme par la main, à tous les autres qui y ont quelque rapport. D'une connoiſſance générale, elle paſſe ainſi facilement aux eſpeces, elle deſcend juſqu'aux particularités, de même qu'elle peut être conduite par les effets à la cauſe, de cette cauſe aux propriétés, & des propriétés à l'être. Ainſi c'eſt toujours par l'attention qu'elle apporte à ſes ſenſations, que celles dont elle eſt actuellement occupée, la conduiſent à d'autres, par la liaiſon que toutes nos idées ont entr'elles. Tel eſt le fil que la nature prête à l'ame pour la conduire dans le labyrinthe de ſes penſées, & lui faire démêler le chaos de matiere & d'idées, où elle eſt plongée.

§. IV.

De l'arrangement des idées.

Avant de définir la méditation, je dirai un mot ſur l'arrangement des idées. Comme elles ont

entr'elles divers rapports, l'ame n'eſt pas toujours conduite par la plus courte voie dans ſes recherches. Cependant lorſqu'elle eſt parvenue, quoique par des chemins détournés, à ſe rappeler les connoiſſances qu'elle vouloit raſſembler, elle apperçoit entr'elles des rapports qui peuvent la conduire par des ſentiers plus lumineux & plus courts. Elle ſe fixe à cette ſuite de rapports, pour retrouver & examiner ces connoiſſances avec plus d'ordre & de facilité.

Nous voilà donc encore fort en droit d'inférer que l'ame raiſonnable n'agit que comme ſenſitive, même lorſqu'elle réfléchit & travaille à arranger ſes idées.

§. V.

De la méditation, ou de l'examen.

Lorſque l'ame eſt déterminée à faire quelques recherches, qu'elle a recueilli les connoiſſances qui lui ſont néceſſaires, qu'elle les a arrangées & miſes en revue avec ordre, vis-à-vis d'elle-même, elle s'applique ſérieuſement à les contempler avec cet œil fixe qui ne perd pas de vue ſon objet, pour y découvrir toutes les perceptions qui échappent, lorſqu'on n'en a que des ſenſations paſſageres; & c'eſt cet examen qui met l'ame en état de juger, ou

de s'assurer des vérités qu'elle poursuit, ou bien de sentir le poids des motifs qui la doivent décider sur le parti qu'elle doit prendre.

Il est inutile d'observer que cette opération de l'ame dépend aussi entierement de la faculté sensitive, parce qu'examiner, n'est autre chose que sentir plus exactement & plus distinctement, pour découvrir dans les sensations, les perceptions qui ont pu légerement gliſſer sur l'ame, faute d'y avoir fait assez d'attention, toutes les autres fois que nous en avons été affectés.

§. VI.

Du jugement.

La plupart des hommes jugent de tout, & ce qui revient au même, en jugent mal. Est-ce faute d'idées simples, qui sont toutes des notions seules, isolées ? Non; personne ne confond l'idée du bleu, avec celle du rouge; mais on se trompe dans les idées composées, dont l'essence dépend de l'union de plusieurs idées simples. On n'attend pas à avoir acquis la perception de toutes les notions qui entrent dans deux idées composées; il faut pour cela de la patience & de la modestie; attributs, qui font trop rougir l'orgueil & la paresse de l'homme.

Mais ſi la notion de l'idée A, convient avec celle de l'idée B, je juge ſouvent qu'A & B ſont les mêmes, faute de faire attention que la premiere notion n'eſt qu'une partie de l'idée dans laquelle ſont renfermées d'autres notions, qui répugnent à cette concluſion. La volonté même nous trompe beaucoup. Nous avons lié deux idées, par ſentiment d'amour, ou de haine; nous les uniſſons, quoiqu'elles ſoient très-différentes, & nous jugeons des idées propoſées, non par elles-mêmes, mais par ces idées avec leſquelles nous les avons liées, & qui ne ſont pas des notions *componentes* de l'idée qu'il falloit juger, mais des notions tout-à-fait étrangeres & accidentelles à cette même idée. On excuſe l'un, & on condamne l'autre, ſuivant le ſentiment dont on eſt affecté. On eſt encore trompé par ce vice de la volonté & de l'aſſociation des idées, quand, avant de juger, on ſouhaite que quelqu'idée s'accorde, ou ne s'accorde pas avec une autre; d'où naît ce goût pour telle ſecte, ou pour telle hypotheſe, avec lequel on ne viendra jamais à bout de connoître la vérité.

Comme le jugement eſt la combinaiſon des idées, le raiſonnement eſt la comparaiſon des jugemens. Pour qu'il ſoit juſte, il faut avoir deux idées claires, ou une perception exacte de deux choſes; il faut auſſi bien voir la troiſieme idée qu'on leur compare, & que l'évidence nous force

de déduire affirmativement, ou négativement, de la convenance, ou de la disconvenance de ces idées. Cela se fait dans un clin-d'œil, quand on voit clair, c'est-à-dire, quand on a de la pénétration, du discernement, & de la mémoire.

Les sots raisonnent mal, ils ont si peu de mémoire, qu'ils ne se souviennent pas de l'idée qu'ils viennent d'appercevoir; ou s'ils ont pu juger de la similitude de leurs idées, ils ont déja perdu de vue ce jugement, lorsqu'il s'agit d'en inférer une troisieme idée, qui soit la juste conséquence des deux autres. Les fous parlent sans liaison dans leurs idées, ils rêvent, à proprement parler. En ce sens les sots sont des especes de fous. Ils ne se rendent pas justice de croire *n'être qu'ignorans*; car ils n'ont leur esprit qu'en amour-propre, dédommagement bien entendu de la part de la nature.

Il s'ensuit de notre théorie, que lorsque l'ame apperçoit distinctement & clairement un objet, elle est forcée par l'évidence même des sensations, de consentir aux vérités qui la frappent si vivement: & c'est à cet acquiescement passif, que nous avons donné le nom de jugement. Je dis *passif*, pour faire voir qu'il ne part pas de l'action de la volonté, comme le dit Descartes. Lorsque l'ame découvre avec la même lumiere les avantages qui prévalent

dans les motifs qui doivent nous décider à agir, ou à ne pas agir, il eſt clair que cette déciſion n'eſt encore qu'un jugement de la même nature que celui qu'elle fait lorſqu'elle cede à la vérité par l'évidence qui accompagne ſes ſenſations.

Nous ne connoiſſons point ce qui ſe paſſe dans le corps humain, pour que l'ame exerce ſa faculté de juger, de raiſonner, d'appercevoir, de ſentir, &c. Le cerveau change ſans ceſſe d'état, les eſprits y font toujours de nouvelles traces, qui donnent néceſſairement de nouvelles idées, & font naître dans l'ame une ſucceſſion continuelle & rapide de diverſes opérations. Pour n'avoir point d'idées, il faut que les canaux, où coulent ces eſprits, ſoient entierement bouchés par la preſſion d'un ſommeil très-profond. Les fibres du cerveau ſe relevent-elles de leur affaiſſement? Les eſprits enfilent les chemins ouverts, & les idées qui ſont inſéparables des eſprits, marchent & galopent avec eux. *Toutes les penſées*, comme l'obſerve judicieuſement Crouſaz, *naiſſent les unes des autres; la penſée* (ou plutôt l'ame dont la penſée n'eſt qu'un accident) *ſe varie & paſſe par différens états; & ſuivant la variété de ſes états & de ſes manieres d'être, ou de penſer, elle parvient à la connoiſſance, tantôt d'une choſe, tantôt d'une autre. Elle ſe ſent elle-même, elle eſt à elle-même ſon objet immédiat; & en ſe ſentant*

ainſi, elle ſe repréſente des choſes differentes de ſoi. Que ceux qui croient que les idées different de la penſée; que l'ame a, comme la vue, ſes yeux & ſes objets, & qu'en un mot toutes les diverſes contemplations de l'ame ne ſont pas diverſes manieres de ſe ſentir elle-même, répondent à cette ſage réflexion.

CHAPITRE XIV.

Que la foi ſeule peut fixer notre croyance ſur la nature de l'ame raiſonnable.

IL eſt démontré que l'ame raiſonnable a des fonctions beaucoup plus étendues que l'ame ſenſitive, bornée aux connoiſſances qu'elle peut acquérir dans les bêtes, où elle eſt uniquement réduite aux ſenſations & aux perceptions ſenſibles, & aux déterminations machinales, c'eſt-à-dire, ſans délibération qui en réſultent. L'ame raiſonnable peut en effet s'élever juſqu'aux perceptions, ou aux idées intellectuelles, quoiqu'elle jouiſſe peu de cette noble prérogative dans la plupart des hommes. Peu, (c'eſt un aveu que la vérité ne m'arrache pas ſans douleur) peu ſortent de la ſphere du monde ſenſible, parce qu'ils y trouvent tous les biens, tous les plaiſirs du corps, & qu'ils ne ſentent pas l'avantage des plaiſirs philoſophiques, du bonheur même qu'on goûte tant qu'on s'attache à la recherche de la vérité, car l'étude fait plus que la *piété*; non-ſeulement elle *preſerve de l'ennui*, mais elle procure ſouvent cette eſpece de volupté, ou plutôt de ſatisfaction intérieure, que j'ai appelée ſenſations d'eſprit, leſquelles ſans doute ſont fort du goût de l'amour-propre.

Après

Après cela, eſt-il donc ſurprenant que le monde abſtrait, intellectuel, où il n'eſt pas permis d'avoir un ſentiment, qu'il ne ſoit examiné par les plus rigoureux cenſeurs, eſt-il ſurprenant, dis-je, que ce monde ſoit preſque auſſi déſert, auſſi abandonné, que celui de l'illuſtre fondateur de la ſecte Carté-ſienne, puiſqu'il n'eſt habité que par un petit nombre de ſages, c'eſt-à-dire, d'hommes qui penſent (car c'eſt-là la vraie ſageſſe, le reſte eſt préjugés)? Eh! qu'eſt-ce que penſer, ſi ce n'eſt paſſer ſa vie à cultiver une terre ingrate, qui ne produit qu'à force de ſoins & de culture? En effet, ſur cent perſonnes, y en a-t-il deux pour qui l'étude & la réflexion ayent des charmes? Sous quel aſpect le monde intellectuel, dont je parle, ſe montre-t-il aux autres hommes, qui connoiſſent tous les avantages de leurs ſens, excepté le principal, qui eſt l'eſprit? On n'aura pas de peine à croire qu'il ne leur paroît dans le lointain qu'un pays idéal, dont les fruits ſont purement imaginaires.

C'eſt en conſéquence de cette ſupériorité de l'ame humaine, ſur celle des animaux, que les anciens l'ont appelée ame raiſonnable. Mais ils ont été fort attentifs à rechercher, ſi ces facultés ne venoient pas de celles du corps, qui ſont encore plus excellentes dans l'homme. Ils ont d'abord remarqué que tous les hommes n'avoient pas, à

beaucoup près, le même degré, la même étendue d'intelligence ; & en cherchant la raiſon de cette différence, ils ont cru qu'elle ne pouvoit dépendre que de l'organiſation corporelle, plus parfaite dans les uns que dans les autres, & non de la nature même de l'ame. Des obſervations fort ſimples les ont confirmés dans leur opinion. Ils ont vu que les cauſes qui peuvent produire du dérangement dans les organes, troublent, altèrent l'eſprit, & peuvent rendre imbécille l'homme du monde qui a le plus d'intelligence & de ſagacité.

Delà ils ont conclu aſſez clairement, que la perfection de l'eſprit conſiſte dans l'excellence des facultés organiques du corps humain : & ſi leurs preuves n'ont pas été juſqu'ici ſolidement réfutées, c'eſt qu'elles portent ſur des faits; & à quoi ſervent en effet, tous les raiſonnemens, contre des expériences inconteſtables & des obſervations journalieres ?

Il faut cependant ſavoir que quelques-uns ont regardé notre ame, non-ſeulement comme une *ſubſtance ſpirituelle*, parce que chez eux cette expreſſion ne ſignifioit qu'une matiere déliée, active, & d'une ſubtilité imperceptible; mais même comme immatérielle, parce qu'ils diſtinguoient dans la ſubſtance des corps, comme on l'a tant de fois répété, la partie nue, c'eſt-à-dire, celle qu'ils regardoient ſimplement comme mobile, & à laquelle

ils ne donnoient que le nom de matiere, d'avec les formes actives & ſenſitives de ces ſubſtances. Ainſi l'ame n'étoit autrefois décorée des épithetes de *ſpirituelle* & d'*immatérielle*, que parce qu'on la regardoit comme la forme, ou la faculté active & ſenſitive parfaitement développée, & même élevée au plus haut point de pénétration dans l'homme. On connoît par ce que je viens de dire la véritable origine de la métaphyſique, juſtement dégradée de ſa chimérique nobleſſe.

Pluſieurs ont voulu ſe ſignaler, en ſoutenant que l'ame raiſonnable & l'ame ſenſitive formoient deux ames d'une nature reellement diſtincte, & qu'il falloit bien ſe donner de garde de confondre enſemble. Mais comme il eſt prouvé que l'ame ne peut juger que ſur les ſenſations qu'elle a; l'idée de ces philoſophes a paru impliquer une contradiction manifeſte, qui a révolté tous les eſprits droits & exempts de préjugés. Auſſi avons-nous ſouvent fait obſerver que toutes les opérations de l'ame ſont totalement arrêtées lorſque ſon ſentiment eſt ſuſpendu, comme dans toutes les maladies du cerveau, qui bouchent & détruiſent toutes les communications d'idées entre ce viſcere & les organes ſenſitifs; de ſorte que plus on examine toutes les facultés intellectuelles en elles-mêmes, plus on demeure fermement convaincu qu'elles ſont toutes renfermées dans la faculté de ſentir, dont elles

dépendent si essentiellement, que sans elle, l'ame ne seroit jamais aucune de ses fonctions.

Enfin quelques philosophes ont pensé que l'ame n'est ni matiere, ni corps, parce que considérant la matiere par abstraction, ils l'envisageoient douée seulement de propriétés passives & mécaniques; & ils ne regardoient aussi le corps que comme revêtu de toutes les formes sensibles, dont ces mêmes propriétés peuvent rendre la matiere susceptible. Or, comme ce sont les philosophes qui ont fixé la signification des termes, & que la foi, pour se faire entendre aux hommes, a dû se servir nécessairement du langage même des hommes; delà vient que c'est peut-être en ce sens dont on a abusé, que la foi a distingué l'ame, & de la matiere, & du corps qu'elle habite: & sur ce que les anciens métaphysiciens avoient prouvé que l'ame est une substance active & sensible, & que toute substance est par soi-même impérissable, delà ne semble-t-il pas naturel que la foi ait prononcé en consequence que l'ame étoit immortelle?

Voilà comme on peut accorder, selon moi, la révélation & la philosophie, quoique celle-ci finisse où l'autre commence. C'est aux seules lumieres de la foi à fixer nos idées sur l'inexplicable origine du mal; c'est à elle à nous développer le juste & l'injuste, à nous faire connoître la nature de la liberté, & tous les secours surnaturels qui en

dirigent l'exercice : enfin puiſque les théologiens ont une ame ſi ſupérieure à celle des philoſophes, qu'ils nous diſent & nous faſſent imaginer, s'ils peuvent, ce qu'ils conçoivent ſi bien, l'eſſence de l'ame, & ſon état après la mort. Car non-ſeulement la ſaine & raiſonnable philoſophie avoue franchement qu'elle ne connoît pas cet être incomparable qu'on décore du beau nom d'ame, & d'attributs divins, & que c'eſt le corps qui lui paroît penſer (1); mais elle a toujours blâmé les philoſophes qui ont oſé affirmer quelque choſe de poſitif ſur l'eſſence de l'ame, ſemblable en cela à ces ſages académies (2), qui n'admettant que des faits en phyſique, n'adoptent ni les ſyſtêmes, ni les raiſonnemens des membres qui les compoſent.

J'avoue encore une fois que j'ai beau concevoir dans la matiere les parties les plus déliées, les plus ſubtiles, & en un mot la plus parfaite organiſation, je n'en conçois pas mieux que la matiere puiſſe penſer. Mais, 1°. la matiere ſe meut d'elle-même;

(1) *Je ſuis corps & je penſe.* (*Volt.* lett. phil. *ſur l'ame.*) Voyez comme il ſe moque agréablement du raiſonnement qu'on fait dans les écoles pour prouver que la matiere (qu'on ne connoît pas) ne peut penſer.

(2) Voyez la préface que M. de *Fontenelle* a miſe à la tête des *mémoires de l'académie des ſciences.*

je demande à ces philoſophes, qui ſemblent avoir aſſiſté à la création, qu'ils m'expliquent ce mouvement, s'ils le conçoivent. 2°. Voilà un corps organiſé : que de ſentimens s'impriment dans ce corps, & qu'il eſt difficile d'appercevoir la cauſe qui les produit ! 3°. Eſt-il plus aiſé de ſe faire une idée d'une ſubſtance qui n'étant pas matiere, ne ſeroit à la portée ni de la nature, ni de l'art ; qu'on ne pourroit rendre ſenſible par aucuns moyens ; d'une ſubſtance qui ne ſe connoît pas elle-même, qui apprend & oublie à penſer dans les différens âges de la vie ?

Si l'on me permet de parcourir ces âges un moment, nous voyons que les enfans ſont des eſpeces d'oiſeaux, qui n'apprennent que peu de mots & d'idées à la fois, parce qu'ils ont le cerveau mou. Le jugement marche à pas lents derriere la mémoire ; il faut bien que les idées ſoient faites & gravées dans le cerveau, avant que de pouvoir les arranger & les combiner. On raiſonne, on a de l'eſprit ; il s'accroît par le commerce de ceux qui en ont, il s'embellit par la communication des idées, ou des connoiſſances d'autrui. L'adoleſcence eſt-elle paſſée ? Les langues & les ſciences s'apprennent difficilement, parce que les fibres peu flexibles n'ont plus la même capacité de recevoir promptement, & de conſerver les idées acquiſes. Le vieillard, *laudator temporis acti*, eſt eſclave des préjugés qui ſe ſont endurcis

avec lui. Les vaiſſeaux rapprochent leurs parois vides, ou font corps avec la liqueur deſſéchée; tout juſqu'au cœur & au cerveau s'oſſifie avec le temps; les eſprits ſe filtrent à peine dans le cerveau & dans le cervelet, les ventricules du cœur n'ont plus qu'un foible coup de piſton; défaut de ſang & de mouvement, défaut de parens & d'amis, qu'on ne connoît plus, défaut de ſoi-même, qu'on ignore. Tel eſt l'âge décrépit, la nouvelle enfance, la ſeconde végétation de l'homme, qui finit comme il a commencé. Faut-il pour cela être miſantrope & mépriſer la vie? Non, ſi on a du plaiſir à ſentir, il n'eſt point de plus grand bien que la vie; ſi on a ſu en jouir, quoiqu'on en diſe, quoique chantent nos poëtes, (1) c'étoit la *peine de naître*, de vivre & de mourir...

Vous avez vu que la faculté ſenſitive exécute ſeule toutes les facultés intellectuelles; qu'elle fait tout chez l'homme, comme chez les animaux; que par elle enfin tout s'explique. Pourquoi donc demander à un être imaginaire plus diſtingué, les raiſons de votre ſupériorité ſur tout ce qui reſpire? Quel beſoin vous faites vous d'une ſubſtance d'une plus haute origine? Eſt-ce qu'il eſt trop humiliant par votre amour-propre, d'avoir tant d'eſprit,

(1) Rouſſeau. *Miroir de la vie.*

tant de lumieres, ſans en connoître la ſource? Non, comme les femmes ſont vaines de leur beauté, les beaux eſprits auront toujours un orgueil qui les rendra odieux dans la ſociété; & les philoſophes même ne ſeront peut-être jamais aſſez philoſophes, pour éviter cet écueil univerſel. Au reſte, qu'on faſſe attention que je ne traite ici que de l'hiſtoire naturelle des corps animés, & que pour ce qui ne concerne en rien cette phyſique, il ſuffit, ce me ſemble, qu'un philoſophe chrétien ſe ſoumette aux lumieres de la révélation, & renonce volontiers à toutes ſes ſpéculations, pour chérir une reſſource commune à tous les fideles. Oui, ſans doute, cela doit ſuffire, & par conſéquent rien ne peut nous empêcher de pouſſer plus loin nos recherches phyſiques, & de confirmer cette théorie des ſenſations par des faits inconteſtables.

CHAPITRE XV.

Hiſtoires qui confirment que toutes les idées viennent des ſens.

HISTOIRE PREMIERE.

D'un ſourd de Chartres.

« UN jeune homme, fils d'un artiſan, ſourd & » muet de naiſſance, commença tout d'un coup à » parler, au grand étonnement de toute la ville. » On ſut de lui que, trois ou quatre mois aupa- » ravant, il avoit entendu le ſon des cloches, & » avoit été extrêmement ſurpris de cette ſenſation » nouvelle & inconnue. Enſuite il lui étoit ſorti » comme une eſpece d'eau de l'oreille gauche, & » il avoit entendu parfaitement des deux oreilles. » Il fut ces trois ou quatre mois à écouter ſans » rien dire, s'accoutumant à répéter tout bas les » paroles qu'il entendoit, & s'affermiſſant dans la » prononciation & dans les idées attachées aux » mots. Enfin il ſe crut en état de rompre le ſilence, » & il déclara qu'il parloit, quoique ce ne fût » encore qu'imparfaitement. Auſſi-tôt des théolo- » giens habiles l'interrogerent ſur ſon état paſſé, » & leurs principales queſtions roulerent ſur dieu,

» ſur l'ame, ſur la bonte, ou la malice morale des » actions. Il ne parut pas avoir pouſſé ſes penſées » juſques-là. Quoiqu'il fût né de parens catho- » liques, qu'il aſſiſtât à la meſſe, qu'il fût inſtruit » à faire le ſigne de la croix, & à ſe mettre à » genoux dans la contenance d'un homme qui prie, » il n'avoit jamais joint à cela aucune intention, » ni compris celles que les autres y joignoient : » il ne ſavoit pas bien diſtinctement ce que c'étoit » que la mort, & n'y penſoit jamais. Il menoit » une vie purement animale, toute occupée des » objets ſenſibles & préſens, & du peu d'idées » qu'il recevoit par les yeux. Il ne tiroit pas même » de la comparaiſon de ces idées, tout ce qui » ſemble qu'il auroit pu en tirer. Ce n'eſt pas qu'il » n'eût naturellement de l'eſprit, (1) mais l'eſprit » d'un homme privé du commerce des autres, eſt » ſi peu cultivé, ſi peu exercé, qu'il ne penſoit » qu'autant qu'il étoit indiſpenſablement forcé par » les objets extérieurs. Le plus grand (2) fond » des idées des hommes eſt dans leur commerce « réciproque ».

---

(1) Ou plutôt la faculté d'en avoir.

(2) Tout le fond. M. de F... l'affirme ſans y penſer, lorſqu'il dit que ce ſourd *n'avoit que les idées qu'il recevoit par les yeux*, car il s'enſuit qu'aveugle, il eû été ſans idées.

Cette hiſtoire connue de toute la ville de Chartres, ſe trouve dans celle de l'académie des ſciences (1).

HISTOIRE II.

D'un homme ſans idées morales.

DEPUIS plus de quinze ans il y a à l'hôtel de Conti un tourneur de broche, qui n'ayant rien de ſourd, ſi ce n'eſt l'eſprit, répond qu'il a été au potager, lorſqu'on lui demande s'il a été à la meſſe. Il n'a aucune idée acquiſe de la divinité, & lorſqu'on veut ſavoir de lui s'il croit en dieu, le coquin dit que non, & qu'il n'y en a point. Ce fait paſſe dans cet hôtel pour le *duplicata* de celui de Chartres, auquel pour cette raiſon je l'ai joint.

HISTOIRE III.

De l'aveugle de Cheſelden.

POUR voir, il faut que les yeux ſoient, pour ainſi dire, à l'uniſſon des objets. Mais ſi les parties internes de cet admirable organe n'ont pas leur poſition naturelle, on ne voit que fort confuſé-

(3) 1703. p. 1. *de l'hiſt.*

ment. M. de Voltaire, *élémens de la philoſophie de Newton, chap. 6.* rapporte que l'aveugle-né, âgé de 14 ans, auquel Cheſelden abattit la cataracte, ne vit immédiatement après cette opération, qu'une lumiere colorée, ſans qu'il pût *diſtinguer un globe d'un cube*, & qu'il n'eut aucune idée d'étendue, de diſtance, de figure, &c. Je crois, 1°. que faute d'une juſte poſition dans les parties de l'œil, la viſion devoit ſe faire mal; (pour qu'elle ſe rétabliſſe, il faut que le criſtallin détrôné ait eu le temps de ſe fondre, car il n'eſt pas néceſſaire à la vue.) 2°. S'il voit de la lumiere & des couleurs, il voit par conſéquent de l'étendue. 3°. Les aveugles ont le tact fin, un ſens profite toujours du défaut d'un autre ſens: les houppes nerveuſes, non perpendiculaires, comme par-tout le corps, mais paralleles & longitudinalement étendues juſqu'à la pointe des doigts, comme pour mieux examiner un objet, ces houppes, dis-je, qui ſont l'organe du tact, ont un ſentiment exquis dans les aveugles, qui par conſéquent acquierent facilement par le toucher les idées des figures, des diſtances, &c. Or un globe attentivement conſidéré par le toucher, clairement imaginé & conçu, n'a qu'à ſe montrer aux yeux ouverts; il ſera conforme à l'image ou à l'idée gravée dans le cerveau; & conſéquemment il ne ſera pas poſſible à l'ame de ne pas diſtinguer cette

figure de toute autre, ſi l'organe dioptrique a l'arrangement interne néceſſaire à la viſion. C'eſt ainſi qu'il eſt auſſi impoſſible aux doigts d'un très-habile anatomiſte de ne pas reconnoître, les yeux fermés, tous les os du corps humain, de les emboîter enſemble, & d'en faire un ſquelette, qu'à un parfait muſicien de ne pas reſſerrer ſa glotte, au point précis pour prendre le vrai ton qu'on lui demande. Les idées reçues par les yeux ſe retrouvent en touchant, & celles du tact, en voyant.

D'ailleurs on étoit prévenu pour ce qui avoit été décidé avant cette operation, par Locke, pag. 97. 98. ſur le problême du ſavant Molineux; c'eſt pourquoi j'oſe mettre en fait de deux choſes l'une; ou on n'a pas donné le temps à l'organe dioptrique ébranlé, de ſe remettre dans ſon aſſiette naturelle; ou a force de tourmenter le nouveau voyant, on lui a fait dire ce qu'on étoit bien aiſe qu'il dît. Car on a, pour appuyer l'erreur, plus d'adreſſe, que pour découvrir la vérité. Ces *habiles théologiens* qui interrogerent le ſourd de Chartres, s'attendoient à trouver dans la nature de l'homme des jugemens antérieurs à la premiere ſenſation. Mais dieu qui ne fait rien d'inutile, ne nous a donné aucune idée primitive, même, comme on l'a dit tant de fois, de ſes propres attributs; & pour revenir à l'aveugle de Cheſelden, ces jugemens lui

eussent été inutiles pour distinguer à la vue le globe d'un cube : il n'y avoit qu'à lui donner le temps d'ouvrir les yeux, & de regarder le tableau composé de l'univers. Lorsque j'ouvre ma fenêtre, puis-je au premier instant distinguer les objets ? De même le *pouce* peut paroître *grand comme une maison*, lorsque c'est la premiere fois qu'on apperçoit la lumiere. Ce qu'il y auroit là d'étonnant, c'est qu'un homme qui voit les choses si fort en grand, n'eût aucune perception de grandeur, comme on le dit contradictoirement.

HISTOIRE IV.

Ou méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.

VOICI la méthode selon laquelle Amman aprend à parler, en peu de temps, aux sourds & muets de naissance (1). 1°. Le disciple touche le gosier du maître qui parle, pour acquérir, par le tact, l'idée ou la perception du tremblement

(1) Celui qui devient sourd dans l'enfance avant que de savoir parler, lire & écrire, devient muet peu-à-peu ; j'ai vérifié cette observation sur deux sœurs sourdes & muettes que j'ai vues au Fort Louis.

des organes de la parole. 2°. Il examine lui-même de la même maniere ſon propre goſier, & tâche d'imiter les mêmes mouvemens que le toucher lui a déjà fait appercevoir. 3°. Ses yeux lui ſervent d'oreilles, (ſelon l'idée d'Amman) c'eſt-à-dire, il regarde attentivement les divers mouvemens de la langue, de la mâchoire, & des levres, lorſque le maître (1) prononce une lettre. 4°. Il fait les mêmes mouvemens devant un miroir, & les répéte juſqu'à une parfaite exécution. 5°. Le maître ſerre doucement les narines de ſon écolier, pour l'accoutumer à ne faire paſſer l'air que par la bouche. 6°. Il écrit la lettre qu'il fait prononcer, pour qu'on l'étudie, & qu'on la prononce ſans-ceſſe en particulier.

Les ſourds ne parlent pas, comme on le croit, dès qu'ils entendent; autrement nous parlerions tous facilement une langue étrangere, qui ne s'apprend que par l'habitude des organes à la prononcer: ils ont cependant plus de facilité à parler; c'eſt pourquoi l'ouïe qu'Amman donne aux ſourds, eſt le grand myſtere & la baſe de ſon art. Sans doute à force d'agiter le fond de leur gorge, comme ils voient faire, ils ſentent à la faveur du canal d'Euſtache un tremblement,

(2) On commence par les voyelles.

une titillation, qui leur fait diſtinguer l'air ſonore de celui qui ne l'eſt pas, & leur apprend qu'ils parlent, quoique d'une voix rude & groſſiere, qui ne s'adoucit que par l'exercice & la répétition des mêmes ſons. Voilà l'origine d'une ſenſation qui leur étoit inconnue; voilà le modele de la fabrique de toutes nos idées. Nous n'apprenons nous-mêmes à parler, qu'à force d'imiter les ſons d'autrui, de les comparer avec les nôtres, & de les trouver enfin reſſemblans. Les oiſeaux, comme on l'a dit ailleurs, ont la même faculté que nous, le même rapport entre les deux organes, celui de la parole, & celui de l'ouïe.

Un ſourd donne de la voix, qu'elle qu'elle ſoit, dès la premiere leçon d'Amman. Alors tandis que la voix ſe forme dans le larinx, on lui apprend à tenir la bouche ouverte, autant, & non plus qu'il faut pour prononcer telle ou telle voyelle. Mais comme ces lettres ont toutes beaucoup d'affinité entr'elles, & n'exigent pas des mouvemens fort differens, les ſourds, & même ceux qui ne le ſont pas, ne tiennent pas la bouche préciſement ouverte au point néceſſaire; c'eſt pourquoi ils ſe trompent dans la prononciation: mais il faut applaudir cette mépriſe, loin de la relever, parce qu'en tâchant de répeter la même faute (qu'ils ne connoiſſent pas), ils en font une plus heureuſe & donnent enfin le ſon qu'on demande.

Une

Une phyſionomie ſpirituelle, un âge tendre, (1) les organes de la parole bien conditionnés, voilà ce qu'Amman exige de ſon diſciple, & il préfere l'hyver aux autres ſaiſons, parce que l'air, condenſé par le froid, rend la parole des ſourds beaucoup plus ſenſible à eux-mêmes. Notre cerveau eſt originairement une maſſe informe, ſans nulle idée; il a ſeulement la faculté d'en avoir, il les obtient de l'éducation, avec la puiſſance de les lier, & de les combiner enſemble. Cette éducation conſiſte dans un pur mécaniſme, dans l'action de la parole de l'un, ſur l'ouïe de l'autre, qui rend les mêmes ſons, & apprend les idées arbitraires qu'on a attachées à ces ſons: ou pour ne pas quitter nos ſourds, dans l'impreſſion de l'air & des ſons qu'on leur fait rendre à eux-mêmes machinalement, comme je l'ai dit, ſur leur propre nerf acouſtique, qui eſt une des cordes, ſi l'on me permet de m'exprimer ainſi, à la faveur deſquelles les ſons & les idées vont ſe graver dans la ſubſtance médullaire du cerveau, & jettent ainſi les premieres ſemences de l'eſprit & de la raiſon.

(1) Depuis huit ans juſqu'à quinze. Plus jeunes, ils ſont trop hardis, & ne ſentent pas l'utilité de ces leçons; plus vieux, leurs organes ſont engourdis.

Amman a tort de croire que le défaut de la luette empêche de parler. Mr. Aſtruc, (1) & pluſieurs autres auteurs (2) dignes de foi ont des obſervations contraires. Mais il faut d'ailleurs une parfaite organiſation, & comme une communication (qui s'ouvre en quelque ſorte au moindre ſignal) du cerveau, aux nerfs des inſtrumens qui ſervent à parler. Sans ces organes, naturellement bien faits, les ſourds inſtruits par Amman pourroient bien un jour entendre les autres parler, & mettre leurs penſées par écrit, mais ils ne pourroient jamais parler eux-mêmes. Il faut auſſi des organes bien conditionnés, lorſqu'on apprend à un animal à parler, ou qu'on l'inſtruit pour divers uſages. Un ſourd, & par conſéquent muet de naiſſance, peut apprendre à lire & à prononcer un grand nombre de mots dans deux mois. Amman en cite un, qui ſavoit lire & réciter par mémoire l'oraiſon dominicale au bout de quinze jours. Il parle d'un autre enfant qui dans un mois apprit à bien prononcer les lettres, à lire, & à écrire paſſablement : il ſavoit même aſſez bien l'ortographe. Le plus court moyen de l'enſeigner aux ſourds, & de leur faire retenir plus aiſément les

(1) *De Morb. Vener.*

(2) Bartholin, Hildanus, Fallope, &c.

idées des mots, c'eſt de leur faire coudre, ou joindre enſemble les lettres (qu'ils entendent à leur maniere & qu'ils répetent fort exactement) dans leur tête, dans leur bouche, & ſur le papier. La difficulté des combinaiſons doit être proportionnée à l'aptitude du diſciple; on mêle des voyelles, des conſonnes, les unes & les autres, tantôt devant, tantôt derriere: mais dans le commencement on reculeroit, pour vouloir trop avancer. Les idées naiſſantes de deux ou trois lettres ſeroient troublées par un plus grand nombre; l'eſprit ſe replongeroit dans ſon chaos.

Après les voyelles, on vient au demi-voyelles, & aux conſonnes, & aux lettres les plus faciles de ces dernieres, enfin à leurs combinaiſons les plus aiſées: & lorſqu'on fait prononcer toutes les lettres, on fait lire.

La lettre *M*, ſéparée de l'*E* muet, qui tient à elle dans la prononciation, s'apprend, par la main que le ſourd enfonce dans ſon goſier, & l'effort qu'il fait pour fermer la bouche, en parlant.

La lettre *N* ſe prononce en regardant dans le miroir la ſituation de la langue, & en portant une main au nez du maître, & l'autre au fond de ſa bouche, pour ſentir le tremblement du larinx, & comme l'air ſonore ſort des narines.

Les ſourds apprennent la lettre *L* en n'appliquant leur langue qu'aux dents ſupérieures, inciſives &

canines, & à la partie du palais voiſine de ces dents : cette action étant faite, on leur fait ſigne avec la main de faire ſortir leur voix par la bouche.

Dans la lettre *R* la voix s'éleve, ſaute en quelque ſorte & ſe rompt. Il faut du tems pour acquérir la ſouplesſe & la mobilité néceſſaire à cette prononciation. Cependant je commence, dit l'auteur, par mettre la main du ſourd dans ma bouche, pour qu'il touche en quelque ſorte ma prononciation, & apperçoive comme ce ſon eſt modifié, & en même temps, il ſe doit regarder dans un miroir, pour examiner le tremblement & la fluctuation de la langue.

C'eſt encore dans le miroir, qu'on apprend à rendre ſa langue convexe, autant qu'il le faut pour prononcer enſemble *ch*, ſur-tout ſi on examine avec la main comment l'air ſort de la bouche.

Pour prononcer *K*, *T*, *P*, on fait attention aux mouvemens de la bouche & de la langue du maître, & on examine toujours avec les doigts le mouvement de ſon goſier.

L'*x* ſe prononce comme *SK*. Il faut donc ſavoir combiner deux conſonnantes ſimples, avant que de paſſer aux conſonnantes doubles. Tous les ſourds prononcent aſſez facilement les conſonnes ſimples, & ſur-tout la lettre *H*. Elles ne ſont

qu'un air muet, ou peu ſonore, qui en fermant, ou en ouvrant ſes conduits, ſort ſucceſſivement, ou tout-à-coup.

Lorſque le diſciple fait prononcer ſéparément chaque lettre de l'alphabet, il faut qu'il s'accoutume à prononcer, la bouche fort ouverte, les conſonnes & les demi-voyelles, pour que les levres & les dents ne l'empêchent pas de voir dans le miroir les mouvemens de la langue. Enſuite il doit peu-à-peu s'exercer à les prononcer à toutes ſortes d'ouvertures : & lorſqu'enfin on a acquis cette faculté, on prend deux ou trois lettres qu'on tâche de prononcer de ſuite, ou ſans interruption, ſuivant l'habilité qu'on a déjà.

L'écolier ayant fait ces progrès, lit une ligne d'un livre & répete par cœur les mêmes mots, après que le maitre, qu'il examine attentivement, les a prononcés. D'un coup d'œil par ce moyen, il imite ſeul les ſons qu'il lit, comme s'il les entendoit, parce que l'idée lui en eſt récente & bien gravée.

Amman remarque que c'eſt à-peu-près par le même diametre de l'ouverture de la bouche qu'on prononce o, u, e, i, o, e, u, e : m, n, ng, p, t, k : ch, k. Toutes ces lettres ſortent du fond du goſier. Ainſi elles ſont fort difficiles à diſtinguer par un ſourd. Auſſi prononce-t-il mal, juſqu'à ce qu'il ait appris beaucoup de mots : mais enfin il eſt

de fait qu'il répete avec le temps, & comprend fort bien les discours d'autrui.

Les *explosives*, *p*, *t*, *k*, ne se prononcent pas sans quelque élévation apparente du larinx; elles se distinguent par-là des *nasales* m, n, ng. La prononciation des lettres ch, est sensible à l'œil; c'est comme en lisant, qu'un sourd conçoit ce qu'on lui dit; il est bon de lui parler dans la bouche pour mieux se faire entendre, lorsqu'il s'est déjà entendu lui-même, comme on l'a dit; mais on l'instruit mieux par la vue & le toucher, *aures sunt in oculis*, dit fort bien l'auteur du traité *de loquelâ*, p. 102.

Le disciple sait-il enfin lire & parler? On commence par lui apprendre les noms des choses qui ont le plus d'usages, & qui se présentent le plus familierement, comme dans l'éducation de tous les enfans; les substantifs, adjectifs, les verbes, les adverbes, les conjonctions, les déclinaisons, les conjugaisons, & les contractions particulieres de la langue qu'on enseigne.

Amman finit son petit, mais excellent traité, par donner l'art de corriger tous les défauts du langage, mais je ne le suivrai pas plus loin. Cette méthode est d'autant plus au-dessus du *Bureau Typographique*, & du *Quadrille des enfans*, qu'un sourd-né, plus animal qu'un enfant, a par son seul instinct déjà appris à parler. Le savant maître des

ſourds apprend à la fois & en peu de tems à parler, à lire, & à écrire ſuivant les regles de l'ortographe : & tout cela, comme vous voyez, machinalement, ou par des ſignes ſenſibles, qui ſont la voie de communication de toutes les idées. Voilà un de ces hommes dont il eſt fâcheux que la vie ne ſoit pas proportionnée à l'utilité dont elle eſt au public.

§. I

Réflexions ſur l'éducation.

Rien ne reſſemble plus aux diſciples d'Amman, que les enfans; il faut donc les traiter à-peu-près de la même maniere. Si on veut imprimer trop de mouvement dans les muſcles, & trop d'idées, ou de ſenſations dans le cerveau des ſourds, la confuſion ſe met dans les uns & dans les autres. De même la mémoire d'un enfant, le diſcernement qui ne fait que d'éclore, ſont fatigués de trop d'ouvrage. La foibleſſe des fibres & des eſprits exige un repos attentif. Il faut donc, 1°. ne pas dévancer la raiſon, mais profiter du premier moment qu'on la voit paroître, pour fixer dans l'eſprit le ſens des mots appris machinalement. 2°. Suivre à la piſte les progrès de l'ame, voir comment la raiſon ſe développe, en un mot obſer-

ver exactemement à quel degré on doit arrêter, pour ainſi dire, le thermometre du petit jugement des enfans, afin de proportionner à ſa ſphere, ſucceſſivement augmentée, l'étendue des connoiſſances dont il faut l'embellir & le fortifier ; & de ne faire travailler l'eſprit, ni trop, ni trop peu. 3°. De ſi tendres cerveaux ſont comme une cire molle dont les impreſſions ne peuvent s'effacer, ſans perdre toute la ſubſtance qui les a reçues ; delà les idées fauſſes, les mots vuides de ſens : les préjugés demandent dans la ſuite une refonte, dont peu d'eſprits ſont ſuſceptibles, & qui dans l'âge turbulent des paſſions devient preſque impoſſible. Ceux qui ſont chargés d'inſtruire un enfant, ne doivent donc jamais lui imprimer que des idées ſi évidentes, que rien ne ſoit capable d'en éclipſer la clarté. Mais pour cela il faut qu'ils en ayent eux-mêmes de ſemblables, ce qui eſt fort rare. On enſeigne, comme on a été enſeigné, & delà cette infinie propagation d'abus & d'erreurs. La prévention pour les premieres idées eſt la ſource de toutes ces maladies de l'eſprit. On les a acquiſes machinalement, & ſans y prendre garde, en ſe familiariſant avec elles on croit que ces notions ſont nées avec nous. Un célebre abbé de mes amis, métaphyſicien de la premiere force, croyoit que tous les hommes étoient muſiciens nés ; parce qu'il ne ſe ſouvenoit pas d'avoir appris les airs avec leſquels ſa nourrice

l'endormoit. Tous les hommes ſont dans la même erreur ; & comme on leur a donné à tous les mêmes idées, s'ils ne parloient tous que françois, ils feroient de leur langue le même phantôme que de leurs idées. Dans quel chaos, dans quel labyrinthe d'erreurs & de préjugés, la mauvaiſe éducation nous plonge ! Et qu'on a grand tort de permettre aux enfans des raiſonnemens ſur des choſes dont ils n'ont point d'idées, ou dont ils n'ont que des idées confuſes !

HISTOIRE V.

D'un enfant trouvé parmi des ours.

UN jeune enfant, âgé de dix ans, fut trouvé l'an 1694 parmi un troupeau d'ours dans les forêts qui ſont aux confins de la Lithuanie & de la Ruſſie. Il étoit horrible à voir, il n'avoit ni l'uſage de la raiſon, ni celui de la parole : ſa voix & lui-même n'avoient rien d'humain, ſi ce n'eſt la figure extérieure du corps. Il marchoit ſur les mains & ſur les pieds comme les quadrupedes : ſéparé des ours il ſembloit les regretter ; l'ennui & l'inquiétude étoient peints ſur ſa phyſionomie, lorſqu'il fut dans la ſociété des hommes ; on eût dit un priſonnier, (& il ſe croyoit tel) qui ne cherchoit qu'à s'enfuir, juſqu'à ce qu'ayant appris à lever ſes mains

contre un mur, & enfin à se tenir debout sur ses pieds, comme un enfant, ou un petit chat, & s'étant peu-à-peu accoutumé aux aliments des hommes, il s'apprivoisa enfin après un long espace de temps, & commença à proférer quelques mots d'une voix rauque, & telle que je l'ai dépeinte. Lorsqu'on l'interrogeoit sur son état sauvage, sur le temps que cet état avoit duré, il n'en avoit pas plus de mémoire, que nous n'en avons de ce qui s'est passé, pendant que nous étions au berceau.

Conor, (1) qui raconte cette histoire arrivée en Pologne, pendant qu'il étoit à Varsovie à la cour de Jean Sobieski, alors sur le trône, ajoute que le roi même, plusieurs sénateurs, & quantité d'autres habitans du pays dignes de foi, lui assurerent comme un fait constant, & dont personne ne doute en Pologne, que les enfans sont quelquefois nourris par des ourses, comme Rémus & Romulus le furent, dit-on, par une louve. Qu'un enfant soit à sa porte, ou proche d'une haie, ou laissé par imprudence seul dans un champ, tandis qu'un ours affamé pâture dans le voisinage, il est aussi-tôt dévoré & mis en pieces; mais s'il est pris par une ourse qui allaite, elle le porte où sont ses petits, auxquels elle ne sert pas plus de mere & de

(1) P. 133, 134, 135. *Evang. Med.*

nourrice, qu'à l'enfant même, qui quelques années après eſt quelquefois apperçu & pris par les chaſſeurs.

Conor cite une aventure ſemblable à celle dont il a été témoin, qui arriva dans le même lieu (à Varſovie) en 1669, & qui ſe paſſa ſous les yeux de M. Wanden nommé Brande de Cleverskerk, ambaſſadeur en Angleterre l'an 1699. Il décrit ce cas, tel qu'il lui a été fidelement raconté par cet ambaſſadeur, dans ſon traité du gouvernement du royaume de Pologne.

J'ai dit que ce pauvre enfant dont parle Conor, ne jouiſſoit d'aucunes lumieres de la raiſon; la preuve en eſt qu'il ignoroit la miſere de ſon état; & qu'au lieu de chercher le commerce des hommes, il les fuyoit, & ne déſiroit que de retourner avec ſes ours. Ainſi, comme le remarque judicieuſement notre hiſtorien, cet enfant vivoit machinalement, & ne penſoit pas plus qu'une bête, qu'un enfant nouveau-né, qu'un homme qui dort, qui eſt en léthargie, ou en apoplexie.

CHAPITRE VI.

Des hommes ſauvages, appellés satyres.

LES hommes ſauvages, (1) aſſez communs aux Indes & en Afrique, ſont appellés *orang-outang* par les indiens, & *Quoias-morrou* par les afriquains.

Ils ne ſont ni gras ni maigres; ils ont le corps quarré, les membres ſi trapus & ſi muſculeux, qu'ils ſont très-vîtes à la courſe, & ont une force incroyable. Au-devant du corps ils n'ont de poil en aucun endroit; mais par derriere, on diroit voir une forêt de crins noirs dont tout le dos eſt couvert & hériſſé. La face de ces animaux reſſemble au viſage de l'homme : mais leurs narines ſont camuſes & courbées, & leur bouche eſt ridée & ſans dents.

Leurs oreilles ne different en rien de celles des hommes ni leur poitrine : car les ſatyres femelles ont de fort gros tetons, & les mâles n'en ont pas plus qu'on n'en voit communément aux hommes. Le nombril eſt fort enfoncé, & les membres ſupé-

(1) Il y a deux ans qu'il parut à la foire Saint-Laurent un grand ſinge, ſemblable au ſatyre de Tulpius.

rieurs & inférieurs reſſemblent à ceux de l'homme, comme deux gouttes d'eau, ou un œuf à un autre œuf.

Le coude eſt articulé comme le nôtre; ils ont le même nombre de doigts, le pouce fait comme celui de l'homme, des mollets aux jambes, & une baſe à la plante du pied, ſur laquelle tout leur corps porte comme le nôtre, lorſqu'ils marchent à notre maniere, ce qui leur arrive ſouvent.

Pour boire, ils prennent fort bien d'une main l'anſe du gobelet, & portent l'autre au fond du vaſe; enſuite ils eſſuyent leurs levres avec la plus grande propreté. Lorſqu'ils ſe couchent, ils ont auſſi beaucoup d'attention & de délicateſſe, ils ſe ſervent d'oreiller & de couverture dont ils ſe couvrent avec un grand ſoin, lorſqu'ils ſont apprivoiſés. La force de leurs muſcles, de leur ſang & de leurs eſprits, les rend braves & intrépides, comme nous-mêmes: mais tant de courage eſt réſervé aux mâles, comme il arrive encore dans l'eſpece humaine. Souvent ils ſe jettent avec fureur ſur les gens même armés, comme ſur les femmes & les filles, auxquelles ils font à la vérité de plus douces violences. Rien de plus laſcif, de plus impudique & de plus porté à la fornication, que ces animaux. Les femmes de l'Inde ne ſont pas tentées deux fois d'aller les voir dans les cavernes, où ils

se tiennent cachés. Ils y sont nuds, & y font l'amour avec aussi peu de préjugés que les chiens.

Pline, S. Jérôme & autres nous ont donné d'après les anciens, des descriptions fabuleuses de ces animaux lascifs, comme on en peut juger, en les comparant avec celle-ci. Nous la devons à Tulpius médecin d'Amsterdam. (1) Cet auteur ne parle du satyre qu'il a vu, que comme d'un animal; il n'est occupé qu'à décrire les parties de son corps, sans faire mention s'il parloit & s'il avoit des idées. Mais cette parfaite ressemblance qu'il reconnoit entre le corps du satyre & celui des autres hommes, me fait croire que le cerveau de ce prétendu animal est originairement fait pour sentir & penser comme les nôtres. Les raisons d'analogie sont chez eux beaucoup plus fortes que chez les autres animaux.

Plutarque parle d'un satyre qui fut pris en dormant, & amené à Sylla : la voix de cet animal ressembloit au hennissement des chevaux & au bêlement des boucs. Ceux qui dès l'enfance ont été égarés dans les forêts, n'ont pas la voix beaucoup plus claire & plus humaine; ils n'ont pas une seule idée, comme on l'a vu dans le fait rapporté par

(1) *Observat. Med. Ed. d.Elzev.* L. III. C. LVI. p. 270.

Conor, je ne dis pas de morale, mais de leur état, qui a paſſé comme un ſonge, ou plutôt, ſuivant l'expreſſion proverbiale, comme un rêve à la ſuiſſe, qui pourroit durer cent ans ſans nous donner une ſeule idée. Cependant ce ſont des hommes, & tout le monde en convient. Pourquoi donc les ſatyres ne ſeroient-ils que des animaux? S'ils ont les inſtrumens de la parole bien organiſés, il eſt facile de les inſtruire à parler & à penſer, comme les autres ſauvages : je trouverois plus de difficulté à donner de l'éducation & des idées aux ſourds de naiſſance.

Pour qu'un homme croie n'avoir jamais eu de commencement, il n'y a qu'à le ſéqueſtrer de bonne-heure du commerce des hommes ; rien ne pouvant l'éclairer ſur ſon origine, il croira non-ſeulement n'être point né, mais même ne jamais finir. Le ſourd de Chartres qui voyoit mourir ſes ſemblables, ne ſavoit pas ce que c'étoit que la mort : car n'en pas avoir une perception *bien diſtincte*, comme M. de F. en convient, c'eſt n'en avoir aucune idée. Comment donc ſe pourroit-il faire qu'un ſauvage qui ne verroit mourir perſonne, ſur-tout de ſon eſpece, ne ſe crût pas immortel?

Lorſqu'un homme ſort de ſon état de bête, & qu'on l'a aſſez inſtruit, pour qu'il commence à réfléchir, comme il n'a point penſé durant le cours de ſa vie ſauvage, toutes les circonſtances de cet

état ſont perdues pour lui : il les écoute, comme nous écoutons ce qu'on nous raconte de notre enfance, qui nous paroîtroit une vraie fable, ſans l'exemple de tous les autres enfans. La naiſſance & la mort, nous paroîtroient également des chimeres, ſans ceux qu'on voit naître & mourir.

Les ſauvages, qui ſe ſouviennent de la variété des états, par où ils ont paſſé, n'ont été égarés qu'à un certain point ; auſſi les trouve-t-on marchant comme les autres hommes ſur les pieds ſeulement. Car ceux qui depuis leur origine ont longtemps vecu parmi les bêtes, ne ſe ſouviennent point d'avoir exiſté dans la ſociété d'autres êtres : leur vie ſauvage, quelque longue qu'elle ait été, ne les a pas ennuyés, elle n'a duré pour eux qu'un inſtant, comme on l'a déjà dit ; enfin ils ne peuvent ſe perſuader qu'ils n'ont pas toujours été tels qu'ils ſe trouvent au moment qu'on leur ouvre les yeux ſur leur miſere, en leur procurant des ſenſations inconnues, & l'occaſion de ſe replier ſur ces ſenſations.

Toute la Hollande a eu le plaiſant ſpectacle d'un enfant, abandonné dans je ne ſais quel déſert, élevé & trouvé enfin parmi des chevres ſauvages. Il ſe traînoit & vivoit comme ces animaux ; il avoit les mêmes goûts, les memes inclinations, les mêmes ſons de voix : la même imbécillité étoit peinte ſur ſa phyſionomie. M. Boerhaave, qui nous faiſoit

faiſoit cette hiſtoire en 1733, l'a, je crois, tirée du bourgmeſtre Tulpius.

On parloit beaucoup à Paris, quand j'y publiai la premiere édition de cet ouvrage, d'une fille ſauvage qui avoit mangé ſa ſœur, & qui étoit alors au couvent à Châlons en Champagne. Mgr. le maréchal de Saxe m'a fait l'honneur de me raconter bien des particularités de l'hiſtoire de cette fille. Mais elles ſont plus curieuſes que néceſſaires, pour comprendre & expliquer ce qu'il y a de plus ſurprenant dans tous ces faits. Un ſeul ſuffit pour donner la clef de tous les autres ; au fond, ils ſe reſſemblent tous, comme toutes nos obſervations de médecine ſur un même ſujet, dont une bonne théorie facilite beaucoup mieux l'intelligence, que tous les livres de ces docteurs ciniques & bornés.

§. VII.

BELLE CONJECTURE D'ARNOBE, *qui vient à l'appui de tous ces faits.*

J'AI rapporté pluſieurs (1) faits, que le haſard, ou un art admirable, ont fourni aux Fontenelle,

(1) Je n'ai oublié que *l'aveugle-né* de la Motte le Vayer; mais cet oubli n'eſt pas de conſéquence, par la raiſon que j'ai donnée.

aux Chefelden, aux Locke, aux Amman, aux Tulpius, aux Boerhaave, aux Conor, &c. Je paſſe à préſent à ce qui m'a paru digne de les couronner; c'eſt une belle conjecture d'Arnobe, laquelle porte viſiblement ſur des obſervations qu'il avoit eu occaſion de faire, quoiqu'il n'en diſe qu'un mot en paſſant.

Faiſons, dit-il, (1) un trou en forme de lit, dans la terre, qu'il ſoit entouré de murs, couvert d'un toit; que ce lieu ne ſoit ni trop chaud, ni trop froid: qu'on n'y entende abſolument aucun bruit: imaginons les moyens de n'y faire entrer qu'une pâle lueur entrecoupée de ténebres. Qu'on mette un enfant nouveau-né dans ce ſouterrain: que ſes ſens ne ſoient frappés d'aucuns objets; qu'une nourrice nue, en ſilence, lui donne ſon lait & ſes ſoins. A-t-il beſoin d'alimens plus ſolides? qu'ils lui ſoient portés par la même femme: qu'ils ſoient toujours de même nature, tels que le pain & l'eau froide, bue dans le creux de la main. Que cet enfant, ſorti de la race de Platon ou de Pithagore, quitte enfin ſa ſolitude à l'âge de vingt, trente ou quarante ans; qu'il paroiſſe dans l'aſſemblée des mortels: qu'on lui demande, avant qu'il ait appris à penſer & à parler, ce qu'il eſt lui-même, quel eſt ſon pere, ce qu'il a fait, ce qu'il a penſé,

(1) *Adverſ. Gent. L. II.*

comment il a été nourri & élevé jusqu'à ce temps. Plus stupide qu'une bête, il n'aura pas plus de sentiment que le bois ou le caillou; il ne connoîtra ni la terre, ni la mer, ni les astres, ni les météores, ni les plantes, ni les animaux. S'il a faim, faute de sa nourriture ordinaire, ou plutôt faute de connoître tout ce qui peut y suppléer, il se laissera mourir. Entouré de feu, ou de bêtes vénimeuses, il se jettera au milieu du danger, parce qu'il ne sait encore ce que c'est que la crainte. S'il est forcé de parler, par l'impression de tous ces objets nouveaux, dont il est frappé, il ne sortira de sa bouche béante, que des sons inarticulés, comme *plusieurs ont coutume de faire en pareil cas*. Demandez-lui, non des idées abstraites & difficiles de métaphysique, de morale ou de géométrie, mais seulement la plus simple question d'arithmétique; il ne comprend pas ce qu'il entend, ni que votre voix puisse signifier quelque chose, ni même si c'est à lui, ou à d'autres, que vous parlez. Où est donc cette portion immortelle de la divinité? Où est cette ame, qui entre dans le corps, si docte & si éclairée, & qui par le secours de l'instruction ne fait que se rappeler les connoissances qu'elle avoit infuses? Est-ce donc là cet être si raisonnable & si fort au-dessus des autres êtres? Hélas! oui, voilà l'homme; il vivroit éternellement séparé de la société, sans acquérir une seule idée. Mais polissons

ce diamant brut, envoyons ce vieux enfant à l'école, *quatum mutatus ab illo* ! l'animal devient homme, & homme docte & prudent. N'eſt-ce pas ainſi, que le bœuf, l'âne, le cheval, le chameau, le perroquet apprennent, les uns à rendre divers ſervices aux hommes, & les autres à parler, & peut-être (ſi, comme Locke, on pouvoit croire le chevalier Temple) à faire une converſation ſuivie.

Juſqu'ici Arnobe, que j'ai librement traduit & abrégé. Que cette peinture eſt admirable dans l'original ! C'eſt un des plus beaux morceaux de l'antiquité.

CONCLUSION DE L'OUVRAGE.

POINT de ſens, point d'idées.

Moins on a de ſens, moins on a d'idées.

Peu d'éducation, peu d'idées.

Point de ſenſations reçues, point d'idées.

Ces principes ſont les conſéquences néceſſaires de toutes les obſervations & expériences, qui ſont la baſe inébranlable de cet ouvrage. Donc l'ame dépend eſſentiellement des organes du corps, avec leſquels elle ſe forme, croît, décroît. *Ergo participem leti quoque convenit eſſe.* (1)

(1) Lucret. *de Nat. Rer.*

ABRÉGÉ DES SYSTÊMES.

Mundum tradidit disputationibus eorum.

ABRÉGÉ DES SYSTÊMES POUR FACILITER L'INTELLIGENCE DU TRAITÉ DE L'AME.

§. I.

DESCARTES.

DESCARTES a purgé la philosophie de toutes ces expressions *onthologiques*, par lesquelles on s'imagine pouvoir rendre intelligibles les idées abstraites de l'être. Il a dissipé ce cahos, & a donné le modele de l'art de raisonner avec plus de justesse, de clarté & de méthode. Quoiqu'il n'ait point suivi lui-même sa propre méthode, nous lui devons

l'esprit philosophique qui va dans un moment remarquer toutes ses erreurs, & celui qu'on fait aujourd'hui régner dans tous les livres. Que d'ouvrages bien faits depuis Descartes! Que d'heureux efforts depuis les siens! Ses plus frivoles conjectures ont fait naître l'idée de faire mille experiences, auxquelles on n'auroit peut-être jamais songé. Il est donc permis aux esprits vifs, ardens à inventer, de dévancer par leurs spéculations, quelque inutiles qu'elles soient en elles-mêmes, l'expérience même qui les détruit. C'est risquer d'être utile, du moins indirectement.

2. Ceux qui disent que Descartes ne fût pas un grand géometre, peuvent, comme dit M. de Voltaire, (*lettre sur* l'ame, 73. 74.) se reprocher de battre leur nourrice. Mais on voit, par ce que je dis plus loin au sujet de la géométrie, qu'il ne suffit pas d'etre un grand géometre, pour être, à juste titre, qualifié de génie.

3. Après la méthode & les ouvrages géométriques de ce philosophe, on ne trouve plus que des systêmes, c'est-à-dire, des imaginations, des erreurs. Elles sont si connues, qu'il suffira, ce me semble, de les exposer. Descartes avoue, comme Locke, qu'il n'a eu aucune idée de l'être & de la substance, & cependant il la définit. (*Déf. 6. de ses médit. Rép. aux 2. object. à la 2. des 3e. & aux 4e.*) Il

fait consister l'essence de la matiere qu'il ne connoît pas, dans l'étendue solide; & lorsqu'on lui demande ce que c'est que le corps, ou la substance étendue, il répond que c'est une substance composée de plusieurs autres substances étendues, qui le sont encore elles-mêmes de plusieurs autres semblables. Voilà une définition bien claire & bien expliquée. Avec cette étendue, Descartes n'admet que du mouvement dans les corps. Dieu est la cause premiere de ce mouvement; comme Descartes est l'auteur de ces loix reconnues pour fausses, & que les Cartésiens même corrigent tous les jours dans leurs ouvrages. On explique tous les phénomenes par ces deux seules propriétés, l'étendue matérielle, & le mouvement communiqué sans cesse immédiatement par la force divine. On imagine non-seulement qu'il n'y a que trois sortes de particules, ou de matiere dans le monde, *subtilis*, *globulosa*, *stricta*, mais on décide de quelle maniere dieu a mis chacune d'elles en mouvement. Ces particules rempliſſent tellement le monde, qu'il est absolument plein. Sans Newton, ou plutôt sans la physique, la mécanique & l'astronomie, adieu le vuide des anciens! On fabrique des tourbillons & des cubes, qui expliquent tout, jusqu'à ce qui est inexplicable, la création. Voilà le poison, voici l'antidote. L'auteur avoue dans son *L. des princip. art. 9.* que son système pourroit bien n'être pas vrai, & qu'il ne

lui paroît pas tel à lui-même. Que pouvoit-il donc penſer de ſon riſible traité *de form. fœt.*

4. Deſcartes eſt le premier qui ait admis un principe moteur, différent de celui qui eſt dans la matiere, connu, comme on l'a dit au commencement du T. de l'A, ſous le nom de force motrice, ou de forme active. Mallebranche convient lui-même de ce que j'avance pour en faire honneur à Deſcartes. Ariſtote & tous les anciens (excepté les Epicuriens, qui par un intérêt hypothétique n'avoient garde d'admettre aucun principe moteur, ni matériel, ni immatériel) reconnurent la force motrice de la matiere, ſans laquelle on ne peut compléter l'idée des corps. Mallebranche (L. VI. p. 387. *in-4°.* 1678.) convient du fait, & à plus forte raiſon Léibnitz, dont on parlera à ſon article. Enfin ſi vous liſez Goudin, p. 21. 165-167. 264. &c. tom. II. édit. Barbay, *comment. in Ariſt. phyſ.* p. 121-123, & autres ſcholaſtiques, vous verrez que la force motrice de la matiere a été enſeignée dans tous les temps dans nos écoles chrétiennes. *Ratio principii activi*, dit Goudin, *convenit ſubſtantiis corporeis, & independent affectiones corporum quæ cernuntur in modo.*

5. Deſcartes écrit à la fameuſe princeſſe palatine Eliſabeth, qu'on n'a aucune aſſurance du deſtin de l'ame après la mort: il définit la penſée, *art.* 23. toute connoiſſance, tant ſenſitive, qu'intellectuelle,

Ainſi penſer, ſelon Deſcartes, c'eſt ſentir, imaginer, vouloir, comprendre; & lorſqu'il fait conſiſter l'eſſence de l'ame dans la penſée, lorſqu'il dit c'eſt une ſubſtance qui penſe, il ne donne aucune idée de la nature de l'ame; il ne fait que le dénombrement de ſes propriétés, qui n'a rien de ſi révoltant. Chez ce philoſophe, l'ame ſpirituelle, inétendue, immortelle, ſont de vains ſons pour endormir les Argus de Sorbonne. Tel a été encore ſon but, lorſqu'il a fait venir l'origine de nos idées de dieu même immédiatement. *Quâ quæſo ratione*, dit le profeſſeur en théologie que je viens de citer, *Carteſius demonſtravit ideas rerum eſſe immediato à deo nobis inditas & non à ſenſibus acceptas, ſicuti docent Ariſtoteles, divus Thomas, ac primates theologi ac philoſophi? .... cur anima non eſſet corporea licet ſupra ſuam cogitationem reflectendo in ea corporeitatem non adverteret, & quid non poteſt, qui omnia potuit?* M. Goudin ne ſe feroit point ſi fort emporté contre Deſcartes, s'il l'eût auſſi bien entendu que le médecin Lamy, qui le ſoupçonne avec raiſon d'être un adroit matérialiſte: & ſi M. Deſlandes (*hiſtoire de la philoſophie, tom. II.* à l'article de *l'immortalité de l'ame*) eût auſſi ſolidement réfléchi qu'il a coutume de faire, il n'eût pas avancé témérairement que Deſcartes eſt *le premier qui ait bien éclairci les preuves de ce dogme; qui ait bien fait diſtinguer l'ame du corps, les ſubſtances ſpirituelles, de celles qui ne*

le ſont pas; il ne s'en ſeroit pas fié aux quatre propoſitions qu'il rapporte, & qui loin de rien *éclaircir*, ſont auſſi obſcures que la queſtion même. Un être inétendu ne peut occuper aucun eſpace, & Deſcartes, qui convient de cette vérité, recherche ſérieuſement le ſiege de l'ame, & l'établit dans la glande pinéale. Si un être ſans aucunes parties pouvoit être conçu exiſter réellement quelque part, ce ſeroit dans le vuide, & il eſt banni de l'hypotheſe Cartéſienne. Enfin ce qui eſt ſans extenſion, ne peut agir ſur ce qui en a une. A quoi ſervent donc les cauſes occaſionnelles, par leſquelles on explique l'union de l'ame & du corps? Il eſt évident par-là que Deſcartes n'a parlé de l'ame, que parce qu'il étoit forcé d'en parler, & d'en parler de la maniere qu'il en a parlé, dans un temps où ſon mérite même étoit plus capable de nuire à ſa fortune, que de l'avancer. Deſcartes n'avoit qu'à ne pas rejeter les propriétés frappantes dans la matiere, & tranſporter à l'ame la définition qu'il a donnée de la matiere, il eût évité mille erreurs; & nous n'euſſions point été privés des grands progrès que cet excellent eſprit eût pu faire, ſi au lieu de ſe livrer à de vains ſyſtêmes, il eût toujours tenu le fil de ſa géométrie, & ne ſe fût point écarté de ſa propre méthode. Encore, hélas! ce fil eſt-il un bien mauvais guide. Il a égaré Spinoſa, qui n'eſt qu'un outré Cartéſien.

§. II.

MALLEBRANCHE.

1°. MALLEBRANCHE, après avoir distingué la substance de ses modifications, & défini ce dont il n'a point d'idée, l'essence des choses, (*V. rech. de la vérit.* l. 3. c. 1. 2 part. c. 7. 8.) fait consister celle de la matiere dans l'étendue, comme avoit fait Descartes en habile Cartésien, il déploie toute sa force & son eloquence contre les sens; qu'il imagine *toujours trompeurs*: il nie aussi le vuide, met l'essence de l'ame dans la pensée (L. 3. p. 1. c. 1. &c) qui n'est qu'un *mode*.

2°. Quoiqu'il admette dans l'homme deux substances distinctes, il explique les facultés de l'ame par celles de la matiere (L. 1. c. 1. l. 3. c. VIII.) sur une idée fausse du mot *pensée*, dont il fait une substance, il croit qu'on pense toujours; & que lorsque l'ame n'a pas *conscience* de ses pensées, c'est alors qu'elle pense le plus, parce qu'on a toujours l'idée de l'être en général. (L. 3. c. 2. p. 1. c. 8.) Il définit l'entendement, « la faculté de » recevoir différentes idées; & la volonté, celle » de recevoir differentes inclinations (L. 1. c. 1.); » ou, si l'on veut, une impression naturelle qui » nous porte vers le bien en général, l'unique

» amour (L. 4. c. 1.) que dieu nous imprime : &
» la liberté, eſt la force qu'a l'eſprit de déterminer
» cette impreſſion divine vers les objets qui nous
» plaiſent. Nous n'avons cependant, ajoute-t-il,
» ni idée claire, ni même ſentiment intérieur de
» cette égalité de mouvement vers le bien » : &
c'eſt de ce défaut d'idées qu'il part pour donner
les définitions que je viens de rapporter, auxquelles
on s'apperçoit effectivement que l'auteur manque
d'idées.

3°. Mallebranche eſt le premier des philoſophes
qui ait mis fort en vogue les eſprits animaux, mais
comme une hypotheſe, car il n'en prouve nulle
part l'exiſtence d'une maniere invincible. Cela
étoit réſervé aux médecins, & principalement à
Boerhaave, le plus grand théoréticien de tous.

4°. Je viens au fond du ſyſtême principal du P.
Mallebranche. Le voici :

« Les objets que l'ame apperçoit, ſont dans
» l'ame, ou hors de l'ame ; les premiers ſe voient
» dans le miroir de nos ſentimens ; & les autres
» dans leurs *idées* (L. 3. c. 1. p. 2.) ; c'eſt-à-dire,
» non eux-mêmes, ni dans les idées, ou images
» qui nous en viennent par les ſens (L. 3. c. 14.
» p. 2. c. IX), mais dans quelque choſe qui étant
» intimement uni à notre ame, nous repréſente
» les corps externes. Cette choſe eſt dieu. Il eſt
» très-étroitement uni à nos ames par ſa préſence :

» cette préſence claire, intime, néceſſaire de dieu » agit fortement ſur l'eſprit. On ne peut ſe défaire » de l'idée de dieu. Si l'ame conſidere un être » en particulier, alors elle s'approche de quelques- » unes des perfections divines, en s'éloignant des » autres, qu'elle peut aller chercher le moment » ſuivant. (L. 3. p. 2. v. VI.)

» Les corps ne ſont viſibles que par le moyen de » l'étendue. Cette étendue eſt infinie, ſpirituelle, » néceſſaire, immuable (ſouvent M. en parle » comme d'une étendue compoſée); c'eſt un des » attributs de dieu. Or tout ce qui eſt en dieu eſt » dieu; c'eſt donc en dieu que je vois les corps. Je » vois clairement l'infini, en ce ſens que je vois » clairement qu'il n'a point de bout. Je ne puis » voir l'infini dans les êtres finis; donc, &c. Donc » l'idée de dieu ne ſe préſente à mon ame, que » par ſon union intime avec elle. Donc il n'y a » que dieu qu'on connoiſſe par lui-même, comme » on ne connoît tout que par lui.

» Comme tout ce qui eſt en dieu eſt très-ſpiri- » tuel, très-intelligible & très-préſent à l'eſprit; » delà vient que nous voyons les corps ſans peine, » dans cette idée que dieu renferme en ſoi, & que » j'appelle *l'étendue*, ou *le monde intelligible*. Ce » monde ne repréſente en ſoi les corps que comme » poſſibles, avec toutes les idées des vérités; & non » les *vérités* même qui ne ſont *rien de réel* (L. 3.

» c. 6. p. 2.) Mais les ſentimens de lumiere & de » couleurs, dont nous ſommes affectés par l'étendue, » nous font voir les corps exiſtans. Ainſi dieu, les » corps poſſibles, les corps exiſtans, ſe voient dans » le monde intelligible, qui eſt dieu, comme nous » nous voyons dans nous-mêmes. Les ames des » autres hommes ne ſe connoiſſent que par conjec- » tures; enfin il ſuit que notre entendement reçoit » toutes les idées, non par l'union des deux ſubſ- » tances (qui eſt inutile dans ce ſyſtême), mais » par l'union ſeule du *verbe*, ou de la ſageſſe de » dieu; par ce monde immatériel qui renferme » l'idée, la repréſentation, & comme l'image du » monde matériel; par l'étendue intelligible, qui » eſt les corps poſſibles, ou la ſubſtance divine » même en tant qu'elle peut être participée par les » corps, dont elle eſt repréſentative ».

C'eſt juſqu'ici Mallebranche qui parle, ou que je fais parler conformément à ſes principes: deſquels il s'enſuit, comme on l'a remarqué il y a long-temps, que les corps ſont des modifications de dieu, que notre célebre métaphyſicien appelle tant de fois l'être en général, qu'il ſembleroit n'en faire qu'un être idéal. Ainſi voilà notre dévot oratorien ſpinoſiſte ſans le ſavoir, quoiqu'il fût déjà Cartéſien, car, encore une fois, Spinoſa l'étoit. Mais, comme dit ſagement M. de S. Hyacinthe dans ſes *recherches philoſophiques*, c'eſt une choſe qu'il

qu'il ne faut pas chercher à approfondir, de peur sans doute que les plus grands philosophes ne fussent convaincus d'athéisme.

De telles visions ne méritent pas d'être sérieusement réfutées. Qui pourroit seulement imaginer ce qu'un cerveau brûlé par des méditations abstraites croit concevoir ? Il est certain que nous n'appercevons pas l'infini, & que nous ne connoissons pas même le fini par l'infini : cette vérité suffit pour ruiner le système du P. Mallebranche, qui porte tout entier sur une supposition contraire. D'ailleurs je n'ai point d'idée de dieu, ni des esprits : il m'est donc impossible de concevoir comment mon ame est unie à dieu.

Pascal a bien raison de dire qu'on ne peut concevoir un être pensant sans tête. C'est là en effet que sont nos idees; elles ne sont que des modifications de notre substance ; & si je n'en avois pas une parfaite conviction par mon sens intime, je serois également sûr que mes idées des objets sont dans moi & à moi ; & non hors de moi, non dans dieu, ni à dieu ; puisque c'est toujours dans moi que se grave l'image qui représente les corps. D'où il s'ensuit que ces idées hors de mon ame, distinguées de ma substance, quelque étroitement unies qu'on les suppose, sont chimériques. Je croirai que je vois en dieu, quand une expérience fondée sur le sens intime, quand ma conscience me

l'aura appris. Mallebranche au reſte paroît avoir pris la magnifique imagination de ſon *monde intelligible*; 1°. dans Marcel Platonicien, *Zodiaq. Chant* 7. où l'on trouve des rêves à-peu-près ſemblables; 2°. dans le *Parménide* de Platon, qui croyoit que les idées étoient des êtres réels, diſtincts des créatures qui les apperçoivent hors d'elles. Ce ſubtil philoſophe n'a donc pas même ici le mérite de l'invention, & encore ce mérite-là feroit il peu d'honneur à l'eſprit. Il vaut mieux approfondir une vérité déjà découverte, que d'avoir la dangereuſe gloire d'inventer le faux, & d'enfiler une hypotheſe de nouvelles chimeres.

§. III.

LEIBNITZ.

LEIBNITZ fait conſiſter l'eſſence, l'être ou la ſubſtance, (car tous ces noms ſont ſynonymes) dans les *monades*; c'eſt-à-dire, dans les corps ſimples, immuables, indiſſolubles, ſolides, individuels, ayant toujours la même figure & la même maſſe. Tout le monde connoît ces monades, depuis la brillante acquiſition que les Leibnitiens ont fait de Me. la M. du Châtelet. Il n'y a pas, ſelon Leibnitz, deux particules homogenes dans la matiere; elles ſont toutes différentes les unes des autres. C'eſt cette conſtante hétérogéneité de

chaque élément, qui forme & explique la diverſité de tous les corps. Nul être penſant, & à plus forte raiſon dieu, ne fait rien ſans choix, ſans motifs qui les déterminent. Or ſi les atômes de la matiere étoient tous égaux, on ne pourroit concevoir pourquoi dieu eût préféré de créer, & de placer tel atôme, ici, plutôt que là; ni comment une matiere homogene eût pu former tant de différens corps. Dieu n'ayant aucuns motifs de préférence, ne pourroit créer deux êtres ſemblables poſſibles. Il eſt donc néceſſaire qu'ils ſoient tous hétérogenes. Voilà comme on combat l'homogénéité des élémens par le fameux *principe de la raiſon ſuffiſante*. J'avoue qu'il n'eſt pas prouvé qu'un élément doive être ſimilaire, comme le penſoit Mr. Boerhaave; mais réciproquement, parce qu'on me dit que dieu ne fait rien ſans une raiſon qui le détermine, dois-je croire que rien n'eſt égal, que rien ne ſe reſſemble dans la nature, & que toutes les monades, ou eſſences, ſont différentes? Il eſt évident que ce ſyſtême ne roule que ſur la ſuppoſition de ce qui ſe paſſe dans un être, qui ne nous a donné aucune notion de ſes attributs. M. Clarke & pluſieurs autres philoſophes admettent des cas de parfaite égalité, qui excluent toute *raiſon* Leibnitienne; elle ſeroit alors non *ſuffiſante*, mais *inutile*, comme on le dit dans le *Traité de l'Ame*.

Comme on dit l'*homme*, & *le monde de Deſ-*

cartes, on dit les *monades de Leibnitz*, c'eſt-à-dire, des imaginations. Il eſt poſſible, je le veux, qu'elles ſe trouvent conformes aux réalités. Mais nous n'avons aucun moyen de nous aſſurer de cette conformité. Il faudroit pour cela connoître la premiere déterminarion de l'être, comme on connoît celle de toute figure, ou eſſence géometrique, par exemple, d'un cercle, d'un triangle, &c. Mais de pareilles connoiſſances ne pourroient s'acquérir qu'au premier inſtant de la création des êtres, à laquelle perſonne n'a aſſiſté : & cette création même eſt encore une hypotheſe qui ſouffre des difficultés inſurmontables, leſquelles ont fait tant d'athées, & la moitié de la baſe fondamentale du ſpinoſiſme.

Puiſque nous ne connoiſſons pas la *ſubſtance*, nous ne pouvons donc ſavoir, ſi les élémens de la matiere ſont ſimilaires, ou non ; & ſi véritablement le principe de la *raiſon ſuffiſante* en eſt un. A dire vrai, ce n'eſt qu'un principe de ſyſtême, & fort inutile dans la recherche de la vérité. Ceux qui n'en ont jamais entendu parler, ſavent par les idees qu'ils en ont acquiſes, que le tout par exemple, eſt plus grand que ſa partie ; & quand ils connoîtroient ce principe, auroient-ils fait un pas de plus, pour dire que cela eſt vrai, parce qu'il *y a dans le tout quelque choſe qui fait comprendre pourquoi il eſt plus grand que ſa partie ?*

La philosophie de M. Leibnitz porte encore sur un autre principe, mais moins, & encore plus inutile, c'est celui de *contradiction*. Tous ces prétendus premiers principes n'abrégent & n'éclaircissent rien; ils ne sont estimables & commodes, qu'autant qu'ils sont le résultat de mille connoissances particulieres, qu'un général d'armée, un ministre, négociateur, &c. peuvent rédiger en axiomes utiles & importans.

Ces êtres, qui sépares, sont des *monades* ou la *substance*, forment par leur assemblage les corps, ou l'étendue, étendue métaphysique, comme je l'ai dit (chap. IV.), puisqu'elle est formée par des êtres simples, parmi lesquels on compte l'ame sensitive & raisonnable. Leibnitz a reconnu dans la matiere, 1°. non-seulement une force d'*inertie*; mais une force *motrice*, un *principe d'action*, autrement appelé *Nature*; 2°. des perceptions, & des sensations, semblables en petit à celles des corps animés. On ne peut en effet les refuser, du moins à tout ce qui n'est pas inanimé.

Leibnitz remarque 3°. que dans tous les temps on a reconnu la force motrice de la matiere; 4°. que la doctrine des philosophes sur cette propriété essentielle, n'a commencé à être interrompue qu'au temps de Descartes. 5°. Il attribue la même opinion aux philosophes de son temps. 6°. Il conclut que chaque être indépendamment de tout autre,

& par la force qui lui est propre, produit tous ses changemens. 7°. Il voudroit cependant partager cet ouvrage entre la cause premiere, & la cause seconde, dieu & la nature; mais il n'en vient à bout que par des distinctions inutiles, ou par de frivoles abstractions.

Venons au système de l'*harmonie préétablie*; c'est une suite des principes établis ci-devant. Il consiste en ce que tous les changemens du corps correspondent si parfaitement aux changemens de la *monade*, appelée *esprit*, ou *ame*, qu'il n'arrive point de mouvemens dans l'une, auxquels ne coexiste quelque idée dans l'autre, & *vice versâ*. dieu a préétabli cette harmonie, en faisant choix des substances, qui par leur propre force produiroient de concert la suite de leurs *mutations*, de sorte que tout se fait dans l'ame, comme s'il n'y avoit point de corps, & tout se passe dans le corps, comme s'il n'y avoit point d'ame. Leibnitz convient que cette dépendance n'est pas réelle, mais métaphysique, ou ideale. Or est-ce par une section qu'on peut découvrir & expliquer les perceptions? Les modifications de nos organes semblent en être la vraie cause; mais comment cette cause produit-elle des idées? réciproquement comment le corps obéit-il à la volonté? Comment une monade spirituelle, ou inétendue, peut-elle faire marcher à son gré toutes celles qui com-

poſent le corps, & en gouverner tous les organes ? L'ame ordonne des mouvemens dont les moyens lui ſont inconnus ; & dès qu'elle veut qu'ils ſoient, ils ſont auſſi vite que la lumiere fut. Quel plus bel apanage, quel tableau de la divinité, diroit Platon ! Qu'on me diſe ce que c'eſt que la matiere, & quel eſt le mécaniſme de l'organiſation de mon corps, & je répondrai à ces queſtions. En attendant on me permettra de croire que nos idées, ou perceptions, ne ſont autre choſe que des modifications corporelles, quoique je ne conçoive pas comment des modifications penſent, apperçoivent, &c.

§. IV.

WOLF.

J'AI donné une idée très-ſuccinte des ſyſtêmes de trois grands philoſophes : je paſſe à l'abrégé de celui de Wolf, fameux commentateur de Leibnitz, & qui ne cede en rien à tous les autres. Il définit l'être *tout ce qui eſt poſſible ;* & la ſubſtance, *un ſujet durable & modifiable.* Ce qu'on entend par ſujet, ou *ſubſtratum*, comme parle Locke, eſt une choſe qui eſt, ou exiſte en elle-même, & par elle-même ; ainſi elle peut être ronde, quarrée, &c. Au contraire les accidens

ſont des êtres qui ne ſubſiſtent point par eux-mêmes, mais qui ſont dans d'autres êtres, auxquels ils ſont inhérens, comme les trois côtés dans un triangle. Ce ſont donc des manieres d'être, & par conſéquent ils ne ſont point modifiables, quoiqu'en diſent les ſcholaſtiques, dont la ſubtilité a été juſqu'à faire du cercle & de ſa rondeur, deux êtres réellement diſtincts, ce qui me ſurprend d'autant plus, qu'ils ont eux-mêmes le plus ſouvent confondu la penſée avec le corps.

L'eſſence, ou l'être, ſelon Wolf, eſt formé par des déterminations eſſentielles, qu'aucune autre ne détermine, ou qui ne préſuppoſent rien par où on puiſſe concevoir leur exiſtence. Elles ſont la ſubſtance, comme les trois côtés ſont le triangle. Toutes les propriétés, ou tous les attributs de cette figure découlent de ces déterminations eſſentielles; & par conſéquent, quoique les attributs ſoient des déterminations conſtantes, ils ſuppoſent un ſujet qui les déterminent; quelque choſe qui ſoit premier, qui ſoit avant tout, qui ſoit le ſujet, & n'en ait pas beſoin. C'eſt ainſi que Wolf croit marquer ce en quoi conſiſte la ſubſtance, contre Locke, philoſophe beaucoup plus ſage, qui avoue qu'on n'en a point d'idée. Je paſſe ſous ſilence ſes déterminations variables; ce ne ſont que des modifications. Tout cela ne nous donne pas la moindre notion de l'être, du ſoutien, du ſupport des

attributs, de ce sujet dont les modes varient sans-cesse. Pour connoître l'essence de quelque chose que ce soit, il faudra en avoir des idées qu'il est impossible à l'esprit humain d'acquérir. Les objets sur lesquels nos sens n'ont aucune prise, sont pour nous, comme s'ils n'étoient point. Mais comment un philosophe entreprend-il de donner aux autres des idées qu'il n'a pas lui-même ? v. Wolf *Inst. phys.* sur-tout chap. III.

« L'être simple ou l'élément, n'est ni étendu, » ni divisible, ni figuré, il ne peut remplir aucun » espace. Les corps résultent de la multitude & » de la réunion de ces êtres simples, dont ils » sont composés, & comme on dit, des *agrégats*. » L'imagination ne peut distinguer plusieurs choses » entr'elles, sans se les représenter les unes hors » des autres ; ce qui forme le phénomene de l'é- » tendue, qui n'est par conséquent que metaphy- » sique, & dans laquelle consiste l'essence de la » matiere ».

Non-seulement l'étendue n'est qu'une apparence, selon Wolf ; mais la force motrice qu'il admet, la force d'inertie, sont des phénomenes, ainsi que les couleurs mêmes, c'est-à-dire, des perceptions confuses de la réalité des objets. Ceci roule sur une fausse & ridicule hypothese des perceptions. Wolf suppose « que nos sensations sont composées » d'un nombre infini de perceptions partielles, qui

» toutes séparément représentent parfaitement les » êtres simples, ou sont semblables aux réalités; » mais que toutes ces perceptions se confondant » en une seule, representent confondues, des » choses distinctes ».

Il admet contre Locke des perceptions obscures dans le sommeil, dont l'ame n'a point conscience : & par conséquent il croit avec Mallebranche que l'ame pense toujours, au moment qu'elle y pense le moins. Nous avons prouvé ailleurs le contraire. Mais, suivant Wolf, toute substance simple n'est pas douée de perceptions; il en dépouille les monades Leibnitiennes; & il ne croit pas que la sensation soit une suite, & comme un développement nécessaire de la force motrice. D'où il suit, (contre ses propres principes) que les perceptions ne sont qu'accidentelles à l'ame; & par conséquent encore il est aussi contradictoire, que gratuit, d'assurer, comme fait Wolf, que l'ame est un petit monde sensitif, un miroir vivant de l'univers, qu'elle se représente par sa propre force, même en dormant. Pourquoi cela ? Ecoutez, (car cela est fort important pour expliquer l'origine & la génération des idées) parce que l'objet qui donne la perception, est lié avec toutes les parties du monde, & qu'ainsi les sensations tiennent à l'univers par nos organes.

Je ne parle point du système de l'harmonie préé-

tablie, ni des deux principes fameux de Leibnitz, *le principe de contradiction*, & *le principe de la raison suffisante*. C'est une doctrine qu'on juge bien que Wolf a fait valoir avec cette sagacité, cette intelligence, cette justesse, & même cette clarté qui lui est propre, si ce n'est lorsqu'elle vient quelquefois à se couvrir des nuages de l'onthologie; exemple si contagieux dans une secte qui s'accroit tous les jours, qu'il faudra bientôt qu'un nouveau Descartes vienne purger la métahpysique de tous ces termes obscurs dont l'esprit se repait trop souvent. La philosophie Wolfienne ne pouvoit se dispenser d'admettre ce qui servoit de fondement à la Leibnitienne; mais je suis fâché d'y trouver en même-temps des traces du jargon inintelligible des écoles.

Je viens encore un moment à la force motrice. C'est comme dit Wolf, « le résultat de différentes » forces actives des élémens, confondues entre » elles; c'est un effort des etres simples, qui tend à » changer sans cesse le mobile du lieu. Ces efforts » sont semblables à ceux que nous faisons pour » agir »; Wolf en fait lui-meme de bien plus grands sans doute, pour que Dieu, témoin de cette action de la nature, (qui fait tout dans le système de ce subtil philosophe) ne reste pas oisif, & pour ainsi dire, les bras croisés devant elle: ce qui tend à *l'athéisme*. Mais dans ce partage il n'est pas plus

heureux que ſon maître. C'eſt toujours la nature qui agit ſeule, qui produit & conſerve tous les phénomenes. Le choc des ſubſtances les unes ſur les autres, fait tout, quoiqu'il ne ſoit pas décidé, s'il eſt réel, ou apparent : car en général les Leibnitiens ſe contentent de dire que nous ne pouvons juger que ſur des apparences, dont la cauſe nous eſt inconnue. Tant de modeſtie a de quoi ſurprendre dans des philoſophes ſi hardis, ſi téméraires à s'élever aux premiers principes, qui, cependant, dans l'hypotheſe des perceptions Wolfiennes, devoient au premier coup d'œil paroître incompréhenſibles.

Il étoit, ce me ſemble, curieux & utile d'obſerver, par quelles voies les plus grands génies ont été conduits dans un labyrinthe d'erreurs, dont ils ont en vain cherché l'iſſue. La connoiſſance du point où ils ont commencé à s'égarer, à ſe ſéparer, à ſe rallier, peut ſeule nous faire éviter l'erreur, & découvrir la vérité, qui eſt ſouvent ſi près d'elle, qu'elles ſe touchent preſque. Les fautes d'autrui ſont comme une ombre qui augmente la lumiere; & par conſéquent rien n'eſt plus important dans la recherche de la vérité, que de s'aſſurer de l'origine de nos erreurs. Le premier antidote eſt la connoiſſance du poiſon.

Mais ſi tant de beaux génies ſe ſont laiſſé aveugler par l'eſprit de ſyſtême, l'écueil des plus grands

hommes, rien doit-il nous inſpirer plus de méfiance dans la recherche de la vérité ? Ne devons-nous pas penſer que tous nos ſoins, nos projets, doivent être de reſter toujours attachés au char de la nature, & de nous en faire honneur, à l'exemple de ces vrais génies, les Newton, les Boerhaave, ces deux glorieux eſclaves dont la nature a ſi bien récompenſé les ſervices, (*Boerh. de honore med. ſervit.*) Mais pour arriver à ce but, il faut ſe défaire courageuſement de ſes préjugés, de ſes goûts les plus favoris pour telle ou telle ſecte, comme on quitte d'anciens amis dont on reconnoît la perfidie. Il eſt aſſez ordinaire aux plus grands philoſophes de ſe vanter, comme les petits maîtres ; ceux-ci ont ſouvent obtenu des faveurs de femmes qu'ils n'ont jamais ni vues ni connues ; ceux-là prétendent avoir pris la nature ſur le fait, comme dit un fameux néologue ; qu'elle leur a révélé tous ſes ſecrets, & qu'ils ont, pour ainſi dire, tout vu, tout entendu, lors même que la nature garde encore plus de voiles, que jamais n'en eut l'*Iſis* des Egyptiens. Pour avancer dans le chemin de la vérité, qu'il faut ſuivre une conduite différente ? Il faut faire aſſidument les mêmes pas avec la nature, toujours aidé, comme dit madame la marquiſe du Châtelet, du *bâton* de l'obſervation & & de l'expérience. Il faut en phyſique imiter la conduite qu'a tenue le ſage Sydenham en médecine.

§. V.

LOCKE.

1°. MONSIEUR Locke fait l'aveu de son ignorance sur la nature de l'essence des corps : en effet, pour avoir quelque idée de l'être ou de la substance, (car tous ces mots sont synonymes) il faudroit savoir une géométrie, inaccessible même aux plus sublimes métahysiciens, celle de la nature. Le sage anglois n'a donc pu se faire une notion imaginaire de l'essence des corps, comme Wolf le lui reproche sans assez de fondement.

2°. Il prouve contre l'auteur de *l'Art de penser* & tous les autres Logiciens, l'inutilité des Syllogismes, & de ce qu'on appelle analyses parfaites, par lesquelles on a la puérilité de vouloir prouver les axiomes les plus évidents : minuties qui ne se trouvent ni dans Euclide, ni dans Clairaut (Voyez Locke, L. 4, c. 17, §. 10, p. 551, 552.); mais qui abondent en *Scholies* dans Wolf.

3°. Il a cru les principes généraux très-propres à enseigner aux autres les connoissances qu'on a soi-même. En quoi je ne suis pas de son avis, ni par conséquent de celui de l'auteur de la logique trop estimée que je viens de citer, chap. 4. c. 7. Le

grand étalage, cette multitude confuſe d'axiomes, de propoſitions générales ſyſtématiquement arrangées, ne ſont point un fil aſſuré pour nous conduire dans le chemin de la vérité. Au contraire, cette méthode ſynthétique, comme l'a fort bien ſenti M. Clairaut, eſt la plus mauvaiſe qu'il y ait pour inſtruire. Je dis même qu'il n'eſt point de cas, ou de circonſtances dans la vie, où il ne faille acquérir des idées particulieres avant que de les rappeler à des généralités. Si nous n'avions acquis par les ſens les idées de tout, & de partie, avec la notion de la différence qu'il y a entre l'un & l'autre ſaurions-nous que le tout eſt plus grand que ſa partie ? Il en eſt ainſi de toutes ces vérités qu'on appelle éternelles, & que dieu même ne peut changer.

4°. Locke a été le deſtructeur des idées innées, comme Newton l'a été du ſyſtême Cartéſien. Mais il a fait, ce me ſemble, trop d'honneur à cette ancienne chimere, de la réfuter par un ſi grand nombre de ſolides réflexions. Selon ce philoſophe & la vérité, rien n'eſt plus certain que cet ancien axiome, mal reçu autrefois de Platon, de Timée, de Socrate, & de toute l'académie : *Nihil eſt in intellectu, quod prius non fuerit in ſenſu.* Les idées viennent par les ſens, les ſenſations ſont l'unique ſource de nos connoiſſances. Locke explique par elles toutes les opérations de l'ame.

5°. Il paroît avoir cru l'ame matérielle, quoique sa modestie ne lui ait pas permis de le décider. « Nous ne serions peut-être jamais, dit-il, capables de décider si un être purement matériel » pense ou non, & parce que nous ne concevons » ni la matiere, ni l'esprit ». Cette simple réflexion n'empêchera pas les scholastiques d'argumenter en forme pour l'opinion contraire, mais elle sera toujours l'écueil de tous leurs vains raisonnemens.

6°. Il renonce à la vanité de croire que l'ame pense toujours; il démontre par une foule de raisons tirées du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, &c. que l'homme peut exister, sans avoir le sentiment de son être : que non-seulement il n'est pas évident que l'ame pense en tous ces états; mais qu'au contraire, à en juger par l'observation, elle paroît manquer d'idées, & même de sentiment. En un mot, M. Locke nie que l'ame puisse penser & pense réellement, sans avoir conscience d'elle-même, c'est-à-dire, sans savoir qu'elle pense, sans avoir quelque notion, ou quelque souvenir des choses qui l'ont occupée. Ce qui est bien certain, c'est que l'opinion de ce subtil métaphysicien est confirmée par les progrès & la décadence mutuelle de l'ame & du corps, & principalement par les phénomenes des maladies, qui démontrent clairement, à mon avis, contre Pascal même, (c. 13, n. 1.) que l'homme peut fort bien être conçu sans

la

la penſée, & par conſéquent qu'elle ne fait point l'être de l'homme.

Quelle difference d'un philoſophe auſſi ſage, auſſi retenu, à ces préſomptueux metaphyſiciens, qui ne connoiſſant ni la force, ni la foibleſſe de l'eſprit humain, s'imaginent pouvoir atteindre à tout, ou à ces pompeux déclamateurs, qui comme Abadie, (*de la vérité de la religion chrétienne*) aboient preſque pour perſuader; & qui par le devot enthouſiaſme d'une imagination echauffée, & preſque en courroux, font fuir la vérité, au moment meme qu'elle auroit le plus de diſpoſition à ſe laiſſer, pour ainſi dire, apprivoiſer? Pour punir ces illuminés fanatiques, je les ai condamnés à écouter tranquillement, s'ils peuvent, l'hiſtoire des différens faits que le haſard a fournis dans tous les temps, comme pour confondre les prejugés.

7°. Il eſt donc vrai que Mr. Locke a le premier débrouillé le chaos de la métaphyſique, & nous en a le premier donné les vrais principes, en rappelant les choſes à leur premiere origine. La connoiſſance des égaremens d'autrui l'a mis dans la bonne voie. Comme il a penſé que les obſervations ſenſibles ſont les ſeules qui méritent la confiance d'un bon eſprit, il en a fait la baſe de ſes méditations; par-tout où il ſe ſert du compas de la juſteſſe, ou du flambeau de l'expérience. Ses

raiſonnemens ſont auſſi ſéveres, qu'exempts de préjugés & de partialité; on n'y remarque point auſſi cette eſpece de fanatiſme d'irréligion, qu'on blâme dans quelques-uns. Eh ! ne peut on ſans paſſion remédier aux abus, & ſecouer le joug des préjugés ? Il eſt d'autant plus ridicule à un philoſophe de déclamer contre les religionnaires, qu'il trouve mauvaiſe la repréſaille.

§. VI.

BOERHAVE.

1°. MONSIEUR Boerhaave a penſé qu'il étoit inutile de rechercher les attributs qui conviennent à l'être, comme à l'être; c'eſt ce qu'on nomme dernieres cauſes métaphyſiques. Il rejette ces cauſes, & ne s'inquiete pas même des premieres phyſiques, tels que les élémens, l'origine de la premiere forme, des ſemences, & du mouvement (Inſt. med. XXVIII).

2°. Il diviſe l'homme en corps & en ame, & dit que la penſée ne peut être que l'opération de l'eſprit pur (XXVII); cependant, non-ſeulement il ne donne jamais à l'ame les épithetes de ſpirituelle & d'immortelle ; mais lorſqu'il vient à traiter de *ſens internes*, on voit que cette ſubſtance n'eſt point ſi particuliere, mais n'eſt que,

je ne sais quel sens interne, comme tous les autres, dont elle semble être la réunion.

3°. Il explique par le seul mécanisme toutes les facultés de l'ame raisonnable, & jusqu'à la pensée la plus métaphysique, la plus intellectuelle, la plus vraie de toute éternité, ce grand théoricien soumet tout aux loix du mouvement : de sorte qu'il m'est évident qu'il n'a connu dans l'homme qu'une ame sensitive plus parfaite que celle des animaux. Voyez ses leçons données par M. Haller, & librement traduites en françois : les *Institutions* qui en sont le texte ; sur-tout *de sensib. intern.* & ses discours *de honore Medic. Servitut. de usu ratiocinii Mechanici in medicinâ* : *de comparando certo in Phys. &c.*

4°. On sait ce qu'il en pensa coûter à ce grand philosophe, pour avoir semblé prendre le parti de Spinosa devant un inconnu, avec lequel il voyageoit. (*Vie de Boerh.* par M. de la M. Schultens, *Orat. in Boerh. Laud.*) Mais au fond, autant qu'on en peut juger par ses ouvrages, personne ne fut moins Spinosiste ; par-tout il reconnoît l'invisible main de dieu, qui a tissu, selon lui, jusqu'aux plus petits poils de notre corps ; d'où l'on voit, comme par tant d'autres endroits, combien ce médecin célebre étoit différent de ces deux Epicuriens modernes, Gassendi & Lami, qui n'ont pas voulu croire que les instrumens du

corps humain fuſſent faits pour produire certains mouvemens déterminés, dès qu'il ſurviendroit une cauſe mouvante (*Boerh. Inſt. Med.* XL.), & qui enfin ont adopté à cet égard le ſyſtême de Lucrece (*de Naturâ Rerum* L. IV.). S'agit-il d'expliquer la correſpondance mutuelle du corps & de l'ame? Ou le ſavant profeſſeur de Leyde tranche nettement la difficulté, en admettant au fond une ſeule & même ſubſtance: ou, quand il veut battre la campagne, comme un autre, il ſuppoſe des loix Cartéſiennes établies par le créateur, ſelon leſquelles tel mouvement corporel donne à l'ame telle penſée, & *vice verſâ*, *&c.* avouant d'ailleurs, qu'il eſt abſolument inutile aux médecins de connoître ces loix, & impoſſible aux plus grands génies de venir à bout de les découvrir. Je ne ſuis ici que l'hiſtorien des opinions *vocales*, *ou typographiques* de mon illuſtre maître, qui fut ſans contredit un parfait déiſte. Qui peut ſe flatter de connoître les opinions intimes du cœur? *Deus ſolus ſcrutator cordium.*

§. VII.

SPINOSA.

VOICI en peu de mots le ſyſtême de Spinoſa. Il ſoutient 1°. qu'une ſubſtance ne peut produire

une autre ſubſtance ; 2°. que rien ne peut être créé de rien, ſelon ce vers de Lucrece :

Nullam rem è nihilo fieri divinitùs unquam.

3°. Qu'il n'y a qu'une ſeule ſubſtance, parce qu'on ne peut appeler ſubſtance, que ce qui eſt éternel, indépendant de toute cauſe ſupérieure, que ce qui exiſte par ſoi-même & néceſſairement. Il ajoute que cette ſubſtance unique, ni diviſée, ni diviſible, eſt non-ſeulement douée d'une infinité de perfections, mais qu'elle ſe modifie d'une infinité de manieres : en tant qu'étendue, les corps & tout ce qui occupe un eſpace ; en tant que penſée, les ames, & toutes les intelligences, ſont ſes modifications. Le tout cependant reſte immobile, & ne perd rien de ſon eſſence pour changer.

Spinoſa définit les ſens conſéquemment à ſes principes : *des mouvemens de l'ame, cette partie penſante de l'univers, produits par ceux des corps, qui ſont des parties étendues de l'univers.* Définition évidemment fauſſe ; puiſqu'il eſt prouvé cent & cent fois, 1°. que la penſée n'eſt qu'une modification accidentelle du principe ſenſitif, qui par conſéquent ne fait point *partie penſante de l'univers* : 2°. que les choſes externes ne ſont point repréſentées à l'ame, mais ſeulement quelques propriétés différentes de ces choſes, toutes relatives

& arbitraires ; & qu'enfin la plupart de nos ſenſations, ou de nos idées, dépendent tellement de nos organes, qu'elles changent ſur-le-champ avec eux. Il ſuffit de lire Bayle (dictionnaire critique, à l'article de *Spinoſa*) pour voir que ce bon homme (car *quoique* athée, il étoit doux & bon) a tout confondu & tout embrouillé, en attachant de nouvelles idées aux mots reçus. Son athéiſme reſſemble aſſez bien au labyrinthe de Dédale, tant il a de tours & de détours tortueux. M. l'Abbé de Condillac a eu la patience de les parcourir tous, & leur a fait trop d'honneur. Dans le ſyſtême de Spinoſa, qui a été autrefois celui de Xénophanes, de Méliſſus, de Parmenide, & de tant d'autres, adieu la loi naturelle ! nos principes naturels ne ſont que nos principes accoutumés. Le traducteur du traité de la vie heureuſe de Seneque a pouſſé fort loin cette idée, qui ne paroît pas avoir déplu à ce grand génie, Paſcal, lorſqu'il dit : *qu'il craint bien que la nature ne ſoit une premiere coutume & que la coutume ne ſoit une ſeconde nature.* Suivant Spinoſa encore, l'homme eſt un véritable automate, une machine aſſujettie à la plus conſtante néceſſité, entraînée par un impétueux fataliſme, comme un vaiſſeau par le courant des eaux. L'auteur de l'*homme machine* ſemble avoir fait ſon livre exprès pour défendre cette triſte vérité.

Les anciens Hébreux, alchimiſtes, & auteurs

ſacrés ont mis dieu dans le feu pur, (Boer. *de ign.*) dans la matiere ignée ou éthérée; d'où, comme de ſon trône, il lançoit des feux vivifians ſur toute la nature. Ceux qui voudront acquérir une plus grande connoiſſance des ſyſtêmes, doivent lire l'excellent traité que M. l'abbé de Condillac en a donné. Il ne me reſte plus qu'à parler de ceux qui ont pris parti, tantôt pour la mortalité, tantôt pour l'immortalité de l'ame.

§. VIII.

De ceux qui ont cru l'ame mortelle & immortelle.

Si nous n'avons pas de preuves philoſophiques de l'immortalité de l'ame, ce n'eſt certainement pas que nous ne ſoyons pas bien aiſes qu'elles nous manquent. Nous ſommes tous naturellement portés à croire ce que nous ſouhaitons. L'amour-propre trop humilié de ſe voir prêt d'être anéanti, ſe flatte, s'enchante de la riante perſpective d'un bonheur éternel. J'avoue moi-même que toute ma philoſophie ne m'empêche pas de regarder la mort comme la plus triſte néceſſité de la nature, dont je voudrois pour jamais perdre l'affligeante idée. Je puis dire avec l'aimable abbé de Chaulieu :

Plus j'approche du terme, & moins je le redoute.

Par des principes sûrs, mon esprit affermi,
Content, persuadé, ne connoît plus le doute.
Des suites de ma fin je n'ai jamais frémi.
Et plein d'une douce espérance,
Je mourrai dans la confiance;
Au sortir de ce triste lieu,
De trouver un asyle, une retraite sûre;
Ou dans le sein de la nature,
Ou bien dans les bras de mon dieu.

Cependant je cesse d'être en quelque sorte, toutes les fois que je pense que je ne serai plus.

Passons en revue les opinions, ou les désirs des philosophes sur ce sujet. Parmi ceux qui ont souhaité que l'ame fût immortelle, on compte 1°. Seneque (*Epist.* 107, *&c. Quæst. Nat. L.* 7, *&c.*) 2°. Socrate. 3°. Platon, qui donne à la vérité (*in Phæd.*) une démonstration ridicule de ce dogme, mais qui convient ailleurs *qu'il ne le croit vrai, que parce qu'il l'a ouï dire.* 4°. Ciceron, (*de Naturâ Deorum, L.* 2.) quoiqu'il vacille, L. 3. dans sa propre doctrine, pour revenir à dire ailleurs qu'*il affectionne beaucoup le dogme de l'immortalité, quoique peu vraisemblable.* 5°. Pascal, parmi les modernes; mais sa maniere de raisonner (*v. Pens. sur la Relig.*) est peu digne d'un philosophe. Ce grand homme s'imaginoit avoir de la foi, & il n'avoit qu'envie de croire, mais sur

de légitimes motifs qu'il cherchoit, & chercheroit encore, s'il vivoit. Croire, parce qu'on ne risque rien, c'est comme un enfant, parce qu'on ne sait rien de ce qui concerne l'objet de la croyance. Le parti le plus sage est du moins de douter, pourvu que nos doutes servent à régler nos actions, & à nous conduire d'une maniere irréprochable, selon la raison & les loix. Le sage aime la vertu, pour la vertu même.

Enfin les Stoïciens, les Celtes, les anciens Bretons, &c. désiroient tous que l'ame ne s'éteignît point avec le corps. Tout le monde, dit plaisamment Pomponace, (*de immort. anim.*) souhaite l'immortalité, comme un mulet desire la génération qu'il n'obtient pas.

Ceux qui ont pensé sans balancer, que l'ame étoit mortelle, sont en bien plus grand nombre. Bion se livre à toutes sortes de plaisanteries, en parlant de l'autre monde. César s'en moque au milieu même du sénat, au lieu de chercher à dompter l'hydre du peuple, & à l'accoutumer au frein nécessaire des préjugés. Lucrece, (*de Nat. rer. L.* 3.) Plutarque, &c. ne connoissent d'autre enfer, que les remords. Je sais, dit l'auteur d'Electre,

» *Je sais que les remords d'un cœur né vertueux,*
» *Souvent pour les* (crimes) *punir vont plus*
» *loin que les Dieux.*

Virgile (*Georg.*) ſe moque du bruit (1) imaginaire de l'Acheron ; & il dit (*Eneid. L.* 3.) que les dieux ne ſe mêlent point des affaires des hommes.

Scilicet is ſuperis labor eſt, ea cura, quietos
Sollicitat.

Lucrece dit la même choſe.

Utque omnis per ſe divûm natura neceſſe eſt
Immortali ævo ſummâ cum pace fruatur,
Semota à noſtris rebus, ſejunctaque longè;
Nam privata dolore omni, privata periclis,
Ipſa ſuis pollens opibus, nil indiga noſtri,
Nec benè promeritis gaudet, nec tangitur irâ.

En un mot tous les poëtes de l'antiquité, Homere, Héſiode, Pindare, Callimaque, Ovide, Juvenal, Horace, Tibulle, Catulle, Manilius, Lucain, Pétrone, Perſe, &c. ont foulé aux pieds les craintes de l'autre vie. Moyſe même n'en

(1) *Felix qui potuit rerum cognoſcere cauſas,*
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, ſtrepitumque Acherontis!

L'abbé de Chaulieu a très-bien paraphraſé ces vers.

parle pas, & les Juifs ne l'ont point connue ; ils attendent le Meſſie, pour décider l'affaire.

Hippocrate, Pline, Galien, en un mot tous les médecins Grecs, Latins & Arabes, n'ont point admis la diſtinction des deux ſubſtances, & la plupart n'ont connu que la nature.

Diogene, Leucippe, Démocrite, Epicure, Lactance, les Stoïciens, quoique d'avis differens entr'eux ſur le concours des atômes, ſe ſont tous réunis ſur le point dont il s'agit ; & en général tous les anciens euſſent volontiers adopté ces deux vers d'un poëte français.

Une heure après ma mort, mon ame évanouie,
Sera ce qu'elle étoit une heure avant ma vie.

Dicæarque, Aſclépiade, ont regardé l'ame comme l'harmonie de toutes les parties du corps. Platon à la vérité ſoutient que l'ame eſt incorporelle, mais c'eſt comme faiſant partie d'une chimere qu'il admet ſous le nom d'*ame du monde ;* & ſelon le même philoſophe, toutes les ames des animaux & des hommes ſont de même nature ; & la difficulté de leurs fonctions ne vient que de la difference des corps qu'elles habitent.

Ariſtote dit auſſi, que « ceux qui prétendent qu'il » n'y a point d'ame ſans corps, & que l'ame n'eſt

» point un corps, ont raiſon ; car, ajoute-t-il, » l'ame n'eſt point un corps, mais c'eſt quelque » choſe du corps. » *Animam qui exiſtimant, neque ſine corpore, neque corpus aliquod, benè opinantur : corpus enim non eſt, corporis autem eſt aliquid.* (*de anim.* text. 26. c. 2.) Il entend bonnement la forme, ou un accident, dont il fait un être ſéparé de la matiere. D'où l'on voit qu'il n'y a qu'à bien éplucher ceux d'entre les anciens qui paroiſſent avoir cru l'ame immatérielle, pour ſe convaincre qu'ils ne different pas des autres. Nous avons vu d'ailleurs qu'ils penſoient que la ſpititualité étoit auſſi bien un véritable attribut de la ſubſtance, que la matérialité même : ainſi ils ſe reſſemblent tous.

Je ferai ici une réflexion. Platon définit l'ame, une eſſence ſe mouvant d'elle-même, & Pythagore un nombre ſe mouvant de lui-même. D'où ils concluoient qu'elle étoit immortelle. Deſcartes en tire une conſéquence toute oppoſée, tandis qu'Ariſtote, qui vouloit combattre l'immortalité de l'ame, n'a cependant jamais ſongé à nier la concluſion de ces anciens philoſophes, & s'en eſt tenu ſeulement à nier fortement le principe, pour pluſieurs raiſons que nous ſupprimons, & qui ſont rapportées dans *Macrobe*. Ce qui fait voir avec quelle confiance on a tiré en différens temps des mêmes principes, des concluſions contradictoires. *O deliræ hominum mentes !*

Le ſyſtême de la ſpiritualité de la matiere étoit encore fort en vogue dans les quatre premiers ſiecles de l'égliſe. On crut, juſqu'au concile de Latran, que l'ame de l'enfant étoit la production moyenne de celles du pere & de la mere. Ecoutons Tertullien : *Animam corporalem profitemur, habentem proprium genus ſubſtantiæ, & ſoliditatis, per quam quod & ſentire & pati poſſit.... quid dicis cœleſtem, quam unde cœleſtem intelligas, non habes?.... caro atque anima ſimul fiunt ſine calculo temporis, atque ſimul in utero etiam figurantur..... minimè divina res eſt, quoniam quidem mortalis.*

Origene, St. Irenée, St. Juſtin martyr, Théophile d'Antioche, Arnobe, &c. ont penſé avec Tertullien que l'ame a une étendue formelle, comme depuis peu l'a écrit St. Hyacinthe.

St. Auguſtin penſe-t-il autrement ? lorſqu'il dit: *Dum corpus animat, vitáque imbuit, anima dicitur : dum vult, animus : dum ſcientia ornata eſt, ac judicandi peritiam exercet, mens ; dum recolit, ac reminiſcitur, memoria : dum ratiocinatur, ac ſingula diſcernit, ratio : dum contemplationi inſiſtit, ſpiritus : dum ſentiendi vim obtinet, ſenſus eſt anima.*

Il dit dans le même ouvrage (*de anim.*) 1°. que l'ame habite dans le ſang, parce qu'elle ne peut vivre dans le ſec : pourquoi ? (admirez la ſagacité

de ce grand homme, & comme en certains temps on peut devenir tel à peu de frais !) *parce que c'eſt un eſprit.* 2°. Il avoue qu'il ignore ſi les ames ſont créées tous les jours, ou ſi elles deſcendent par propagation, des peres aux enfants. 3°. Il conclut qu'on ne peut rien réſoudre ſur la nature de l'ame. Pour traiter ce ſujet, il ne faut être ni théologien, ni orateur : il faut être plus, philoſophe.

Mais pour revenir encore à Tertullien ; quoique les ames s'éteignent avec les corps, tout éteintes qu'elles ſont, ſuivant cet auteur, elles ſe rallument, comme une bougie, au jugement dernier, & rentrent dans les corps reſſuſcités, ſans leſquels elles n'ont point ſouffert, *ad perficiendum, & ad patiendum ſocietatem carnis* (anima) *expoſtulat, ut tam plenè per eam pati poſſit, quam ſine ea plenè agere non potuit.* (*De reſurr.* L. 1. 98.) C'eſt ainſi que Tertullien imaginoit que l'ame pouvoit être tout enſemble mortelle & immortelle, & qu'elle ne pouvoit être immortelle, qu'autant qu'elle ſeroit matérielle. Peut-on ajuſter plus ſingulierement la mortalité, l'immortalité & la matérialité de l'ame, avec la réſurrection des corps ? Conor va plus loin ; (*Evangelium Medici*) il pouſſe l'extravagance juſqu'à entreprendre d'expliquer phyſiquement ce myſtere.

Les ſcholaſtiques chrétiens n'ont pas penſé autrement que les anciens ſur la nature de l'ame. Ils

disent tous avec St. Thomas : *anima est principium quo vivimus, movemur & intelligimus.* « Vouloir » & comprendre, dit Goudin, sont aussi bien des » mouvemens matériels, que vivre & végéter ». Il ajoute un fait singulier, qui est, que dans un concile tenu à Vienne, sous Clément V, « l'autorité » de l'église ordonna de croire que l'ame n'est que » la forme substantielle du corps, qu'il n'y a point » d'idées innées, (comme l'a pensé le même St. » Thomas) & déclara hérétiques tous ceux qui » n'admettoient pas la matérialité de l'ame ».

Raoul Fornier, professeur en droit, enseigne la même chose dans ses *discours académiques sur l'origine de l'ame*, imprimés à Paris en 1619 avec une approbation & des éloges de plusieurs docteurs en théologie.

Qu'on lise tous les scholastiques, on verra qu'ils ont reconnu une force motrice dans la matiere, & que l'ame n'est que la forme substantielle du corps. Il est vrai qu'ils ont dit qu'elle étoit une forme subsistante (Goudin., tom. II. p. 93-94.) ou qui subsiste par elle-méme, & vit indépendamment de la vie du corps. Delà ces *entités* distinctes, ces *accidents absolus*, ou plutôt absolument inintelligibles. Mais c'est une distinction évidemment frivole; car puisque les scholastiques conviennent avec les anciens, 1°. que les formes, tant simples

que compoſées, ne ſont que de ſimples attributs, ou de pures dépendances des corps : 2°. que l'ame n'eſt que la *forme*, ou *l'accident* du corps, ils ajoutent en vain pour ſe maſquer, ou ſe ſauver de l'ennemi, les épithetes de *ſubſiſtante*, ou *d'abſolu* : il falloit auparavant preſſentir les conſéquences de la doctrine qu'ils embraſſoient, & la rejetter, s'il eût été poſſible, plutôt que d'y faire de ridicules reſtrictions. Car qui croira de bonne foi, que ce qui eſt matériel dans tous les corps animés, ceſſe de l'etre dans l'homme ? La contradiction eſt trop révoltante. Mais les ſcholaſtiques l'ont eux-mêmes ſentie, plus que les théologiens, à l'abri deſquels ils n'ont que voulu ſe mettre par ces détours & ces vains ſubterfuges.

Bayle dit dans ſon *dictionnaire*, à l'article de *Lucrece*, « que ceux qui nient que l'ame ſoit » diſtincte de la matiere, doivent croire tout » l'univers animé, ou plein d'ames : que les plantes » & les pierres même ſont des ſubſtances pen- » ſantes ; des ſubſtances qui peuvent bien ne pas » ſentir les odeurs, ne pas voir les couleurs, ne » pas entendre les ſons ; mais qui doivent néceſ- » ſairement avoir des connoiſſances dans l'hypo- » theſe des matérialiſtes, ou des atomiſtes ; parce » que les principes matériels ſimples, de quelque » nom qu'on les décore, n'ont rien de plus pré- » cieux que ceux qui forment une pierre ; & qu'en

» conſéquence

» conſéquence ce qui penſe dans un corps, doit » penſer dans un autre ».

Tel eſt le ſophiſme de Bayle ſur une prétendue ſubſtance, à laquelle il eſt clair par cent & cent endroits de ſes ouvrages, qu'il ne croyoit pas plus que la Motte le Vayer, & tant d'autres théologiquement perſiffleurs. Il faudroit avoir l'eſprit bien faux & bien bouché, pour ne pas découvrir l'erreur de ce mauvais raiſonnement. Ce n'eſt point la nature des principes ſolides des corps, qui en fait la variété, mais la diverſe configuration de leurs atômes. Ainſi la diverſe diſpoſition des fibres des corps animés, qui ſont faits d'élémens terreſtres, collés fortement enſemble; celle des vaiſſeaux qui ſont compoſés de fibres; des membranes qui ſont vaſculeuſes, &c. produit tant d'eſprits différens dans le regne animal, pour ne rien dire de la variété qui ſe trouve dans la conſiſtance & le cours des liqueurs; derniere cauſe qui entre (pour ſa moitié) dans la production des divers eſprits, ou inſtincts dont je parle. Si les corps des autres regnes n'ont ni ſentimens, ni penſées; c'eſt qu'ils ne ſont pas organiſés pour cela, comme les hommes & les animaux: ſemblables à une eau qui tantôt croupit, tantôt coule, tantôt monte, deſcend, ou s'élance en jet d'eau, ſuivant les cauſes phyſiques & inévitables qui agiſſent ſur elle. Un homme d'eſprit en fait, comme le cheval avec ſon fer tire du feu du

caillou. Il n'en doit pas être plus orgueilleux que cet animal. Les montres à répétition ſont de plus grand prix, & non d'une autre nature que les plus ſimples.

Je finirai par une remarque ſur l'opinion que les anciens avoient de la ſpiritualité & de la matérialité. Ils entendoient par l'une, un aſſemblage de parties matérielles, légeres & déliées, juſqu'à ſembler en effet quelque choſe d'incorporel, ou d'immatériel; & par l'autre, ils concevoient des parties peſantes, groſſieres, viſibles, palpables. Ces parties matérielles, appercevables, forment tous les corps par leurs diverſes modifications; tandis que les autres parties imperceptibles, quoique de même nature, conſtituent toutes les ames. Entre une *ſubſtance ſpirituelle* & une *ſubſtance matérielle*, il n'y a donc d'autre différence que celle qu'on met entre les modifications, ou les façons d'être d'une même ſubſtance: & ſelon la même idée, ce qui eſt matériel, peut devenir inſenſiblement ſpirituel, & le devient en effet. Le blanc d'œuf peut ici ſervir d'exemple; lui, qui à force de s'atténuer & de s'affiner aux travers des filieres vaſculeuſes infiniment étroites du poulet, forme tous les eſprits nerveux de cet animal. Eh! que l'analogie prouve bien que la lymphe fait la même choſe dans l'homme! Oſeroit-on comparer l'ame aux eſprits animaux, & dire qu'elle ne differe des

corps, que comme ceux-ci different des humeurs groſſieres, par le fin tiſſu & l'extrême agilité de ſes atômes ?

C'en eſt aſſez, & plus qu'il ne faut ſur l'immortalité de l'ame. Aujourd'hui c'eſt un dogme eſſentiel à la religion, autrefois c'étoit une queſtion purement philoſophique, comme le chriſtianiſme n'étoit qu'une ſecte. Quelque parti qu'on prît, on ne s'avançoit pas moins dans le ſacerdoce. On pouvoit croire l'ame mortelle, quoique ſpirituelle ; ou immortelle, quoique matérielle. Aujourd'hui il eſt défendu de penſer qu'elle n'eſt pas ſpirituelle, quoique cette ſpiritualité ne ſe trouve nulle part révélée. Et quand elle le ſeroit, il faudroit enſuite croire à la révélation, ce qui n'eſt pas une petite affaire pour un philoſophe : *hoc opus, hic labor eſt.*

FIN du Tome premier.

TABLE

DES MATIERES.

Contenues dans le Tome I.

Éloge de la Mettrie. Page j

Discours préliminaire. 1

Traité de l'Ame. 65

Chap. I. *Exposition de l'ouvrage.* ibid.

Chap. II. *De la Matiere.* 68

Chap. III. *De l'étendue de la matiere.* 70

Chap. IV. *Des propriétés mécaniques passives de la matiere, dépendantes de l'étendue.* 72

Chap. V. *De la puissance motrice de la matiere.* 75

Chap. VI. *De la faculté sensitive de la matiere.* 81

Chap. VII. *Des formes substantielles* 85

Chap. VIII. *De l'ame végétative.* 89

Chap. IX. *De l'ame sensitive des animaux.* 92

Chap. X. *Des facultés du corps qui se rapportent à l'ame sensitive.* 99

§. I. *Des sens.* 100

§. II. *Mécanisme des sensations.* 102

§. III. *Loix des sensations.* 106

§. IV. *Que les sensations ne font pas connoître la nature des corps, & qu'elles changent avec les organes.* 108

§. V. *Raisons anatomiques de la diversité des sensations.* 111
§. VI. *De la petitesse des idées.* 113
§. VII. *Différens sieges de l'ame.* 114
§. VIII. *De l'étendue de l'ame.* 116
§. IX. *Que l'être sensitif est par conséquent matériel.* 120
§. X. *De la mémoire.* 122
§. XI. *De l'imagination.* 127
§. XII. *Des passions.* 133
CHAP. XI. *Des facultés qui dépendent de l'habitude des organes sensitifs.* 140
§. I. *Des inclinations & des appétits.* 141
§. II. *De l'instinct.* 143
§. III. *Que les animaux expriment leurs idées par les mêmes signes que nous.* 147
§. IV. *De la pénétration & de la conception.* 150
CHAP. XII. *Des affections de l'ame sensitive.* 152
§. I. *Les sensations, le discernement & les connoissances.* ibid.
§. II. *De la volonté.* 156
§. III. *Du goût.* 160
§. IV. *Du génie.* 162
§. V. *Du sommeil & des rêves.* 171
§. VI. *Conclusion sur l'être sensitif.* 175
CHAP. XIII. *Des facultés intellectuelles ou de l'ame raisonnable.* 178

§. I. *Des perceptions.* ibid.
§. II. *De la liberté.* 180
§. III. *De la réflexion, &c.* 184
§. IV. *De l'arrangement des idées.* 185
§. V. *De la méditation & de l'examen.* 186
§. VI. *Du jugement.* 187

CHAP. XIV. *Que la foi seule peut fixer notre croyance sur la nature de l'ame raisonnable.* 192

CHAP. XV. *Histoires, qui confirment que toutes nos idées viennent des sens.* 201
HIST. I. *Du Sourd de Chartres.* ibid.
CIST. II. *D'un homme sans idées morales.* 203
HIST. III. *De l'aveugle de Cheselden.* ibid.
HIST. IV. *Méthode d'Amman pour apprendre aux sourds à parler.* 206
Réflexions sur l'éducation. 215
HIST. V. *D'un enfant trouvé parmi des ours.* 217
HIST. VI. *Des hommes sauvages appellés* Satyres. 220
§. VII. *Belle conjecture d'Arnobe, qui vient à l'appui de tous ces faits.* 225
Conclusion de l'ouvrage. 228

ABRÉGÉ DES SYSTÊMES, pour faciliter l'intelligence du Traité de l'Ame. 231
§. I. *Descartes.* ibid.
§. II. *Mallebranche.* 237
§. III. *Leibnitz.* 242

§ IV. *Wolf.* 247
§. V. *Locke.* 254
§. VI. *Boerhaave.* 258
§. VII. *Spinosa.* 260
§. VIII. *De ceux qui ont cru l'ame mortelle & immortelle.* 263

FIN de la Table du Tome premier.